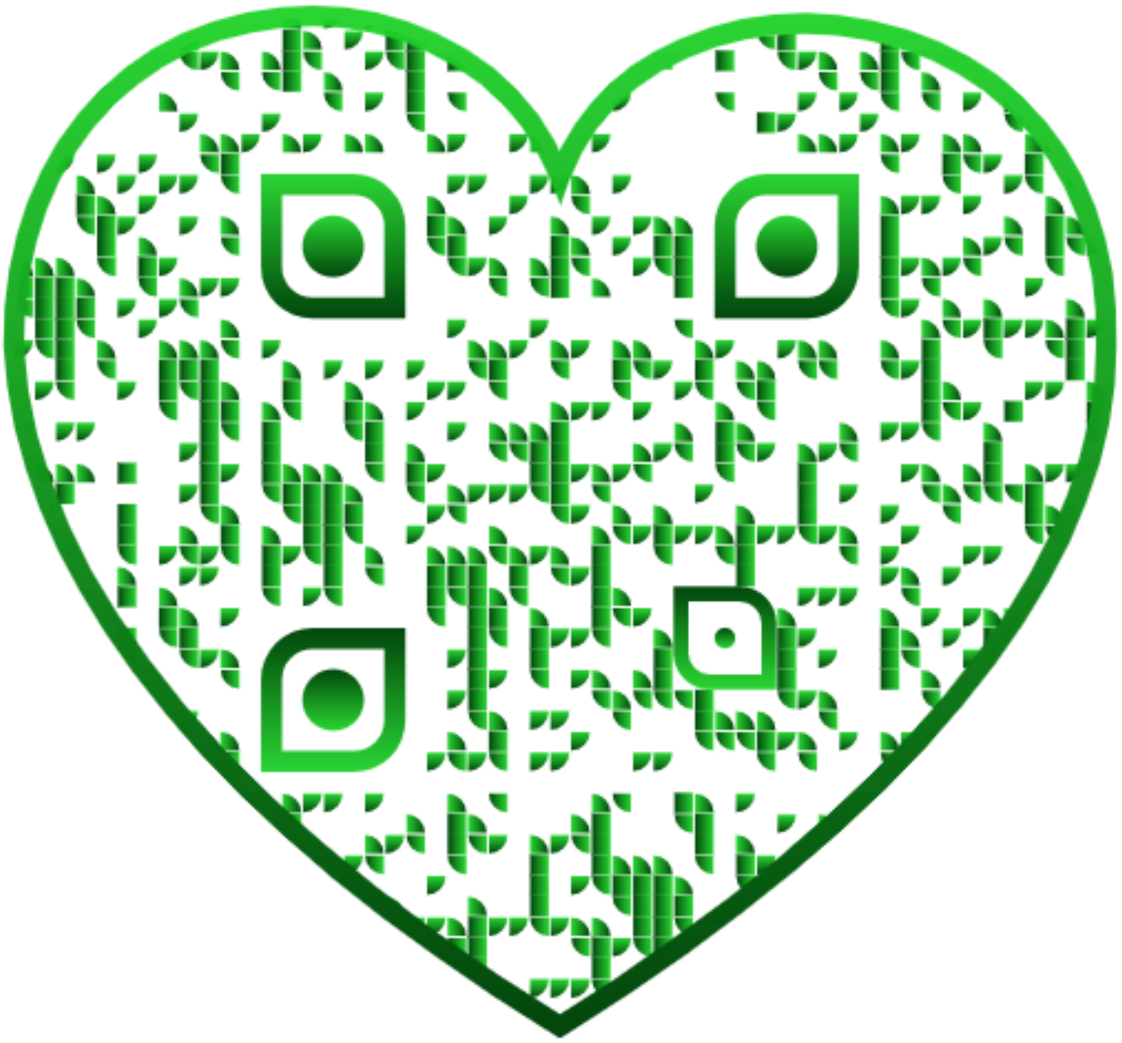
UN CONTINENT DERRIÈRE POUTINE ?

ANNE NIVAT

SEUIL



ANNE NIVAT

UN CONTINENT DERRIÈRE POUTINE ?

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Du même auteur

Les Médias russes
La Documentation française, 1996

Quand les médias russes ont pris la parole
De la glasnost à la liberté d'expression (1985-1995)
L'Harmattan, 1997

Chienne de guerre
(prix Albert-Londres)
Fayard, 2000
Le Livre de Poche, 2001

Algérienne, de Louisette Ighilahriz
Récit recueilli par Anne Nivat
Fayard / Calmann-Lévy, 2001

La Maison haute
Des Russes d'aujourd'hui
Fayard, 2002
Le Livre de Poche 2004

La guerre qui n'aura pas eu lieu
Fayard, 2004

Lendemains de guerre
En Afghanistan et en Irak
Fayard, 2004
Le Livre de Poche, 2007

Islamistes
Comment ils nous voient
Fayard, 2006
Le Livre de Poche, 2010

Par les monts et les plaines d'Asie centrale
Fayard, 2006

Bagdad zone rouge
Fayard, 2008

Correspondante de guerre
(avec Daphné Collignon)
publié par Reporters sans frontières, Soleil, 2009

Les Brouillards de la guerre
Dernière mission en Afghanistan
Fayard, 2011

La République juive de Staline
Fayard, 2013

Dans quelle France on vit
Fayard, 2017
Pluriel, 2017

ISBN 978-2-02-139236-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2018

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

à Lucile et Georges Nivat
qui m’ont transmis leur passion pour la Russie

à la mémoire d’Andrew Paulson
qui m’accompagna avec charisme et élégance pendant nos années à Moscou
jamais je n’oublierai

Много говорить не буду, а то опять чего-нибудь скажу.
Виктор Черномырдин

J’ferai pas de longs discours sinon je risque encore d’en sortir une.
Viktor Tchernomyrdine
(Premier ministre russe de 1992 à 1998,
connu pour ses aphorismes)

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Introduction - Où toucher à la profondeur de l’instant est dangereux

Chapitre 1 - Vladivostok

Chapitre 2 - Khabarovsk

Chapitre 3 - Birobidjan

Chapitre 4 - Irkoutsk

Chapitre 5 - Petrouchovo

Chapitre 6 - Saint-Pétersbourg

Conclusion - Indescriptibles et indestructibles

Bibliographie

Remerciements

mer de Sibérie orientale
mer de Barents
mer de Kara
mer des Laptev
mer Baltique
Saint-Pétersbourg
Biélorussie
Moscou
Volga
Ukraine
Petrouchovo
Fédération de Russie
Ob
Ienissei
Léna
mer d'Okhotsk
mer Noire
Khabarovsk
Birobidjan
Irkoutsk
Lac Baïkal
Vladivostok
Japon
Corée du Nord
Kazakhstan
mer Caspienne
mer d'Aral
Lac Balkhach
Mongolie
Turkménistan
Ouzbékistan
Iran
Chine

INTRODUCTION

Où toucher à la profondeur de l’instant est dangereux

En posant le pied sur le sol russe, j’éprouve toujours la même sensation : celle de l’immensité. Je ressens d’emblée une vastitude, ce plaisir de n’avoir à perte de vue, jusqu’au bord de l’horizon, que lacs et forêts, et savoir qu’au-delà, cela se répète quasiment à l’infini. Le manteau neigeux ouate les contours, embellit le paysage, contribue à l’effacement des pollutions, souillures et autres déchets. C’est peut-être ainsi que les hommes survivent ici : en regardant la neige et s’inspirant de sa pureté, au mépris du froid meurtrier. En Russie, l’ampleur des cieux est sans pareille. Lié à un vague sentiment de puissance, cet espace m’attire, et je me l’approprie instinctivement. À neuf fuseaux horaires de la capitale, aux portes de la Chine et de la Corée du Nord, on a pu vérifier que tout est encore russe. Ce sentiment est grisant, euphorisant, mais aussi foncièrement frustrant : comment s’approprier l’entièreté de ce territoire, comment le saisir, comment le comprendre ? La Russie m’est familière et me paraît indomptable.

Sur cette terre où les hommes vivent en communion avec la nature, deux maisonnettes de bois – mes refuges – me rattachent aux Russes. Avec eux, j’ai cueilli des baies, j’ai cherché des champignons, j’ai coupé du bois, j’ai partagé le *banya*[1], je me suis réchauffée à la chaleur du poêle jusqu’à ne plus

avoir envie de sortir de l'étuve, j'ai dégusté des *chachliks*[2] dans des jardins soignés d'oligarques, ou au bord de la route avec des compagnons de voyage à peine rencontrés ; au lever du jour, j'ai chaussé des *valenki*[3] que j'entendais crisser dans la neige sèche, fraîche et scintillante, savourant ces matins qui donnent envie de vivre tous les autres.

Pendant les dix années où j'ai résidé sur ce territoire, puis à chacun de mes voyages, lorsque les moteurs de l'avion nous préparaient à la descente, j'étais en proie au même sentiment : j'avais l'impression de revenir « chez moi », dans cette Russie incomprise, cette Russie « en transition », en mouvement, écartelée entre les valeurs de l'après-communisme et celles de l'affirmation d'une fierté retrouvée. Était-ce aussi parce que, parfois, je me sentais étrangère à la terre qui m'avait vu naître ?

J'ai aimé la Russie avant qu'elle ne devienne à la mode, avant qu'elle ne soit adulée dans un premier temps – ah le temps de l'excitation de la fin d'un monde ! –, puis, souvent, détestée – comme aujourd'hui – ; je l'ai défendue face à toutes sortes d'interlocuteurs, rappelant, dès que je le pouvais, qu'en lieu et place de la grisaille soviétique on pouvait trouver une insouciance, une créativité, voire une extravagance rappelant ce que j'avais lu, et, sans doute, imaginé, du New York artistique des années soixante-dix. Je l'ai détestée aussi, pour son inhumanité, son indolence, son indifférence à tout, sa vanité, son habilité à broyer celles et ceux qui y vivent ou qui y sont morts.

C'était certain : je ne voulais pas vieillir en Russie, et je crois que je l'ai quittée à temps. J'ai savouré ces années – entre 25 et 35 ans –, où je découvrais une autre société que la mienne : ici, tout était possible et tout pouvait arriver sans surprendre personne. Si je m'aventurais sans *chapka* sur la tête un matin de décembre à Moscou, il se trouvait toujours quelqu'un, une femme le plus souvent, pour m'aborder, prévenante, dans la rue, et me dire gentiment que j'allais attraper froid, qu'il fallait vite rentrer me couvrir.

Dans les discothèques de la capitale, qui apparaissaient et disparaissaient à une vitesse éclair, il m'est arrivé de disserter sur le sens de la vie avec ces

femmes – oui, encore des femmes – souvent portant fichu, mal fagotées, le visage las, et qui, pour arrondir leurs fins de mois, armées d'une pelle et d'une balayette, telles des ombres, toute la nuit, sans relâche, s'assuraient de la propreté de la piste de danse. Dans ces lieux de débauche bruyants, enfumés et piétinés par des cohortes de jeunes filles chaussées de stilettos affûtés, tout affairées à exister, qui prenaient de plus en plus d'assurance et n'accordaient pas la moindre attention à celles qui, stoïquement, sans lever la tête vers cet autre monde, s'affairaient au sol, à genoux.

J'ai vu grandir sous mes yeux les inégalités entre les Russes ; beaucoup ont tenté de survivre dignement après ce qui a souvent été considéré comme un drame : la fin de l'URSS ; puis j'ai vu consommer à tout-va peu ou prou les mêmes, chacun à la mesure de ses moyens, consommer pour s'affirmer et paraître, consommer pour montrer à l'Occident que la Russie restait grande, riche et fière.

Cette frénésie finit par rapprocher nos modes de vie, et cette Russie m'intéressa moins, car je ne connaissais que trop la société de consommation dans laquelle les Russes se précipitaient avec ardeur et avidité. J'en venais.

Ambigu, le monde russe désirait tant rattraper l'Occident tout en préservant son identité, que, finalement, personne ne pouvait comprendre sa situation. Pendant une décennie, j'ai été témoin de cet élan, à la fois excitant et irraisonné, qui emportait la Russie… mais aussi de son déclin, de son usure. « Nous avons une psychologie d'esclaves », combien de fois ai-je entendu cette assertion ! Aujourd'hui, personne ne se sent responsable, et personne ne se sent vraiment libre. Le mécontentement s'échappe du fossé, de plus en plus profond, entre l'omniprésente télévision d'État proclamant que tout va bien, et la confrontation avec la réalité crue. D'une certaine façon, c'est plus facile d'être asservi. L'idéologie communiste qui a duré plus de sept décennies était fondée sur le mensonge. Cela continue : les principes moraux ont été dévalorisés, la collectivisation a détruit les forces vives, 20 % de la population soviétique est passée par les camps : on a tué l'idée même

d’opposition au pouvoir, tant le souvenir de cette violence s’est transmis de génération en génération. Mais l’opposition reviendra.

Je n’ai pas oublié ces caissières aux visages fermés, dans les tout premiers supermarchés de la capitale, qui prenaient soudainement un air excédé quand je tirais de mon porte-monnaie une carte de crédit. Il y a encore dix ans, l’argent liquide régnait en maître. Du liquide, c’était simple, si tu n’en avais pas, tu n’existais pas. Posséder et montrer cette carte en plastique me faisait passer pour une pauvresse, et je me sentais presque honteuse ! Et que dire de ma voiture, un modeste 4 × 4 Niva (de marque Lada, achetée à des garagistes azéris lors d’un de mes retours de Tchétchénie et pour laquelle mon interview avec le chef de guerre indépendantiste Chamil Bassaïev m’avait valu une ristourne relativement importante !) que je conduisais souvent en talons hauts et en manteau de fourrure l’hiver, ce qui, visiblement, ne correspondait pas au statut induit par cette voiture. Non, je n’étais pas du côté des nantis ! Nous circulions tous alors sans assurance, et s’il se produisait le moindre accrochage, nous étions contraints de régler le problème sur place, et en liquide ! C’était l’époque troublée où de magnifiques éphèbes plongeaient, chaque nuit, dans l’aquarium de décoration d’une discothèque moscovite réputée gay, pour le plus grand plaisir de ceux qui la fréquentaient. Même le leader politique ultra-nationaliste Vladimir Jirinovski s’y était aventuré, et de méchantes rumeurs accusaient Viktor Tchernomyrdine, Premier ministre de l’époque, de dissimuler son homosexualité. Être homo répondait alors à une mode, aujourd’hui c’est quasiment une honte !

À chaque retour du terrible terrain tchétchène, j’écumais, en compagnie de mes amis de la *toussovka*[4] de la fin des années quatre-vingt-dix, les décadentes soirées moscovites où rien ne choquait, sauf un sujet de discussion… la Tchétchénie. Si j’avais le malheur de l’aborder, même alcoolisés, même sous l’emprise de drogues festives, mes hôtes se fermaient. Si je poursuivais sur le même thème, je gâchais leur soirée. Les Russes ne

voulaient rien voir, car ils souffraient encore trop ; ils n'étaient pas encore repus de tout. C'est au summum de cette décadence que je rencontrai Boris Berezovski, alors considéré comme l'éminence grise du Kremlin, un drôle de mathématicien devenu habile homme d'affaires et dont personne ne pouvait se douter qu'il finirait dramatiquement ses jours dans une villa de la banlieue huppée de Londres[5]. Au creux de la nuit, lors d'une mégafête organisée à l'occasion des dix ans du quotidien *Kommersant* (qu'il avait acheté), le conseiller de l'ombre exprima sa volonté de m'aider en Tchétchénie (je me demandais bien comment), avouant qu'il s'intéressait de très près au leader rebelle Chamil Bassaïev[6]. Aux heures dramatiques de ma disparition en Tchétchénie, quand on a cru que j'avais été kidnappée par les rebelles, l'oligarque téléphona d'ailleurs à mon ami Andrew Paulson, éditeur à Moscou[7], et proposa son aide en tant qu'intermédiaire.

Cette Russie-là, insolente et assoiffée de liberté, n'existe plus, elle est passée à autre chose, et la plupart de ceux qui l'animaient ne sont plus. En y repensant, d'ailleurs, je m'interroge : a-t-elle seulement existé ? La roue tourne, et toucher à la profondeur de l'instant est dangereux : à peine l'a-t-on saisi qu'il n'est plus. C'est peut-être la raison pour laquelle j'écris des livres. Pas des romans, mais bien des « documents », qui tentent de relater la réalité telle que je l'ai vue, vécue, ou telle qu'il me semble qu'elle a été. Afin que la réinterprétation permanente de l'histoire ne prenne pas le dessus, afin que l'on sache, simplement, ce qui a eu lieu et comment cela a été perçu, au moment où cela se produisait.

Souvent pour des raisons politiques, on revisite l'histoire. Hitler et Staline étaient alliés. Ensemble, ils ont envahi la Pologne. Sous la présidence de Boris Eltsine, la Russie a admis sa responsabilité dans le massacre de Katyn[8], mais, aujourd'hui, chaque année à la même époque certains Russes dénoncent ces commémorations, et Staline est encensé dans les manuels scolaires ! Les Russes aiment à se présenter comme les vainqueurs du nazisme. Ils se posent en victimes, car, pour eux, la guerre n'a commencé

qu’en 1941 et « seuls, disent-ils, on a libéré l’Europe ! ». Voilà ce que retient le récit populaire.

Que retiendra-t-il du conflit tchétchène ? Le récit du combat de David contre Goliath, avec la victoire attendue du plus fort ? Ou celui, plus sinueux, des aléas d’un empire colonisateur paniqué à l’idée de se voir amputé d’un territoire chèrement conquis au cours de son histoire ?

La Fédération de Russie est le premier pays du monde par sa superficie, soit un huitième des terres émergées, mais il n’est que le cinquième en surface agricole et le neuvième par sa population (146,5 millions d’habitants en 2017), en légère croissance depuis 2009 après une longue phase descendante. Pour la première fois en 2015, la population rurale, qui représente 26 % de la population active, a augmenté, mais cette hausse est liée à l’ajout dans les statistiques des habitants de la Crimée annexée.

En mars 2018, le peuple russe s’est prononcé pour la réélection de Vladimir Poutine, la quatrième fois depuis 1999, après une parenthèse durant laquelle il a exercé le pouvoir comme Premier ministre.

Selon toute probabilité, alors que sa personnalité suscite débats et controverses à l’étranger, mais aussi, parfois, des interrogations dans certains milieux d’opposition russes, cette réélection sera une formalité. Poutine sera sans doute élu dès le premier tour, mais ce dernier mandat devrait être l’ultime, celui pendant lequel il préparera sa succession.

J’ai souhaité rédiger ce livre à l’aube de cette dernière présidence, en guise de bilan, afin de dépoussiérer l’image de ce pays auquel sont accolés trop de clichés. Non, la Russie n’est pas uniquement peuplée de richissimes oligarques incapables de se tenir à Courchevel ou sur la Côte d’Azur, de call-girls de luxe et de paysans ivres de vodka. Non, on n’y rencontre pas un ours à chaque croisement de chemin, et oui, les Russes connaissent l’existence d’Internet et même l’utilisent ! Ce livre est donc aussi une réponse à toutes celles et ceux, qui, en France et ailleurs, à la simple évocation de mes allers et retours en Russie, n’ont à la bouche que des énormités à propos de son

« dictateur », allant jusqu'à me demander si je ne craignais pas qu'on m'arrête, ou, pire, qu'on me tue ! En 2008, Nicolas Baverez[9] écrivait : « En Russie, la démocratie est non seulement inexistante, mais méprisée, car assimilée au désordre et au trouble des années Eltsine. » Ces années-là, où j'ai vu croître ce mépris, je vivais à Moscou : qui étions-nous, Occidentaux, pour donner de si violentes leçons de démocratie ? En raison de nos jugements péremptoires, en langue russe, le mot même « démocratie » était presque devenu insultant, en tout cas synonyme de chaos. Pourquoi passions-nous notre temps à envoyer en Russie des « maîtres en démocratie » grassement payés, qui ne connaissaient rien au pays, tout en accueillant à bras ouverts certains de leurs compatriotes venus dépenser chez nous l'argent spolié au peuple ?

Impossible, en évoquant la Russie, d'échapper à la tourmente stéréotypée « pour » ou « contre » Poutine. Je le dis franchement : loin de moi l'idée de répondre définitivement à la question « Qu'y a-t-il dans la tête de Poutine ? », ni d'affirmer que Poutine représente un « bien » ou un « mal » pour son pays – en aucun cas je ne me pose en juge –, mais j'ai plutôt le désir d'écouter l'essentiel, c'est-à-dire ce que les Russes ont à en dire, et de montrer comment, bon an mal an, cet homme a accompagné leurs vies ces dix-sept dernières années.

Par le choix subjectif de quelques arrêts (dans six villes) et de rencontres sans tabous, ce récit s'attardera sur le portrait de plusieurs familles ou couples. Le peuple sera montré dans toute sa complexité, à travers une palette de points de vue réalistes ; nous apprendrons aussi comment Vladimir Poutine l'a fait évoluer, et pas seulement dans les zones urbaines.

Nous découvrirons ce continent en partant de l'extrême-est pour remonter jusqu'à la partie européenne, ce qu'avait choisi de faire, au moment de son retour, Alexandre Soljenitsyne, le lauréat du Nobel de littérature. Tout est possible, tout est paradoxal dans cet immense pays ; nous montrerons quels

sont les ressorts, les sentiments qui influencerons le choix du peuple russe ; pourquoi voter Poutine n'est pas, dans la tête des Russes, forcément voter pour un « dictateur » ; nous partagerons la vie de citoyens russes baignés dans le système « poutinien », notamment des jeunes, qui n'ont connu que Poutine au pouvoir – ou qui avaient 10 ans quand il y est parvenu. Nous évoquerons l'attitude « compréhensive » vis-à-vis de la corruption, soulignerons l'intensité de l'humiliation provoquée par la chute de l'Union soviétique, compensée par la stabilité du pouvoir ; nous expliquerons pourquoi les opposants à Poutine eux-mêmes ne remettent pas en cause l'annexion de la Crimée, exposerons l'attrait du post-capitalisme, les parallèles entre le parti de Poutine, Russie unie, et l'ex-parti communiste… Sans oublier le rapport ambigu avec le passé soviétique et les cent ans de la commémoration de la révolution d'Octobre que personne n'aura vraiment su aborder en 2017.

Saisir, par un film et un livre[10], la « petite réalité » dans la « grande » et interroger la société sur son quotidien, ses espoirs, ses angoisses, sa place dans le concert des nations, tel est mon but. Sans parti pris ni vision stéréotypée, je souhaiterais faire œuvre de curiosité attentive et bienveillante en exposant le bouillonnement d'une société à nouveau fière d'elle-même. Nous croiserons, entre autres, la jeunesse de Vladivostok, la métropole de l'Orient russe (600 000 habitants), à travers le portrait d'un entrepreneur qui en France serait considéré comme un « bobo », mais aussi une famille tout à la fois critique à l'égard de Poutine, et reconnaissante de ce que le chef d'État a apporté au pays. Nourris aux codes de l'Occident, faute d'alternative, ils voteront à nouveau pour lui et démonteront le raisonnement occidental selon lequel on vivrait « mieux » et « plus libres » en Europe.

Nous entrerons dans le quotidien d'un couple d'une ville moyenne (70 000 habitants) située à six cents kilomètres à l'ouest de la première étape : Birobidjan, dans la « province profonde ». Lui a développé, jusqu'à devenir incontournable, un commerce d'ordinateurs au début des années

quatre-vingt-dix, puis il a dû se reconvertir, embarqué dans la spirale de l'endettement. Elle, ancienne prof de français, ne peut plus l'enseigner car le recteur de l'université et les étudiants n'y trouvent plus d'intérêt. La France est trop loin, l'important, pour ces jeunes, est d'apprendre le coréen, le chinois ou encore le japonais…

Nous découvrirons une famille nombreuse (dix enfants) de Sibérie centrale près d'Irkoutsk (610 000 habitants, la plus peuplée de cette partie de la Sibérie), qui se débrouille avec panache pour que chacun trouve sa place. Dans cette région, en décembre 2016, de l'alcool frelaté vendu dans les petits commerces pour de la vodka avait entraîné la mort de soixante et onze personnes qui n'avaient pas les moyens d'acheter de la vodka à un prix normal. Nous croiserons cette pauvreté, qui concerne 10 à 12 millions de Russes, certains se tournant vers des produits de substitution, véritables poisons. Là aussi, on voit en Poutine l'unique solution.

Nous rencontrerons un couple vivant à Giblitsy, un de ces villages de la Russie éternelle qui se dépeuple l'hiver, mais revit l'été. Situé à trois cent cinquante kilomètres à l'est de Moscou, dans la région de Riazan, c'est dans cet environnement-là que de plus en plus de Moscovites de la classe moyenne viennent se ressourcer, travailler leur lopin de terre, respirer un air pur, et renouer les liens avec leur famille. À 40 ans, ce couple, très pro-Poutine, a vu son ascension sociale évoluer au rythme du pouvoir du maître du Kremlin. L'épouse a été élue maire de cinq villages (deux mandats de cinq ans d'affilée) ; son mari organise une chasse privée gérée par cinq partenaires moscovites et loue à l'État une concession de 27 000 hectares. En Russie, où la natalité est dramatiquement faible, Olga et Oleg ont choisi d'avoir trois enfants, ce qui témoigne de leur confiance en l'avenir. Ils misent sur le développement du tourisme local et constituent l'ébauche de cette nouvelle classe de « capitalistes rouges », provinciaux et patriotes.

Le livre tentera d'illustrer pourquoi nous ne parvenons pas, en Occident, à considérer la Russie comme une démocratie majeure où ses habitants

peuvent vivre heureux. Ces questions et ces réponses nous permettront aussi de saisir la vision que s'est forgée ce pays de lui-même.

Si, dans les coulisses du Kremlin, la rumeur véhicule l'idée que Poutine ne resterait que par « obligation », en l'absence d'alternative officielle, le peuple, lui, n'est pas dupe : il donne encore très nettement sa préférence à Poutine, mais se tient prêt pour le moment où il ne sera plus au pouvoir.

Lors de sa dernière grande conférence de presse télévisée annuelle, Poutine est apparu las, non pas physiquement – comme toujours, il se montre en pleine forme –, mais fatigué psychologiquement, moins enthousiaste, peut-être parce qu'il lui semble avoir déjà tout vu, tout vécu et tout tenté de résoudre. Il n'a pas réitéré l'expérience, harassante, de sa dernière campagne électorale de 2012, quand il avait débuté le marathon six mois avant l'échéance. Pour ce scrutin 2018, la campagne a été brève, voire réduite à son strict minimum et, pour compenser l'absence de suspense, l'élection et ses enjeux ont été dramatisés.

Et que penser de la candidature à la magistrature suprême de la jet-setteuse Ksenia Sobtchak, une jeune femme issue du monde de la téléréalité, souvent qualifiée de « it-girl », que j'ai rencontrée à plusieurs reprises pour écrire son long portrait dans *Vanity Fair*[11] ? L'annonce de la participation à la campagne de cette fille du défunt ex-maire de Saint-Pétersbourg du temps où le jeune Poutine y était employé, a divisé encore plus une opposition déjà passablement désunie. Sans doute suggérée par le Kremlin – en tout cas autorisée –, cette candidature a coupé l'herbe sous le pied d'Alexeï Navalnyi, principal opposant à Poutine, dénonciateur sans relâche du fléau de la corruption[12], chouchou des médias étrangers, mais si peu populaire dans la Russie profonde. Ayant participé à des marches patriotiques par le passé – ce qui pourrait ternir son image de libéral en Occident –, ce juriste charismatique critique sans relâche le régime de Poutine, comme personne n'a osé le faire avant lui. C'est sur le terrain digital que les fans de Navalnyi mènent leurs âpres batailles, surveillés par les équipes du Kremlin qui se sont

finalement rendu compte – même si Poutine lui-même, dans ce domaine, est complètement dépassé – de la portée des réseaux sociaux. L'efficacité des hackers russes n'est plus à prouver et certains ont été embauchés par le gouvernement – bien qu'il s'en défende – pour intervenir partout sur la planète, comme le montrent les incidences dans les dernières campagnes électorales américaines, et peut-être française. La majorité de la population russe n'a pas été atteinte par le digital, mais les jeunes urbains sont aussi à l'aise, sinon plus, avec ces nouveaux supports que les *millenials* partout ailleurs sur notre planète. En se plaçant à son tour sur le terrain digital, le but du Kremlin est limpide : prouver que, malgré sa longévité, Poutine incarne encore le futur et la modernité.

Pourtant, est-ce que l'exercice du pouvoir l'intéresserait moins ? Face à la popularité naissante de Navalnyi, qui réussit à faire descendre de très jeunes gens (moins de 20 ans) dans la rue, Vladimir Poutine explique être candidat pour ne pas abandonner le peuple russe. Mais le peuple a compris la lassitude du chef et intégré l'inéluctable marche vers une Russie sans Poutine, une Russie qui, après ce dernier mandat, sera certes libérée du « système Poutine », mais anxieuse face à l'ère du vide. D'une certaine façon, son engagement sans éclat, sans passion, dans cette dernière élection prouve que quelque chose échappe déjà au maître du Kremlin.

Le ton et les temps ont changé. Les Russes ont pris goût au « confort » de la démocratie, ou plutôt, aux délices de la consommation garantie par une certaine stabilité économique ; ils ont découvert le plaisir du choix. Le choix de ce qu'on achète en contrepartie de l'acceptation du non-choix de celui qu'on met au pouvoir. Car, dans leur esprit, l'homme au pouvoir se confond avec celui qui a permis ce choix consumériste, et cela change tout. Ou plutôt, cela permet tout, efface tout, et notamment les déboires « démocratiques » des années quatre-vingt-dix, jusqu'à l'humiliation de la fin du soviétisme.

En 2014, la Russie a été prise dans la tourmente de la récession ; après avoir longuement augmenté, le pouvoir d'achat s'était mis à baisser, mais

Vladimir Poutine a su exploiter l'angoisse d'une population psychologiquement marquée par le passé et en demande de stabilité. Les Russes auraient été sauvés par Poutine de leur effroyable destin, comme le soulignent sans cesse les affidés du pouvoir. Pourtant, l'écart s'est creusé de façon inexorable entre les plus pauvres et les plus riches (jusqu'à constituer un des écarts les plus grands au monde), mais les « classes moyennes » (environ 90 millions de Russes, qui représentent le douzième marché mondial, ce que certaines enseignes comme Auchan et Yves Rocher ont très vite compris) sont apparues et se développent.

L'échec russe majeur[13] reste la démographie, encore déclinante. 149 millions d'habitants en 1992, 141 millions en 2007, 146,5 millions en 2017 et une sombre perspective de 107 millions pour 2050, la courbe chute inexorablement. Une espérance de vie masculine de 66 ans[14] (77 ans pour les femmes), qui ne progressera pas tant que la vie dans les villages restera rude, ennuyeuse et sans perspective. L'alcool tue encore, et les morts sont parfois jeunes.

La verrue de la corruption (143e pays sur 175 en termes de transparence et d'État de droit) freine aussi l'économie légale et souterraine du pays, et apparaît toujours « normale », voire « inévitable » à une majorité de Russes.

Malgré tout, le renouveau russe s'exprime dans la farouche volonté du pays à s'insérer dans le concert du monde.

Mais uniquement à *ses* conditions, qui ne plaisent pas forcément à l'Occident.

---

1. Bains russes secs équivalent à un sauna finlandais.
2. Brochettes de viande.
3. Bottes de feutre artisanales.
4. *Toussovka* est le substantif formé à partir du verbe *toussovat'* : faire la fête en bande. Il peut être traduit par « bande de fêtards ».

5. Boris Berezovski (1946-2013) est un ancien député, propriétaire de médias, qui fut l'un des plus influents oligarques de la fin des années quatre-vingt-dix, très proche de « la famille », c'est-à-dire du clan qui entourait le président de l'époque, Boris Eltsine. Il fut retrouvé mort dans sa villa de Londres en 2013, alors qu'il était poursuivi par les autorités russes et brésiliennes pour fraude, évasion fiscale et blanchiment d'argent. Sa disparition s'apparente à un suicide.
6. J'avais rencontré Chamil Bassaïev à plusieurs reprises pendant la guerre en Tchétchénie, ce que j'ai rapporté dans mon livre *Chienne de guerre* (prix Albert-Londres 2000, Fayard, 2000, et Le Livre de Poche, 2001). Longtemps considéré comme le « terroriste numéro un » par les autorités de Moscou, sa tête avait été mise à prix. Le 10 juillet 2006, Chamil Bassaïev fut victime d'un camion piégé apparemment destiné à commettre un attentat. Il avait notamment revendiqué la terrible prise d'otages dans une école à Beslan, en Ingouchie voisine, en 2004.
7. Andrew Paulson (1958-2017), entrepreneur américain, pionnier des médias culturels post-soviétiques, créa et développa le magazine culturel *Afisha*, qui existe toujours. Il fut mon meilleur ami et je pleure sa disparition subite.
8. D'après Wikipédia, le massacre de Katyn est l'assassinat de masse, au printemps 1940, dans la forêt de Katyn, un village russe proche de Smolensk et de la frontière biélorusse, par la police politique de l'Union soviétique (le NKVD), de plusieurs milliers de Polonais, essentiellement des officiers d'active et de réserve (dont des étudiants, des médecins, des ingénieurs, des enseignants, etc.), ainsi que de divers autres membres des élites polonaises considérées comme hostiles à l'idéologie communiste.
9. Cf. Nicolas Baverez, in *Le Point*, « La Russie de Poutine, une Union soviétique en passe de réussir ? », no 1850, 28 février 2008, p. 69.
10. *Un continent derrière Poutine ?* est également un film documentaire de 70 minutes diffusé par France 5 au moment du scrutin présidentiel russe et produit par la société Troisième Œil. Que tous ceux qui ont participé à ce projet soient ici remerciés.
11. Cf. Anne Nivat, « La poupée qui dit niet », in *Vanity Fair*, no 1, juillet 2013, p. 204-213.
12. Alexeï Navalnyi est l'auteur d'une vidéo dénonçant le niveau de vie et de corruption du Premier ministre Dmitri Medvedev, ancien président avant Poutine. Cette vidéo a été visionnée plus de dix millions de fois sur YouTube, un vecteur médiatique que les autorités russes sont dans l'incapacité de contrôler, et par le biais duquel Navalnyi s'exprime souvent, d'autant que les médias d'État russes, notamment la télévision, ne le mentionnent jamais.
13. Sans compter les droits de l'homme et, notamment, le respect du travail des journalistes et autres droits qui ne font pas l'objet de ce livre.
14. À titre de comparaison, en France, pour les hommes, elle est de 79,4 années et de 85,4 pour les femmes.

CHAPITRE 1

Vladivostok

Du haut de la colline Novik, le point de vue sur le monumental pont Rousski, qui mène à l'île – quasiment inhabitée – du même nom, est somptueux. Dans l'éclat de l'hiver et d'un ciel lumineux, tels les fils de soie d'une araignée géante, ses haubans de fabrication française attirent le regard. Sur cette partie de la butte, une famille de cosaques loue et entretient le terrain. Tournant ostensiblement le dos au panorama, dans un enclos leurs trois chevaux arrachent l'herbe rase. Les maîtres vivent dans des baraquements attenants aux toitures de tôle ondulée rouge ou verte. Partout, des arbres décharnés, pliés, courbés, torturés par les vents ressemblent à des arbustes qui n'auraient pas grandi. Pourtant, ce sont des chênes. Ici cent cinquante fortins datant de 1890 sont en accès libre, mais ils tombent en ruine. Au loin, comme figés dans la glace, trois cargos rentrent au port. Ils glissent au ralenti sur la surface lisse et brillante se craquellant et s'ouvrant sous l'étrave. À mes pieds, dans les hautes herbes séchées et aplaties par le gel, un narghilé, des canettes de Red Bull, une bouteille de Fanta, des résidus de plastique et… des préservatifs usagés. Rouge, rose, bleu.

« À cette hauteur, c'est comme un cinéma à ciel ouvert. Il suffit de se poser et de regarder », commente Pacha, 39 ans, ancien architecte de la municipalité devenu artiste free lance. « Ces fortins et tunnels seraient le lieu

idéal pour des expositions temporaires, ou pour mettre en avant le passé de notre ville, mais la municipalité à qui ils appartiennent ne sait qu'en faire ! »

Au moment où j'observe l'astre prêt à être englouti, mon regard est happé par d'inattendus remous sur l'eau. Une bosse noire émerge. Serait-ce une baleine ? La bosse ne replonge pas. Au contraire, la masse s'élargit. Je reconnais un sous- marin de la Flotte du Pacifique. Lui aussi rentre au port. On est subitement transportés dans un album de Tintin. À exactement 9 288 kilomètres de Moscou, la cité « Qui domine l'Est » (Vladivostok) ose clamer sa puissance dans ce nom, « Vladivostok », une ville portuaire de plus de 600 000 habitants, située à un jet de pierre – ou de canon – de l'île japonaise de Sapporo, non loin de la Chine et de la Corée du Nord, avec laquelle la Russie partage une frontière de dix-neuf kilomètres. Venir jusqu'à Vladivostok en avion depuis Moscou, c'est sentir le globe terrestre rouler doucement sous soi, ressortir de l'avion après onze heures de vol, et être encore en Russie.

La mer orne chaque coin de rue, des écrans géants illuminent chaque grande intersection. Telle une vigie de verre dominant la baie de Fedorov et son yacht club figé dans le gel, vide car la plupart des bateaux hivernent à Séoul – c'est moins cher –, un gigantesque bâtiment attire le regard. C'est un grand hôtel, le Hyatt Regency Golden Horn, que l'on trouve sur toutes les cartes touristiques de la ville. Stupeur quand on s'en approche : rien ne bouge dans cette coquille censée abriter deux cent dix-sept chambres ! Vue de l'extérieur, la construction semble achevée, mais l'intérieur n'a jamais été terminé, et, depuis le sommet de l'APEC[1], le bâtiment est en vente et ne trouve pas preneur. La construction par des entreprises d'État russes ayant pris trop de temps, les normes des standards Hyatt ont changé et aucun des deux hôtels voulus par Moscou et construits pour le sommet n'a pu être mis en fonctionnement. Les Vladivostokiens les ont rebaptisés les « Hyatt fantômes » !

Pour le forum international, en 2012, le centre de Vladivostok fut repensé par les plus hautes sphères du Kremlin. Sous l'impulsion du président lui-même, qui imposa une cadence de construction infernale, une réplique de verre moderne du renommé théâtre Mariinski de Saint-Pétersbourg fut construite, deux gigantesques viaducs furent érigés, dont ce pont Rousski, le plus grand pont à haubans du monde, et ces nouvelles voies relient des parties de la ville qui, auparavant, se regardaient en chiens de faïence.

L'île Rousski appartient encore à l'armée, même si quelques parcelles ont été réquisitionnées pour accueillir un gigantesque campus universitaire international sitôt le sommet terminé. Étudiants, professeurs et personnels de l'Université d'État d'extrême-orient russe ont bien protesté, arguant de l'éloignement de l'île et de l'absence de transports en commun pour s'y rendre, mais ils n'ont pas eu le choix.

Cinq ans après le sommet (à Vladivostok, les habitants ont pris l'habitude d'utiliser les expressions « avant le sommet », « après le sommet »), les abords du campus sont encombrés de voitures (en grande partie des 4 × 4), stationnées plus ou moins sauvagement le long des routes, malgré les deux parkings construits en hauteur. Des grappes d'étudiants attendent les autobus ; leur fréquence de passage est encore trop faible, mais leur horaire fiable, m'assure-t-on.

Après avoir dépassé l'université et son campus, puis l'aquarium flambant neuf, un des plus grands du monde, Pacha m'emmène « là où la route stoppe ». Comment cela ? L'asphalte s'arrête purement et simplement, ne restent que la glace dans des ornières et des plaques de neige dense, sur une route devenue chemin, serpentant vers un pâté d'immeubles en contrebas où vivent encore des militaires et leurs familles.

Vladivostok a été fondée en 1859 comme simple base navale, et a été fortifiée à la toute fin du XIX^e^ siècle. Auparavant, des Mandchous et des Chinois habitaient le site. Le futur tsar Nicolas II fut la première personnalité impériale à mettre les pieds sur ce rivage hostile. Au cœur de la ville, la rue

Slavyanskaya, la plus ancienne, se déploie le long de la baie ; ses immeubles « rococo » bâtis par des armateurs russes, allemands et français, y côtoient des constructions purement soviétiques. Pendant plus de trente ans, la ville est restée « fermée », interdite aux étrangers qui ne pouvaient ni la visiter, ni, *a fortiori*, y résider, malgré son activité portuaire. Le GOUM, une institution moscovite ressemblant à nos Galeries Lafayette parisiennes, est présent, mais pauvre comparativement à celui de la capitale. Lors des grandes purges des années trente, la population chinoise et coréenne a été chassée, déportée, et s'est enfuie.

C'est aussi par l'extrême-orient qu'en 1994 l'écrivain prix Nobel de littérature Alexandre Soljenitsyne revint en Russie, à la fin de son exil dans le Maine, aux États-Unis. C'est à Vladivostok que la révolution bolchevique s'éteint, en 1922, avec le départ de la dernière vague d'émigration blanche vers la Chine. Plus de vingt-cinq ans après la chute du communisme et de l'URSS, à Vladivostok, les Chinois ne sont plus exploités sur les étals des marchés ou sur les chantiers, à occuper des jobs que les Russes refusent ; aujourd'hui, ce sont des entrepreneurs ayant pignon sur rue, et des touristes de plus en plus nombreux à venir s'encanailler chez leur voisin à la réputation de bonne chère et de fête assurée. Dès la chute du régime soviétique, la Russie d'extrême-orient – et en premier lieu Vladivostok – a été inondée de voitures japonaises d'occasion, jusqu'à remporter le titre peu envié de ville russe avec le plus grand nombre de voitures ! – alors que le volant restait à droite. Peu importe ! Plusieurs centaines de containers par jour ont nourri ce commerce. Les lointaines autorités centrales ont bien tenté de réguler ce fructueux business, en vain. En janvier 2009, sur ordre de Poutine, le gouvernement a adopté un décret qui doublait, voire triplait les taxes à l'importation de tout véhicule étranger – même sans moteur. Immédiatement, des manifestations s'organisèrent, notamment sur la place centrale et la route menant à l'aéroport. En descendant dans la rue, les foules entendaient montrer que Moscou n'avait pas à se mêler de leur vie quotidienne. Ni taxe

nouvelle ni volant obligatoire à gauche, criaient-elles. Dispersés par la police anti-émeute dépêchée spécialement de la capitale, les manifestants obtinrent gain de cause. Officiellement, la plupart des concessionnaires sont obligés de vendre des véhicules avec le volant du bon côté, mais dans la pratique, les voitures avec le volant à gauche restent rares.

Serait-ce l'éloignement géographique ou les influences étrangères, plus prégnantes ici qu'ailleurs en Russie, qui produisent un discours plus autonome vis-à-vis du pouvoir central ? Cet inattendu laxisme de Moscou satisfait ceux qui se plaisent à Vladivostok et ont choisi d'y vivre.

Il faut grimper sur les hauteurs de la ville et emprunter les derniers mètres de la longue Slavyanskaya où l'on ne s'aventure pas dans un véhicule neuf tant les nids-de-poule sont profonds, pour rencontrer la famille de Pacha. L'endroit est un paradis perché, aux faux airs de quartier de Marseille, avec qui la ville partage d'ailleurs sa latitude, mais pas son climat ! Il fait dix-huit degrés en dessous de zéro lorsque je sors de la voiture, accueillie par Pacha, Natacha et leurs trois filles de 11, 7 et 5 ans. La famille habite derrière un terrain de jeux conçu et créé par un ami, artiste de Saint-Pétersbourg, en lieu et place d'un terrain vague. Les habitants du quartier ont pris des initiatives pour pallier l'inactive municipalité. Pas d'aire de jeux pour les gamins ? « On l'a fait à la place des autorités ! Partout ailleurs dans le monde, les endroits avec vue sont les plus chers, raconte Pacha, mais à Vladivostok c'est l'inverse : dans ce quartier, il ne restait que des garages à l'abandon et c'est justement ce qui nous a séduits. La vue, l'air pur, mais surtout, la possibilité de vivre dans une maison avec jardin en pleine ville ! »

La maison a été achetée à bas prix. Son ancien propriétaire était désireux d'aller terminer ses jours dans un climat chaud, dans le sud de la partie européenne de la Russie, comme nombre d'habitants de Vladivostok. La famille de Pacha n'occupe que son rez-de-chaussée, le premier étage appartient à une babouchka avec laquelle ils entretiennent de mauvaises relations. Pacha a voulu se construire un atelier, mais le terrain autour de la

maison est « commun » et la voisine a refusé de l'autoriser à construire en dur. Il a dû se contenter d'une structure « temporaire », avec une vue splendide sur la Corne d'or orientale, une des plus recherchées en ville aujourd'hui.

Entre 2010 et 2013, en tant qu'architecte adjoint de Vladivostok, Pacha imaginait les couleurs de la ville et dessinait son urbanisme. Depuis, il a changé de vie. Accrochés aux murs de son garage, des panneaux de signalisation dont il a détourné le sens, ce qui l'amuse beaucoup. Visuellement, Vladivostok ne présente aucune harmonie, c'est un joyeux chaos. « Qu'est- ce que vous croyez ? Ici, c'est l'Asie ! C'est le chaos, mais un chaos agréable, pour moi en tout cas ! » Pacha cite alors en exemple San Francisco, la pas si lointaine métropole californienne. « Avec ses collines et ses multiples baies, notre site est tout aussi féérique, mais bon, on a raté la possibilité d'être le San Francisco russe. » Pourtant, Pacha veut encore y croire : pour lui, les sites « vierges » de l'île Rousski et des îles Popova, Reïneke et Rikorda voisines, devraient être le cœur de la renaissance d'une nouvelle Vladivostok : « Finalement, je ne suis pas mécontent que, pour le moment, les militaires soient encore responsables de la gestion de ces îles et refusent d'en vendre la moindre parcelle à la municipalité, sinon, on aboutirait au même résultat qu'en ville ! Il faut que nos architectes et nos promoteurs immobiliers prennent le temps pour réfléchir à ce qu'ils vont créer. Nous ne sommes pas encore prêts. »

Aujourd'hui Pacha a créé son cabinet d'architecte et sa femme gère ses affaires. L'ex-fonctionnaire gagne en un mois ce qu'il gagnait en six, et sa liberté lui permet d'exercer ses talents d'artiste là où on le lui demande. Ce père de famille éprouve une passion fusionnelle pour sa ville qu'il a abandonnée trois ans pour aller voir si la situation politique était meilleure à Sakhaline (il est vite revenu) et, auparavant, pour Saint-Pétersbourg, une autre ville portuaire qui fait rêver les habitants de Vladivostok et parfois les déçoit profondément… À son retour, Pacha était si heureux de retrouver le

caractère pittoresque de sa ville natale qu'il a proposé et obtenu d'une chaîne de télévision locale une série de documentaires sur Vladivostok. « Tous ici, et dans la Russie entière d'ailleurs, on se sentait sans perspective aucune. J'ai voulu montrer qu'on avait quand même cette ville, et qu'il fallait la chérir ! »

Son intérieur est simple et accueillant : une cheminée en briques, des fenêtres sans rideaux, tournées vers le soleil couchant sur la Corne d'or, une cuisine aménagée dans un coin du bâtiment, une chambre avec des lits superposés pour les filles et une magnifique bibliothèque. Ravies de se produire devant une étrangère, les trois filles m'offrent un cadeau de bienvenue : un spectacle de danse appris à l'école à l'approche des fêtes, et soigneusement répété. Chacune a choisi le pays qu'elle voulait représenter. Lidia, 7 ans, a préféré le Japon. Personne n'a choisi la France ni aucun pays européen. « Ils sont trop loin, on ne les connaît pas », précise l'aînée en faisant la moue. Aidées de leur mère, les filles utilisent les battants de la double porte de leur chambre comme rideau de scène. Pacha lance la musique de son ordinateur portable posé sur un rayonnage de la bibliothèque. Il faut attendre un peu car la connexion internet n'est pas toujours parfaite, mais la métamorphose opère : sur une poétique musique japonaise, en kimono blanc, Lidia se transforme en geisha timide, ralentissant ses mouvements avec une habileté et une précision étonnantes, déployant et refermant son éventail comme si elle était née avec. Une véritable actrice, admirée par ses parents, et fusillée du regard par sa petite sœur, Anya, vexée de voir sa son aînée lui voler la vedette.

Le spectacle terminé et les filles occupées dans leur chambre, assis autour de la table du salon, nous commençons à parler de Vladimir Poutine : « Le tsar est venu, il a commandé des grands travaux, mais, sitôt le sommet passé, le tsar s'est désintéressé de nous. » Pacha a perdu tout espoir que la dynamique se poursuive, d'autant qu'il appréciait la gestion de l'ancien maire de la cité, un riche homme d'affaires, réputé honnête, issu du parti politique de Poutine et aujourd'hui en prison, accusé, à tort (selon Pacha et de

nombreux autres habitants) de détournement de fonds (!). Classiques querelles de pouvoir : « Moscou a parachuté un nouveau gouverneur de région qui a détruit la réputation et l'honneur de notre maire pour qu'il ne lui fasse pas d'ombre. Nous sommes en Russie… », soupire Pacha, qui compare le sort de l'ancien maire à celui d'Alexeï Oulioukaïev, ministre de l'Économie de 2013 à 2016, accusé d'avoir reçu un pot-de-vin de 2 millions de dollars alors qu'il était en exercice, et assigné à résidence. Pacha est choqué : « Oulioukaïev est quasiment libre alors que notre maire croupit à la prison Matrosskaya Tichina à Moscou, par où est passé l'oligarque Mikhaïl Khodorkovski ! Il y a vraiment deux poids et deux mesures ! », constate-t-il.

Poutine, me dit Pacha, a bien du mal à contrôler les confins de ce pays-continent, mais le peuple n'a aucune envie d'une nouvelle révolution. « Pas question de revenir à 1917 ! Nous ne sommes pas prêts à monter sur des barricades ; les Russes n'ont pas envie de perdre le peu qu'ils ont. Alors qu'il y a un siècle, ils n'avaient rien à perdre… »

Votera-t-il Poutine ? « J'ai voté pour lui la première fois en 2000, parce qu'il est le premier président à s'être intéressé à notre ville, mais je ne suis pas sûr d'aller aux urnes le réélire même s'il a sensiblement amélioré notre vie. » Pour ce quarantenaire, Vladimir Poutine est en quelque sorte un « mal nécessaire ». D'un côté, on connaît ses défauts que l'on réprouve ; de l'autre, « on n'a pas le choix : si ce n'est pas lui, c'est le risque du chaos, la possibilité de changements incertains qui replongeraient notre peuple dans les affres vécues après la chute du communisme : l'instabilité économique, politique, sociale, et l'incertitude à propos de la mère-patrie. »

Comprend-il les réticences du monde occidental à l'égard de son président ? « Chaque pays, et chaque chef d'État, poursuit ses intérêts. Au moins, le nôtre a des positions et il les tient. » La Crimée ? « Poutine a eu raison, la Crimée était à nous. Et d'ailleurs, dit-il en souriant, à notre petit niveau domestique, il nous arrive la même chose avec le potager que nous partageons avec notre voisine : on a été obligés d'annexer un lopin de terre

qu’elle revendiquait ! » Résultat, les voisins ne se parlent plus et la femme de 70 ans dont ils lorgnent l’étage, s’adresse uniquement aux trois filles quand elle les croise dans leur partie commune.

À trois dans leur chambre d’enfants, accompagnées de leur chaton de trois mois, les filles passent leur temps à répéter des morceaux de danse sur un air de funk américain. Natacha nous a préparé un clafoutis succulent. Je remarque quelques icônes posées sur une étagère au-dessus d’une porte. Témoigneraient-elles de leur foi ? Non, « nous respectons la religion comme culture, mais nous, on croit en la famille », sourit Natacha, qui confie ne pas avoir envie d’essayer de donner un petit frère à ses trois fillettes.

Dans le quartier « Sportivnyi », six immeubles de cinq étages, des bâtiments soviétiques dits « khrouchiovvki », du nom de l’ex-dirigeant soviétique Nikita Khrouchtchev, n’offrent ni vue, ni silence, ni air pur. La pollution sonore des moteurs et klaxons, et la pollution de l’air envahissent les appartements jour et nuit. Excédés par les bouchons, certains conducteurs se sont habitués à couper par les allées intérieures du pâté de maisons, les habitants ont réagi en installant des barrières de fortune – plots de béton ou barrières métalliques à ouvrir ou baisser avec une clé. Pas pratique, mais efficace. Au centre de la cour, entre les immeubles, deux misérables balançoires autour d’un bac à sable – visiblement tout ce qui reste d’une aire de jeux construite à l’époque soviétique – et des pneus usagés vert et rose posés horizontalement et verticalement pour délimiter le terrain. Pour inciter les habitants du quartier à ne pas partir habiter ailleurs, Pacha, du temps où il travaillait à la mairie, a conçu et dessiné quatre fresques. « Des ouvriers municipaux m’ont préparé le terrain avec des matériaux, j’ai coulé le béton pour le mur et dessiné à ma guise ! » raconte-t-il tout en faisant un signe de la main à un habitant du deuxième étage qui a bravé le froid et ouvert sa fenêtre pour le saluer.

Pacha est fier de poser aux côtés de son œuvre dédiée « aux vrais mecs et aux vraies filles du quartier Tchourkine des années quatre-vingt-dix », qui

représente un homme et une femme debout. Tous deux plantent leur regard dans celui du spectateur. L'homme est un bandit, caïd de quartier notoire : « Classique, commente Pacha. Il porte un bas de jogging Adidas, comme tous les mecs de ce genre à cette époque, mais avec des chaussures de ville pointues, pas des baskets. Il a offert un bouquet de roses à sa copine, qui, elle, est en mini-jupe, talons aiguilles et bas résille. » Aucun des deux ne sourit, comme il se doit. Le garçon ne montre pas son amour, c'est trop honteux, et la fille ne montre pas qu'elle est contente : pour l'un et pour l'autre ce serait exprimer une faiblesse. Pacha a baptisé cette fresque « Les enfants de la perestroïka ». Lors de la fabrication de la fresque, quelques curieux se sont bien approchés pour demander à Pacha ce qu'il fabriquait ici, mais personne n'a réagi. Tout le monde s'en contrefiche, conclut l'artiste.

Ce résumé graphique des années qui ont le plus secoué les Russes me touche, à la fois parce que j'ai vécu ces traumatismes avec eux, mais aussi parce qu'il est un témoignage d'un passé dont personne ne veut se souvenir.

C'est un dédale de petites maisons en briques rouges aux toits pentus en plein centre de Vladivostok. Au début du XX^{e} siècle, le quartier de la « Millionka », ses ruelles étroites et sinueuses étaient particulièrement mal famées : elles servaient de refuge à des trafics en tout genre et abritaient maisons closes, casinos et fumeries d'opium. Les lois de l'empire russe étaient ignorées par les maîtres des lieux, ces honghuzi, de puissants bandits chinois. Aujourd'hui, alors que le quartier a été défiguré par des promoteurs immobiliers et architectes insensibles à la conservation du patrimoine, quelques rues seulement n'ont pas été touchées ; elles abritent des coffee-shops branchés, magasins de souvenirs et… une librairie spécialisée dans les bandes dessinées, ouverte et gérée par un grand adolescent aux cheveux mi-longs glissés derrière l'oreille, aux lunettes un peu trop grandes pour son fin visage lisse.

Sacha, 29 ans, diplômé d'informatique, est né et vit à Vladivostok depuis toujours. Il adore sa ville et arbore fièrement un T-shirt bigarré, signé « Vladivostok » en caractères latins : « Vladi, c'est une ville dynamique, où les jeunes n'ont aucune difficulté à trouver du travail. Pas très bien payé, d'accord… mais du travail. » Le sien, il l'a créé en ouvrant la seule librairie de bandes dessinées de la ville. Après avoir commencé dans un petit local d'une arrière-cour, il occupe cette boutique d'une cinquantaine de mètres carrés aux murs entièrement recouverts de rayonnages qui croulent sous les versions russes de Marvel, Astérix et Tintin. Les ouvrages référencés sont souvent des traductions, mais la production russe augmente, comme la dernière série à succès tirée du classique de Pouchkine « Le Cavalier de bronze ». Il est prévu que des journées « Game of Thrones » ou « Batman » animent la boutique, avec la vente de certains produits dérivés comme des coussins ou des déguisements. « Bientôt, il y aura des tables et des chaises pour pouvoir boire un café », raconte le jeune homme, fier de son projet, même s'il est un peu amer car il vient d'apprendre que le propriétaire des murs – un oligarque local – lui demande de quitter les lieux d'ici trois mois, pour pouvoir y installer… le business de sa fille de 22 ans, « qui ne sait même pas ce qu'elle a envie de faire », soupire Sacha. Il va devoir chercher un nouveau « bon spot » dans le centre. Ce samedi, il passe la matinée au premier étage du plus grand centre commercial de la ville, un mall récemment construit sur la route de l'aéroport, si semblable à ceux du pays en face, les États-Unis. Dans le gigantesque *food court*, des familles en goguette savourent leur burger local les mains gantées de plastique transparent. Installé sur son stand dans le cadre d'un « marché de fin d'année », Sacha ne vendra aucune des BD apportées, mais il répondra à de nombreuses questions sur cette littérature et distribuera ses cartes de visite.

La plupart des clients de Sacha ont moins de 20 ans. Ce sont des jeunes venus découvrir l'univers des comics, renonçant parfois à leurs habitudes de geeks qui restent enfermés chez eux toute la journée. Sacha n'est pas dupe :

« Chez moi, ils dépensent l'argent de poche de leurs parents. » Sa chance : ne pas subir la concurrence d'Amazon, qui livre déjà, mais à (trop) grands frais ses colis en extrême-orient. Prévoyant, Sacha vient d'ouvrir son site internet. À 30 ans à peine, il n'a aucune anxiété à ouvrir puis gérer sa propre affaire. Trop jeune pour avoir été le témoin des échecs flamboyants de la plupart de ceux qui se sont jetés à corps perdu dans le tourbillon affairiste des années quatre-vingt-dix, il connaît l'importance capitale des réseaux sociaux.

Sacha apprécie le changement dans sa propre ville. La construction des ponts, le réaménagement de la voirie : « Aujourd'hui, c'est beaucoup plus simple de circuler, ceux qui habitent de l'autre côté de la Corne peuvent venir plus facilement profiter du centre », se félicite-t-il. Merci Poutine ? « Oui et non. Parce que maintenant, il nous laisse tomber. Du coup, nous, on fait parfois comme si Moscou n'existait pas », ajoute-t-il en haussant les épaules. « Poutine voudrait qu'on achète tous des Lada. Mais quand il a traversé la Sibérie avec la sienne pour soi-disant donner l'exemple, il en avait deux de rechange qui le suivaient au cas où celle qu'il conduisait tomberait en panne… Nous, ici, on préfère une occasion japonaise avec un volant à droite plutôt qu'une voiture russe flambant neuve. Quitte à payer des taxes exorbitantes… »

Ira-t-il voter au scrutin du 18 mars 2018 pour son président ? « Non, bien sûr », mais Sacha n'est pas non plus attiré par quelqu'un de « nouveau », comme, par exemple, Alexeï Navalnyi, le candidat de l'opposition (empêché de se présenter), chantre de la bataille contre la corruption. De nombreux Russes se réclamant de l'opposition sont de purs antifascistes et restent méfiants vis-à-vis de Navalnyi qui a participé à plusieurs marches nationalistes avant de devenir un leader anti-Poutine. « En fait, la politique ça m'ennuie, pour ne pas dire plus. Ça me déprime quand je pense à la politique chez nous, du coup je n'arrive plus à travailler… Or, dans la vie, il faut bien, travailler, non ? » Sceptique, pour ne pas se « gâcher la vie », le jeune

« bobo » russe préfère naviguer dans l'univers des super-héros, et, dans cette tranche d'âge, il n'est pas le seul.

Sacha ne croit pas que Vladimir Poutine obtiendra un bon score dans sa région. Aux dernières élections, le chef de l'État avait subi un gros revers : « Ici, justement, on est honnête, personne ne bourre les urnes, donc ce sont les vrais chiffres qui sortent !2 » Si Vladimir Poutine est réélu et que le mécontentement gronde, la colère, selon Sacha, viendra plutôt de Moscou… « Car ici, on est vraiment trop loin. Tout nous parvient avec du retard… Ça ne pourrait devenir plus sérieux que si les ouvriers décidaient de se joindre à la révolte. Et ça, ça fait un peu peur », avoue le jeune homme, tiraillé entre le changement et le statu quo, mais, surtout, agacé par Moscou : « Les Moscovites ne nous connaissent pas, ils ne nous aiment pas. Ils sont trop sûrs d'eux, leur attitude est arrogante. » Sacha subodore que « les vrais leaders d'opposition vivent en province, et ce sont eux les vrais héros », insiste-t-il, pour lâcher, avec ironie : « La Russie n'est quand même pas un pays arabe comme la Syrie ou l'Égypte : il nous faut une opposition ! »

Quatre-vingt-dix kilomètres séparent Sacha de ses grands-parents, 80 et 82 ans, qui habitent une isba (maison de bois) au toit de tôle construite en lisière de forêt au village de Novaya Moskva (la joliment nommée Nouvelle Moscou), au nord-est de Vladivostok, en remontant la péninsule sur la route, très chargée en camions, qui dessert Nakhodka, l'autre port régional. La taïga moutonne à perte de vue. La maison de village, construite par le grand-père, aidé de ses deux fils, dont le père de Sacha, domine un vaste potager, qui, selon les années, donne des pommes de terre, des tomates, des pastèques, des salades, ou encore des noix. Quelques ruches produisent du miel. Au bout du chemin creux qui a remplacé la route asphaltée, deux chiens et un chat montent la garde entre l'atelier de grand-père, le banya, la réserve de bois et les toilettes sèches aux copeaux de bois… Après avoir passé deux décennies en ville quand ils travaillaient, le couple habite au village où on attend encore

le gaz : « Un gazoduc est en construction à quelques kilomètres, mais ça ne veut pas dire que nous, villageois, aurons accès à ce gaz dit “de ville”… De nombreux villages ont été désertés à cause de ces inconvénients », confie Sacha.

Une fois par mois environ, le jeune homme rend visite à ses grands-parents, soit en voiture avec sa mère, leur belle-fille, soit en bus, même si c’est plus long. Son grand-père, ancien chauffeur dans une mine de charbon, a pris sa retraite à 70 ans. Sa grand-mère travaillait à la chaîne à l’usine de viande locale. Le grand-père ne s’est rendu que deux fois à Moscou et a détesté le rythme effréné de la mégapole. Quant à son épouse, comme de nombreux habitants de l’extrême-orient russe, elle n’a jamais quitté la région : « Je suis allée à Khabarovsk, mais jamais, au grand jamais, à Moscou. »

Le grand-père a beau vivre à l’écart de la ville, il se tient au courant de la politique de son pays et de ses bouleversements : « Je me souviens du 9 mai 1945, quand on nous a annoncé qu’on avait gagné la guerre. C’est la maîtresse d’école qui nous l’a appris, on a tous explosé de joie. » Des joies, il en a eu d’autres, notamment pendant les décennies soviétiques, lorsque le développement de la région paraissait florissant, car planifié par les immuables plans quinquennaux : « C’était le temps des kolkhozes et des sovkhozes, où les champs étaient cultivés. Il y avait des tournesols partout. » Depuis la chute de l’URSS, les villages se sont vidés. Et le développement du port de Vladivostok ? « Avant, il n’y avait ici que des militaires… Au moins, à cette époque, on ne tombait pas sans cesse dans la rue sur des Chinois et des Coréens mal éduqués ! Aujourd’hui, quand on monte dans un bus, il n’y a que des Ouzbeks, et des Asiatiques qui importent leur manque de culture ! L’immigration, ce n’est pas vraiment génial, maugrée le grand-père. « Regardez ce qui vous arrive en France, vous avez trop d’immigrés qui provoquent de l’insécurité… » « D’accord, mais ce n’est pas une raison pour les renvoyer chez eux s’ils en ont été chassés ou s’ils ont dû fuir », tempère

Nina, sa femme, ex-ouvrière, en retirant un poil de chat de l'épaule du pull-over de son mari. « Le minimum est de leur demander de s'adapter. Nous, ici, au moins, nos immigrés prennent le travail que les Russes ne veulent pas faire… » Selon le couple, Vladivostok n'est pas une région sans travail. La preuve, « même des Ukrainiens viennent pour en trouver ! ».

Des Ukrainiens à qui les Russes auraient « volé » la Crimée ? Avec cette question, je provoque les rires de l'assistance. « Comment ça "voler" ! ? La Crimée est à nous. Sébastopol a une place indiscutable dans l'histoire russe, je peux aller vous chercher des livres d'histoire qui le prouvent. C'est juste que Khrouchtchev l'avait offerte aux Ukrainiens… Mais en réalité, la Crimée ne leur appartenait pas, elle n'était habitée que par des Russes qui ont d'ailleurs voté pour revenir dans notre giron ! Donc Poutine a eu raison de la reprendre. » Cette opinion tranchée sera réitérée tout le long de mon périple, avec quelques nuances, mais si peu. Le thème du territoire « volé » ou « en danger » est, de plus, particulièrement porteur en extrême-orient où la population redoute que la Chine « morde » sur la Russie. À de très nombreuses reprises, on me dit qu'il existe des livres en Chine qui comportent des cartes de leur pays englobant certaines terres au nord du fleuve Amour, donc en Russie. En 2007, Vladimir Poutine avait redonné à la Chine un îlot situé sur l'Amour, pour régler des différends frontaliers avec son voisin.

Voteront-ils à nouveau pour Vladimir Poutine ? « Sans doute. De toute façon, les autres candidats ne sont pas à la hauteur. » En l'occurrence, ce n'est pas le chef de l'État russe qui leur fait peur, mais plutôt celui du petit pays voisin, la Corée du Nord… « On ne se trouve qu'à cent vingt kilomètres, alors vous imaginez… avec un fou pareil ! » Le couple a le sentiment que seuls leur président et son homologue chinois seraient capables de les protéger d'une éventuelle invasion américaine dans la région. Nina rêve même d'une Corée réunifiée, comme ses parents l'avaient connue : « Tous les hivers, lorsque la rivière séparant la Corée du Nord de la Chine

gèle, à la télé russe on nous montre des enfants coréens qui franchissent en courant la frontière pour venir chercher de la nourriture côté chinois. Il paraît qu'ils ont quinze minutes à peine pour faire l'aller-retour sans se faire arrêter… Les Chinois le savent, et leur préparent des provisions qu'ils leur offrent dès qu'ils ont posé un pied de leur côté. Ça nous fend le cœur à chaque fois de voir ça. »

En dix-sept années de pouvoir, Vladimir Poutine a-t-il redonné leur fierté aux Russes ? « En partie, concède le grand-père, mais son programme d'un hectare offert à chaque Russe en Sibérie ne rime à rien : je possède déjà un potager de trois cents mètres carrés dont je n'arrive pas à m'occuper. Que ferais-je d'un hectare gratuit ? D'autant que, ce n'est un secret pour personne, toutes les meilleures terres sont déjà prises ! » À part ça, l'Hexagone ne le fait pas rêver : « Depuis de Gaulle vous élisez des hommes faibles et sans charisme. À la limite, Chirac et Sarkozy, ça allait encore ! Mais Hollande ! Et Macron… ! Vos présidents n'ont aucune puissance… J'ai d'ailleurs trouvé affligeant que Poutine s'affiche de cette manière à côté de Macron. On aurait dit un petit garçon, alors que le président français n'est vraiment rien, à côté de lui… » S'il avait voté à la présidentielle française cette année, le retraité aurait glissé un bulletin Marine Le Pen, à ses yeux « beaucoup plus forte ». « À une époque, pour le scrutin présidentiel, nos bulletins comportaient une case "contre tous". C'est cette case que notre région cochait le plus, mais, malheureusement, on l'a enlevée », semble-t-il regretter, même si, au fond, le grand- père de Sacha considère que ce n'est pas au peuple de décider « de ces choses-là ». C'est-à-dire ? « Vous, les Français, accordez beaucoup trop de signification au mot "démocratie", ce n'est pas réaliste ! Pour fonctionner, mieux vaut une démocratie limitée. Moins on donne de pouvoir au peuple, mieux c'est, non ? » Serait-il nostalgique du parti communiste ? « Oui et non. Je regrette la puissance soviétique, mais les communistes d'aujourd'hui sont une vraie parodie. »

Le grand-père en veut beaucoup aux Occidentaux, et en particulier à François Hollande, d'avoir imposé un embargo depuis la crise ukrainienne et des sanctions encore en vigueur. C'est d'ailleurs le seul moment où il s'emporte : « Vous avez même annulé la livraison de deux navires de guerre Mistral alors qu'on était dans notre bon droit ! La prochaine étape, c'est quoi, intégrer l'Ukraine à l'Union européenne ? »

À défaut de Paris, Sacha rêve plutôt de Norvège, où son cousin a réussi à s'installer et gagne parfois 500 000 roubles[3] en trois mois, dans la marine marchande : « Au moins, là-bas, c'est propre, argumente le grand-père, et il n'y a pas tous ces migrants qui squattent les rues. »

Malgré la mort de son mari, Marina, la mère de Sacha, continue à rendre visite à ses beaux-parents. Elle se souvient très bien de la perestroïka, la fameuse « transparence » chère à Mikhaïl Gorbatchev, qui avait insufflé de grandes réformes qui ont mené à la dislocation de l'empire soviétique. À l'époque, en 1987, elle était enceinte de son fils : « C'était une période tellement folle qu'on était en permanence rivés aux informations… On ne savait jamais à quoi s'attendre, c'était fascinant et éreintant à la fois. » Elle aussi est choquée par l'arrestation de l'ex-ministre du Développement économique Oulioukaïev condamné à huit ans de prison et qui vient tout juste d'être autorisé à ne pas accomplir sa peine « pour raison médicale », alors que des « tas d'autres personnes dans notre pays sont arrêtées pour des broutilles et croupissent en prison ! ». Ce système de « deux poids, deux mesures » la choque profondément, tout autant que l'absence de réponses de Vladimir Poutine aux questions qu'on lui pose. La veille, le chef de l'État a tenu sa longue conférence de presse annuelle retransmise en direct à la télévision sur toutes les chaînes d'État. Elle l'a regardé et écouté avec Nina, sa belle-mère. « Les questions qu'on lui adresse sont incroyablement directes ! Ça me fait plaisir de sentir cette liberté de ton ici chez nous en Russie, face à notre dirigeant, mais, lui, on dirait qu'il met un point d'honneur à ne pas répondre, il ne dit rien, alors à quoi ça sert d'avoir posé la

question ? » se demande la quinquagénaire, mécontente. « En plus, nos juges ne sont pas indépendants, ils se laissent faire », glisse Sacha avant d'aller se rouler une cigarette qu'il fumera dehors, par moins quinze degrés.

Son grand-père n'a pas regardé la conférence de presse. Il regrette l'Union soviétique et sa puissance affichée, mais, comme une majorité de Russes, semble résigné. Qu'est-ce qui pourrait le révolter ? Il peine à répondre, Sacha s'exprime à sa place : « Si une décision politique venait à modifier l'équilibre écologique de la région ; voilà sans doute ce qui nous traumatiserait tous ici. »

« À une époque, on était tellement bien intégrés à la nature que des ours et des tigres pouvaient parfois venir frôler nos maisons… », se souvient Nina, soulignant la simplicité de la vie quotidienne et se plaignant du potager qui a « mal donné cette année ». Trop de pluie, pas de bonne récolte de pommes de terre ! Cette conscience écologique viendrait-elle de ce que leurs deux fils sont morts tous deux jeunes d'un cancer ? Aujourd'hui, le couple se fait du souci pour Sacha – dont ils ne comprennent pas le choix d'ouvrir cette boutique qui ne tiendra pas longtemps –, pensent-ils, et à qui ils ont déjà tout légué… « Ici, finalement, on ne fait que vieillir et boire », déplore Nina, résumant prosaïquement, la vie à la campagne.

Avant de retourner en ville, Sacha répond patiemment aux questions de son grand-père à propos de son portable. Le petit-fils relève aussi les chiffres des compteurs de gaz et d'électricité de l'isba pour les enregistrer sur le site internet de la compagnie d'électricité et de gaz, ce qu'ils ne sont pas capables de faire eux-mêmes. « Je garderai sûrement cette maison pour ma retraite », confie Sacha, tiraillé entre la consommation post-capitaliste des jeunes de son âge et le bon sens de ses aïeux pour lesquels il éprouve un profond respect.

À mi-chemin entre le village des grands-parents de Sacha et la ville de Vladivostok, non loin de la station balnéaire Chamora, se dresse, en rase campagne, un casino-hôtel flambant neuf (ouvert en novembre 2015). Colonnades en marbre, perron gigantesque, lumières multicolores la nuit,

parking attenant pour accueillir les bus de jour – principalement de Chinois –, tout est ici pensé pour attirer le client. Cent vingt chambres, deux restaurants, trois bars et de nombreuses salles de jeux composent le complexe « Tigre de Cristal », détenu par un Chinois et géré par un Écossais.

« Tigre, pour l'animal fétiche de la région, et Cristal parce que tout est limpide dans nos affaires. Nous sommes le seul casino légal de la région », précise avec fierté le directeur de la partie hôtelière, Théodore Terzopoulos, 38 ans. Breton (guingampais) par sa mère et grec par son père. Cet homme robuste et affable, nommé ici il y a deux ans, parle couramment français, anglais, grec, mais pas encore russe : « J'apprends doucement, je suis moins rapide que ma femme qui prend des cours. » Il travaillait en Grèce lorsque son patron lui a parlé pour la première fois de Vladivostok. Intrigué, Théodore a dû « googliser » le nom de la ville : « Je n'avais jamais mis les pieds en Russie et je n'avais jamais entendu parler de cette région à plus de dix mille kilomètres d'Athènes. Mais comme j'étais dans l'hôtellerie depuis des années et que j'avais une confiance aveugle en mon patron, j'ai accepté ce poste. C'est, comme on dit, un challenge ! » Fraîchement marié,le Grec a donc quitté sa famille et le soleil de la Méditerranée pour venir s'installer sur la mer du Japon, à Vladivostok : « Ça n'a pas été facile. Les Grecs trouvent qu'il fait froid quand il fait moins de dix-huit degrés, alors vous imaginez ici, à moins trente ! »

Depuis deux ans, il dirige ce concept de casino assorti d'un hôtel – dans la norme des cinq étoiles européens pour une région sous-équipée en hôtellerie – qui refuse du monde tous les week-ends malgré des prix très élevés ! Entre 250 euros et un peu plus de 1 000 euros la nuit pour la suite présidentielle : « On a des problèmes de riches ! ose-t-il affirmer. Plus de mille clients par week-end, sans compter les groupes de Chinois ! » C'est que la clientèle est en majorité « asiatique » préfère-t-il dire en contrôlant son langage, pour ensuite détailler concrètement : 90 % de Chinois, 5 % de Sud-Coréens, mais quasiment aucun Russe : « Pour un Chinois, venir ici à

Vladivostok représente le premier contact avec l'Europe. » C'est assurément une aubaine pour les autorités russes. En revanche, le complexe jeux et hôtellerie offre du travail à plus de mille Russes, jeunes et locaux, qui assurent la bonne tenue de l'établissement. Une école de croupiers a même été ouverte en ville.

Théodore revendique une honnêteté absolue, un atout sur lequel il fonde une partie de sa communication : « Les casinos ont souvent une image associée à la mafia ou aux fraudeurs. Mais ici, il n'y a rien de tout cela. Tout est légal. Et notre expérience est en train de faire des émules : sept projets semblables vont bientôt voir le jour dans la région. » Encouragés par les autorités. Récemment, Vladimir Poutine est venu réaffirmer sa volonté que l'extrême-orient accélère sa revitalisation et développe l'industrie du tourisme du jeu. Afin de pallier la mauvaise image associée à ce genre d'établissement en Russie, Théodore communique sur le côté « luxe accessible » de son casino-hôtel, unique avec celui de Sotchi, mais la législation russe ne lui donne pas le droit de faire de la publicité.

En ce samedi soir glacial, je distingue nombre de visages russes dans le gigantesque hall des machines à sous. Une main sur le levier de la machine, l'autre tenant un verre, hommes et femmes aux visages fermés sont affalés devant des écrans sonores et multicolores. Cinq femmes russes sortent du très huppé restaurant Cascade qui, au grand désespoir de Théodore et du responsable grec de la cuisine, n'accueille presque aucun Chinois, tant il est ardu de leur faire modifier leurs habitudes culinaires. « On leur garde toujours un peu de bortsch, me souffle une serveuse, car c'est la seule soupe de chez nous qu'ils aiment. Les salades, c'est même pas la peine, et très peu de viande. Alors la cuisine méditerranéenne, même pas en rêve… » Deux Chinois sont pourtant attablés, courbés devant une assiette de soupe, justement. « Ah oui ! Mais ils ont gagné un coupon pour le restau, voilà pourquoi ils sont là ! » Les cinq trentenaires russes portent des robes de soirée de couleurs vives, et sont outrageusement maquillées. Elles semblent

pressées de regagner les tables de jeux. Étonnamment, les Chinois ne s'installent qu'à un type de table, qu'ils ne quittent jamais : le baccarat. Personne ne sait vraiment pourquoi, mais c'est immuable. Même les croupiers ont dû s'adapter : ils connaissent quelques expressions toutes faites en mandarin et sont capables de féliciter leurs joueurs quand ils gagnent. « Les Chinois sont superstitieux ; ils aiment certains chiffres, mais surtout, ils aiment le hasard. En revanche, ils détestent perdre et réagissent de manière expressive, souvent par des cris. J'arrive tout de suite à décrypter psychologiquement leur humeur », glisse Viktoria, 22 ans, croupière et fière de l'être. D'ailleurs, pour plaire à cette communauté, aucun chiffre « 4 »[4] sur les tables de baccarat, ni dans l'hôtel. Derrière le sourire convenu des jeunes équipes de croupiers (le banquier et le superviseur), censés ne jamais rien exprimer ni commenter, je sens que l'omniprésence chinoise, au mieux, intrigue, au pire, gêne. Dans tous les aéroports internationaux russes, les tableaux de vols ne sont plus indiqués seulement en anglais et en russe, mais aussi en chinois, preuve que le tourisme venu de l'est a de beaux jours devant lui, au grand dam de nombreux Russes qui ont du mal à accepter la présence de plus en plus massive et de plus en plus visible de ce voisin autrefois silencieux.

Où va l'argent du casino ? « À nos autorités locales, qui partagent avec le propriétaire chinois, c'est sûr ! Et ne laissent rien pour nous ! » affirme en haussant les épaules cet ancien militaire devenu chauffeur, qui n'y est jamais entré mais avoue y conduire chaque année davantage de clients chinois, qu'il attend à l'aéroport de Vladivostok pour les emmener directement au centre de jeux. « Toute la journée j'ai attendu puis ramené à son hôtel en ville un client qui ne pouvait pas s'offrir l'hôtel du casino. Il dormait et je le ramenais jouer. » Comme beaucoup, ce client, un commercial de Harbin, cité millionnaire du nord de la Chine, reviendra jouer l'année prochaine. « Et sans doute perdre », rit le chauffeur.

Vladivostok est une ville que l'on quitte généralement pour aller vers l'ouest : Moscou, la capitale, Saint-Pétersbourg, l'autre port, ou pour le kraï de Krasnodar, au sud de la Russie européenne, où le climat est plus clément. Mais c'est aussi une ville où l'on revient, justement, parce que l'on a été déçu ailleurs. L'idée de se rapprocher du siège du gouvernement pour obtenir une vie plus confortable est un leurre, et nombreux sont ceux qui s'y sont brisé les ailes. Ainsi ce capitaine au long cours employé par une firme allemande, qui parcourt le monde aux commandes de supertankers si grands qu'ils ne peuvent même pas pénétrer dans le port de Vladivostok. Il y a trois ans, il a abandonné sa carrière dans la marine pour déménager à Saint-Pétersbourg. Un fiasco : son épouse, ex-employée de la banque centrale, n'a pas retrouvé de travail, le niveau scolaire des deux enfants n'est pas plus élevé dans la partie européenne de la Russie, et l'homme n'a pas trouvé sa place dans une société pétersbourgeoise dont il connaît mal les codes.

Dans ce port de l'extrême-orient du continent, chacun, ou presque, a embarqué un jour, tel ce chauffeur de taxi qui évoque son « vrai travail » : douze ans sur un bâtiment hôpital de guerre, avant de débarquer, parce que le prochain voyage avait pour destination la Syrie. Son épouse ne voulait pas qu'il parte « là-bas ». Errant comme une âme en peine, l'ex-marin « fait le chauffeur de taxi » sur la plateforme Uber – présente à Vladivostok ! – pour arrondir ses fins de mois et, surtout, ne pas ronger son frein à terre. Nostalgique, il raconte la mer aux clients de passage.

Pour se rendre au phare (Mayak), il faut dévaler la péninsule d'Egersheld, ce quartier-dortoir du centre à cheval entre l'océan et la baie, où, telles d'inhumaines voiles nautiques, de nouveaux immeubles ont surgi, face à la baie, au port, aux ponts. Passer l'Académie maritime et ses vieilles briques soviétiques, où un imposant consulat du Japon est aligné au côté d'une non moins imposante succursale de Bank of China, dont les drapeaux asiatiques flottent au vent ! Au bout du bout, l'asphalte a disparu ; un chemin de terre et

de graviers conduit à la tour blanche coiffée de rouge, datant de 1910, autour de laquelle de courageux morji (morses humains) viennent en 4 × 4 se baigner par toutes les températures. Telles des flèches, ils bondissent de leur véhicule en maillot, marchent avec détermination vers l'eau jusqu'à s'y plonger, s'octroient même le plaisir de quelques brasses puis en ressortent, fumant et purifiés.

Presque au niveau de la mer, la gare ferroviaire à l'architecture semblable à celle de Moscou, tout en pastel jaune et blanc, fait face à la seule statue de Lénine de la ville : sur son piédestal, comme dans toute la Russie, l'ex-leader soviétique tend son bras droit et le pointe vers… l'avenir. En ce bout de continent, Lénine paraît rabougri, insignifiant, presque ridicule. Tous les bâtiments alentour le dépassent, et cette verticalité écrase et s'impose au maigrichon à l'index pointé.

Sur le quai numéro un, comme tapi, ses cheminées déjà fumantes, un long train attend ses voyageurs : le Transsibérien part pour Moscou dans deux heures. Face à une voiture aux rideaux brodés fermés, je repère le monument érigé à la gloire de l'ouvrage fou que fut sa construction. Et ces mots sur une stèle : « Ici se termine la grande magistrale ferroviaire transsibérienne. Distance depuis Moscou 9 288 kilomètres. » Quelle impudence ! Et pourquoi ne pas écrire « Ici commence » ? Vladivostok est-elle le début, ou la fin de l'itinéraire ? « C'est le point de vue de Moscou, et ça montre bien ce qu'ils pensent de nous…. », maugrée une jolie rousse employée des chemins de fer, qui s'escrime, centimètre par centimètre, à casser la glace enserrant le marbre du monument coiffé de l'aigle à deux têtes. À Vladivostok, la Russie finit, et recommence.

Inlassablement.

Pour moi, celle « Qui domine l'Est » est un point de départ.

1. L’APEC, coopération économique pour l’Asie-Pacifique (*Asia Pacific Economic Cooperation*), se réunit annuellement depuis 1989.
2. En 2012, à Vladivostok, seuls 50,71 % des électeurs avaient participé au scrutin de la présidentielle (moyenne fédérale = 64,42 %) et 57,3 % seulement avaient voté pour Vladimir Poutine alors que le taux s’élevait à 63,60 % pour la Fédération de Russie dans son ensemble.
3. Environ 7 000 euros.
4. Chiffre portant malheur pour les clients chinois.

CHAPITRE 2

Khabarovsk

Anton, un blondinet de 8 ans, s’est mis sur son trente-et-un. Pantalon en jean tout neuf, chemisette blanche à manches courtes soigneusement repassée, col boutonné, cheveux d’un blond vénitien coupés bien court. L’enfant paraît compassé dans ces habits du dimanche, mais Anton sait qu’aujourd’hui est un grand jour. Presque un jour de fête.

D’abord intimidé face à l’objectif et celui qui le tient, son visage un peu triste s’illumine dès que Dimitri, le photographe à la corpulence de catcheur, le fait rire, et, surtout, lui montre l’image qu’il vient de prendre de lui, en l’autorisant à tenir entre ses petites mains le lourd appareil. Plus nombreuses, les filles ont revêtu des robes de princesse : longues, blanches, pailletées, violettes ou rose fuchsia. Elles ont aussi soigneusement tressé leurs longs cheveux dorés. Plus excitées les unes que les autres, certaines ont garni leurs lourdes chevelures de gros nœuds en tulle. L’une des plus jeunes, menue, habillée de violet, a pris la pose de profil devant l’objectif ; la voilà qui se redresse naturellement dès que Dimitri annonce être prêt « à shooter la petite star » ; une autre, tel un mannequin de magazine ou vu sur Internet, d’un geste sûr, replace ses longs cheveux blonds sur son épaule gauche et regarde en souriant le photographe à genoux à quelques mètres d’elle.

Dans cet orphelinat du centre de la ville de Khabarovsk (600 000 habitants), tout près de la frontière chinoise, Dimitri, 49 ans, photographe renommé, sait trouver les mots qui conviennent aux enfants. Ce matin, pour leur plus grand plaisir et pour celui de ceux qui les encadrent, il leur consacre bénévolement sa matinée. « Ces enfants sont à la recherche de parents… ils ne connaissent pas vraiment la raison de notre séance photo, avoue Dimitri entre deux prises de vue. Ils croient que c'est juste pour s'amuser, alors qu'on sait d'expérience qu'une belle photo aide à leur adoption. Ces enfants sont très faciles à photographier, ça n'a rien à voir avec les adultes : inutile de leur dire comment bouger, quelle attitude adopter, quelle tenue mettre en avant ; protégés par leur innocence, ils sont naturels ! » Dima met en place un « catalogue » à l'usage des futures familles d'accueil. Pour que, sur le papier en tout cas, ces filles et garçons âgés de 5 à 18 ans (il y en a trente-deux dans cet orphelinat de la ville qui a ouvert ses portes il y a quatre-vingt-cinq ans) se montrent sous leur meilleur jour et attirent le regard. « De toute façon pour eux, se faire prendre en photo n'est ni une corvée ni un moment triste ! » insiste le photographe.

Tamara, 25 ans, l'une des éducatrices de l'orphelinat, m'explique : « Les enfants grandissent vite, deux fois par an, il faut refaire les photos. Il y a encore quelques années, beaucoup d'Italiens venaient adopter dans cet orphelinat ; aujourd'hui, à cause de la législation, ce n'est plus possible[1]. En revanche, grâce à de nouvelles mesures étatiques permettant de recevoir des aides pour élever plusieurs enfants, les familles d'accueil russes sont de plus en plus nombreuses. Les candidats à l'adoption doivent suivre deux mois d'un cours dispensé par des spécialistes de l'orphelinat, censé les préparer à l'arrivée de ces nouveaux enfants.

Assis sur un divan, Anton et sa sœur biologique, toute de rose vêtue, se poussent gentiment face au photographe ; ils se serrent l'un contre l'autre, tentent de prendre une pose. « Ça serait bien de les placer ensemble puisqu'ils sont de la même fratrie », commente Tamara. Quand la sœur

d’Anton passe son bras menu sur l’épaule de son frère, le garçon le lui enlève brusquement, et son sourire édenté fait rire tout le monde. Certains enfants rechignent à se séparer de leur peluche, comme cet ours rose pelé dont on sent qu’il en a consolé beaucoup. D’autres, plus stoïques, ou moins insouciants, marquent un temps d’arrêt face à Dimitri qui les mitraille. Ils sont concentrés sur son matériel technique (il change souvent d’objectif) et sourient aux blagues qu’il leur lance pour les mettre à l’aise. « Je veux qu’ils soient les plus beaux et les plus naturels possible afin que ce soit réussi ! » lance-t-il, ému, bien qu’il ne les photographie pas pour la première fois.

Casquette vissée sur la tête, bottines hautes à lacets, blouson de cuir vieilli, lourde chaîne au cou, lunettes de conduite teintées de jaune pour avoir l’illusion d’un temps moins gris… Dimitri ne passe pas inaperçu. Expatrié dans l’extrême-orient russe après un service militaire au Vietnam, le photographe est originaire de Moscou, où il rêve de retourner. Il travaille régulièrement pour l’agence d’information d’État Tass, améliore ses fins de mois en photographiant des mariages, mais sa vraie passion est l’art photographique, et certains de ses clichés, exposés dans une galerie à Saint-Pétersbourg, se vendent 500 dollars pièce. Dimitri utilise aussi des modèles dont il recouvre le visage de dessins, rappelant le style Picasso. Mais il excelle surtout dans des instantanés de la vie quotidienne russe, en noir et blanc.

La ville de Khabarovsk porte toujours les stigmates des constructions massives et industrielles de l’ex-Union soviétique. Ici, comme partout à l’est de Moscou, la toponymie, ainsi que la statuaire sont restées quasi inchangées. En contrebas d’une gigantesque statue de Lénine qui trône sur la place du même nom, le long du large et imposant fleuve Amour, un quai- promenade apporte un peu de gaîté.

Depuis la place Komsomolskaya et sa chapelle multicolore, nous dévalons les escaliers menant aux berges. Malgré le temps maussade – une pluie glaciale prête à se changer en neige et un vent qui vous transperce –

nous croisons quelques promeneurs, souvent jeunes, en couple ou entre amis. « Je vais être honnête : ça fait vingt ans que je vis à Khabarovsk et cette ville ne me plaît pas. Elle est grise et terne », avoue Dimitri sans ambages. Un aveu plutôt rare en Russie où chaque habitant met d'habitude en avant son lieu de vie, sa ville ou sa région.

Le dallage ocre délavé de la promenade se dissout dans le bleu gris tirant sur le jaune du fleuve, dont la présence humide vous étreint. La rive d'en face est à peine visible tant le fleuve est large et le temps mauvais. À certains endroits, elle disparaît même complètement, transformant l'étendue en une mer fictive. De longues barges, certaines battant pavillon chinois, mettent un temps infini à traverser. Par voie fluviale, deux heures seulement sont nécessaires pour accoster en Chine. Le « grand frère » a changé de camp : auparavant les Russes se précipitaient en Chine pour se ravitailler en produits consommables et en vêtements, alors beaucoup moins chers, plus variés et disponibles en quantité considérables. Mais aujourd'hui, ce sont les Chinois qui traversent la frontière, prouvant grâce à leur porte-monnaie que le « petit frère » s'est transformé en « grand frère » ; ce qui ne fait pas rire tous les Russes, et en tout cas pas Dima[2], qui a bien essayé de quitter cette ville « déprimante », mais n'y est pas parvenu pour raisons financières. Il faut avoir les moyens de vivre en Russie occidentale, à Moscou ou à Saint-Pétersbourg, où se nourrir et se loger est difficile pour un journaliste-artiste.

Dima a pourtant tout envisagé : la Thaïlande où le couple est allé en vacances, Israël, puisque lui et Lioussia, sa troisième épouse, ont des origines juives, mais il n'a pas osé sauter le pas. De toute façon, Lioussia, originaire de Khabarovsk, ne veut pas le suivre. Le grand-père paternel de Dimitri était ministre soviétique de l'Industrie poissonnière, mais l'artiste ne s'en vante pas ! Dimitri a les bras couverts de tatouages bouddhistes et chamaniques, « et si Poutine n'avait pas envahi la Crimée, je serais sans doute parti m'installer à Saint-Pétersbourg où j'avais l'intention d'ouvrir une boutique de thés, m'explique-t-il, au moins j'aurais couvert mes dépenses de logement ».

« Après l’annexion de la Crimée, insiste le photographe, le cours du rouble a chuté et les prix ont flambé. Aujourd’hui, je ne dispose pas de 20 000 dollars devant moi pour m’offrir cette boutique. Je n’ai que ma voiture à vendre. » A-t-il pensé à prendre un crédit ? « J’ai appris qu’en Thaïlande, les citoyens peuvent emprunter dans une banque à 1 %… alors que chez nous, les taux avoisinent les 30 %. »

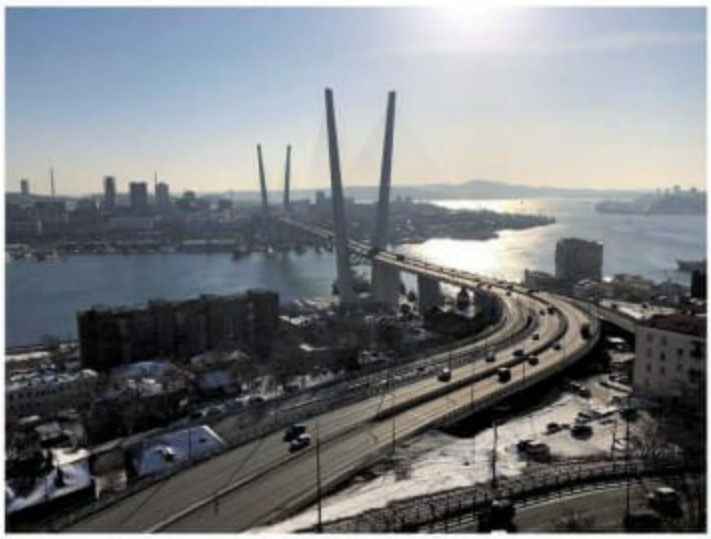
Dima le dit haut et fort : Poutine représente l’inverse de la stabilité, et, selon lui, constitue même un danger : « Avec ses ambitions impériales, il patauge dans le sang, il a déjà changé trois fois la Constitution. Et quelle était l’urgence de reconquérir la Crimée ? » s’interroge-t-il. À ses yeux, la popularité du chef de l’État russe s’explique par la propagande télévisuelle intense : « Si je regardais beaucoup la télé, j’aurais sans doute succombé ! Mes parents l’adorent. Mais il ne faut surtout pas regarder les infos ! » Dima a l’impression que cette longévité à peine remise en cause de Vladimir Poutine délégitimise son droit privé au choix. Il doute que les piètres alternatives proposées permettent une alternance salutaire.

Son seul espoir reste la percée de l’opposant numéro un à Vladimir Poutine, Alexeï Navalnyi, dont il regrette que la candidature, pour ce scrutin présidentiel, n’ait pas été enregistrée : « Comme ça a été le cas pour Khodorkovsky l’oligarque ennemi de Poutine, qui, lui aussi, gênait, on lui a trouvé un casier judiciaire ! » Navalnyi n’a effectivement pas eu le droit de se présenter.

Reconnaît-il malgré tout à Poutine le mérite d’avoir réinstallé son pays sur la scène internationale ? Pas vraiment, car il associe Vladimir Poutine à deux guerres en cours, en Ukraine et en Syrie, dont on parle certes peu dans les médias russes, mais qui ne sont pas terminées. Celle de Tchétchénie non plus d’ailleurs, mais Dimitri reconnaît que ce « vieux conflit n’intéresse plus personne, jusqu’au moment où tout éclatera à nouveau car rien n’a été réglé ! ». Sur ce point, je ne peux qu’acquiescer. « Poutine fait peur… les bandits font toujours peur ! » ajoute-t-il, résolu et dépité.

Plus jeune, lorsque Dimitri pratiquait la lutte et le kick-boxing à haut niveau, il était craint de tous. Lioussia, 54 ans, son épouse grande et mince, opératrice dans une station-service proche, à qui sa coiffure à la Jean Seberg donne un petit air à la fois volontaire et dynamique, précise : « Comme beaucoup à cette époque, Dima avait de mauvaises fréquentations, il était dans le racket. Il aurait pu mal tourner. »

Dima n'habite pas au centre de la ville, mais au-delà du viaduc ferroviaire et routier sur le fleuve Amour qui marque la frontière entre le kraï de Khabarovsk et le Birobidjan. Il a fallu patienter une bonne demi-heure dans les embouteillages de la sortie de Khabarovsk pour rejoindre son pavillon. De l'extérieur, cette maison a encore l'air en travaux. La grand-mère et la mère juives de Lioussia ont été des pionnières de cette « Région autonome juive » (RAJ), la fameuse « République juive de Staline » qui fut un échec[3]. De sa famille, Lioussia a hérité du petit terrain sur lequel Dima a insisté pour tout faire lui-même (« ça coûte moins cher »). Tous deux se sont rencontrés il y a vingt-deux ans et ne se sont plus quittés, alors que Lioussia avait déjà un fils, et lui, deux. Ils n'ont pas eu d'enfant ensemble, c'était trop tard… Les fils de Dimitri, dont l'un est chirurgien esthétique, et l'autre, chef d'entreprise, ont quitté la région il y a bien longtemps et Dimitri a éduqué le fils de Lioussia dont il montre des photos sur son portable, ainsi que de charmantes images de sa filleule, enfant d'un couple d'amis, sans doute la petite fille qu'il aurait rêvé avoir.



VLADIVOSTOK
Le « Pont en or » sur la Corne d'or
extrême-orientale, la mer du Japon

VLADIVOSTOK
Sacha et ses grands-parents
dans leur isba à Novaya Moskva

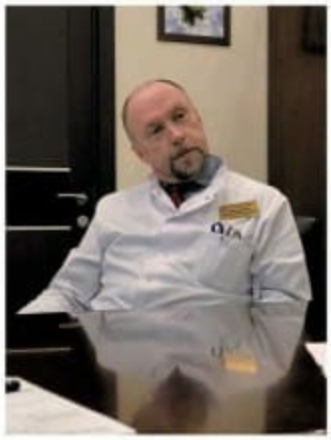
ci-contre

VLADIVOSTOK
Pacha, Natacha son épouse,
et leurs trois filles,
Nadia, Lidia et Anya, chez eux

Une croupière russe du casino
« Tigre de Cristal »

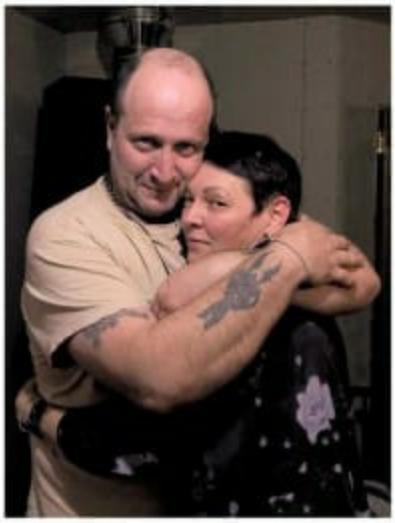
VLADIVOSTOK
Lidia en costume de Japonaise,
prête pour son spectacle

KHABAROVSK
Dimitri, photographe d'agence de presse
et artistique, sur le quai de l'Amour



KHABAROVSK
Iouri Berdakov, directeur
de la clinique périnatale

KHABAROVSK
Un petit garçon
de l'orphelinat de la ville



KHABAROVSK
Dima et Lioussia, un couple solide

BIROBIDJAN
Dans la cour de son immeuble,
Lioudmila, professeur de français
(à gauche), avec l'auteure

BIROBIDJAN
Le père Guéorgui, son épouse et leurs deux filles le dimanche après la messe

BIROBIDJAN
Tatiana, une retraitée de l'Éducation nationale, dans son bureau

PHOTOGRAPHIES © FABRICE PIERROT

BIROBIDJAN
Des paroissiennes pendant la messe
à l'église de Saint-Nicolas-le-Thaumaturge
du père Guéorgui

Le logis est petit (Dima doit développer certaines photos dans un garage sans chauffage…), peu fonctionnel mais chaleureux. On y trouve, pêle-mêle, un monumental poste de radio soviétique, une horloge à balancier art-déco, un combiné téléphonique mural, des icônes, un vieux caniche presque aveugle[4] vautré sur la courtepointe imitation tigre posée sur le divan ; et, aux

murs, des photos de Dima, la plupart en noir et blanc, qui témoignent de ses différentes phases de travail. Certaines sont de toute beauté.

Assis l'un à côté de l'autre, le couple paraît uni, complice ma présence, celle d'une tierce personne venue d'ailleurs et amenée à repartir, délierait-elle les langues ? J'assiste à un dialogue animé entre Lioussia et Dima – comme si ce dernier souhaitait me prendre à témoin de l'absence de volonté de sa compagne à changer les choses. Pourtant, la passivité et le cynisme de Lioussia sont tellement typiques…

« Bon, il faut reconnaître que les reportages pour Tass, c'est juste alimentaire. Ils ne paient pas très bien, mais Tass, c'est renommé », admet-elle, le visage baissé. Lioussia caresse le caniche. « Le travail de photographe n'est pas un travail permanent, régulier… Être artiste, c'est pas facile : tu l'es un jour, le lendemain, tu ne l'es plus », ajoute-t-elle d'une voix si basse que je dois prêter l'oreille, alors que Dima parle fort et distinctement, comme s'il prononçait un discours. Il l'écoute, jetant des regards inquiets.

Lui : Lioussia ne me soutient pas dans mon idée de partir d'ici, d'aller ailleurs pour nous fabriquer une autre vie et vivre sous un autre régime politique (en parlant, il ne la regarde même pas).

Elle : C'est que moi je souhaite rester près de mes enfants, de mes petits-enfants… Je ne peux pas partir. Et puis, je me méfie de la politique en général, donc ça me serait bien égal d'aller vivre ailleurs sous un autre régime.

Dima l'écoute, boit une gorgée de thé. Il explique qu'il l'oblige à aller voter.

Elle : Et là, je ne sais pas si j'irai voter…

Lui : Si, si, tu iras… Tu iras, continue Dima, de sa voix ferme, en se resservant du thé.

Elle : Mais tout est décidé, je ne vois pas l'intérêt d'aller voter. On a déjà décidé à notre place !

Lui : C’est pas la bonne attitude, ça, vraiment pas ! C’est justement en tenant ce genre de propos et en ayant ce type de comportement qu’on permet à ceux qui ont soi-disant tout décidé, de gagner ! Voilà !

Exaspéré, il lève les yeux au ciel puis tourne enfin la tête vers Lioussia.

Lui : Ça ne te fait pas peur, à toi, ce qui va se passer après ? Imagine que tu vas encore trimer dix ans là où tu travailles aujourd’hui. Quelle sera ta pension de retraite ? 10 000 roubles [143 euros] ? Ça te convient ?

Sa main devant sa bouche et sa posture légèrement penchée révèlent sa gêne, et, pourtant, d’une voix douce à peine audible, Lioussia coupe son mari :

Elle : Mais quels sont mes choix ? Qu’est-ce que je peux changer ?

Lui : Tu as la possibilité d’essayer de changer les choses en allant voter pour quelqu’un d’autre, quelqu’un de différent, parce que si le président n’a pas tenu ses promesses, eh bien il faut qu’il laisse sa place à quelqu’un d’autre ! Non ? Et toi, tu ne trouves que ça à dire : « Pourquoi j’irais ? »

Dima a l’air gentiment excédé, on sent qu’ils ont déjà eu maintes fois cette conversation, à l’instar de nombreux Russes.

Lui : Tu ne souhaites pas changer les choses… parce que la situation telle qu’elle est aujourd’hui te convient !

Menton sur sa main, comme accablée, Lioussia se tait. En reservant le thé, généreusement accompagné de confiseries, gênée, son regard se perd dans les flammes. Lioussia paraît réfléchir mais je la crois lasse de ces débats sans fin : elle connaît le discours contestataire de son homme par cœur, et n’y adhère pas.

À Khabarovsk où tout le monde reconnaît ses talents de photographe, Dima a été choisi par les autorités administratives pour participer à une opération intitulée « Un jour en Russie », illustrée d’une dizaine de photos prises dans chaque région. Pour immortaliser cette journée, l’artiste a photographié une naissance, un premier instant de vie saisi dans la clinique

périnatale de l’un de ses meilleurs amis, le docteur Berdakov. Pour terminer, comme il se doit, à la morgue.

Regard bleu acier, blouse blanche, crâne dégarni, barbichette soignée, à 50 ans, le docteur Iouri Berdakov soigne ses faux airs de Vladimir Ilitch Lénine, mêlés à ceux de l’acteur américain John Malkovich. Depuis 1999, ce médecin dirige l’une des deux principales cliniques périnatales du kraï de Khabarovsk, une région deux fois plus grande que la France[5], où résident seulement 1,3 million de personnes.

L’amitié entre ces deux hommes est étrange tant ils sont opposés politiquement. Quand Dimitri affiche courageusement des convictions anti-Poutine, le médecin, lui, sait qu’il doit toute sa carrière au système développé et mis en place par Vladimir Poutine, système qui lui a patiemment permis de grimper tous les échelons. Ils se sont rencontrés quand Dimitri était venu photographier des naissances à la clinique. Les tirages noir et blanc soignés de l’artiste ont plu au directeur passionné de photographie et avide de conseils, si séduit par le travail du colosse qu’il en a fait imprimer un calendrier.

Avant l’ouverture de la clinique périnatale située en plein centre ville, la mortalité infantile était un fléau. La grande fierté du docteur Berdakov est d’être en mesure de sauver femmes et enfants aux quatre coins du territoire sibérien et d’améliorer la fertilité de celles qui ont du mal à tomber enceintes. En deux décennies, Berdakov est devenu médecin (sous le système soviétique), puis médecin-chef (sous le système Poutine) : d’abord simple brancardier, puis aide-soignant, puis ambulancier en hélicoptère quand il n’y avait pas d’autre moyen de transport pour aller chercher des femmes aux grossesses à risque dans les territoires éloignés. Aujourd’hui, il dirige de main de maître une équipe de 900 collaborateurs et pilote des équipements high-tech.

Confortable doudoune noire siglée du nom de sa clinique dans le dos, il sifflote tranquillement en faisant visiter les chambres de la clinique, spacieuses, fraîchement repeintes, avec salle de bains attenante, matériel à ultrasons, défibrillateur et lits confortables. Rien à envier aux vôtres, semble-t-il dire.

Nous entrons dans l'une d'elles où une jeune femme a accouché il y a deux heures à peine. Son nourrisson lové contre sa poitrine, alors que nous nous arrêtons quelques minutes à leur chevet, tous deux dorment. Berdakov murmure pour ne pas gêner leur repos. Dans une autre pièce, une jeune femme couve des yeux son second enfant, « Albert », né la veille, sept ans après sa fille, qui n'a pas eu la chance de naître ici, avoue- t-elle.

Le médecin-chef Berdakov a lui-même trois enfants, mais il constate que ses compatriotes en font de moins en moins : « Dans le kraï, il y a eu 19 000 naissances en 2015, 1 000 de moins l'année dernière et sans doute encore 1 000 de moins en 2017. En Russie, le taux de natalité baisse. Pourtant, pour qu'un État soit puissant et heureux, il faut faire des enfants. Berdakov insiste sur les mesures prises par le gouvernement russe pour tenter d'augmenter ce taux de natalité : une batterie de subventions pour les couples, mais aussi un soutien matériel pour le logement ou l'éducation. À partir du second enfant, les parents reçoivent un « capital » pour les aider à préparer l'avenir[6]. « Les enfants sont toujours synonyme de dépense, insiste le docteur. Il faut les chausser, les vêtir, les nourrir, les loger. Et pour disposer d'un logement, il faut avoir un travail, rappelle-t-il, mais si tout cela est assuré, ils font des enfants ! »

S'il avait su comment son pays évoluerait, avoue le docteur Berdakov, lui et sa femme, traductrice d'espagnol, auraient sans doute eu trois ou quatre enfants de plus. Chaque année, entre 2 500 et 3 000 enfants naissent dans sa clinique, et sans doute bientôt 1 000 de plus grâce à l'exploitation d'une nouvelle aile, espère-t-il. Lui aussi redoute les velléités de conquête du puissant voisin chinois : « Si notre économie ne se renforce pas, celle de

quelqu’un d’autre le fera… Déjà, la Chine considère les territoires proches de sa frontière comme les siens… »

Sa clinique est-elle suffisamment bien équipée ? « Ce dont on dispose est déjà très bien, mais, lors de voyages professionnels à Genève et Toulouse, j’ai constaté que les équipements pouvaient être encore plus modernes… » Berdakov ne blâme pas l’État russe pour autant et, la main sur le cœur, assure que la situation est « en cours d’amélioration » dans toutes les cliniques de Russie grâce à l’apparition de standards et de normes internationales que le pays s’engage à respecter, mais aussi grâce aux citoyens plus enclins à donner leur avis, et dont les dirigeants tiennent de plus en plus compte. Il insiste sur son budget suffisant, même si, « parfois, on aimerait ne pas devoir sans cesse faire des économies… ». Pourtant, le modèle occidental ne le fait pas rêver : « Bien avant la France, l’URSS a pratiqué la médecine gratuite. Ici, on est soigné gratuitement depuis 1917. Chez vous, la sécurité sociale ne remonte qu’à 1945… », ajoute-t-il avec un sourire appuyé.

Étonnamment, dans certains domaines, la législation est plus permissive qu’en France : ainsi des mères porteuses, autorisées en Fédération de Russie, aux grands regrets du docteur Berdakov qui a bien du mal à cacher sa gêne. Le premier enfant né d’une maternité de substitution a vu le jour en Russie en 1995 ! Sans doute considérée comme l’une des mesures susceptibles d’augmenter le taux de natalité, cette loi sur la GPA date de l’ère Eltsine[7] et autorise un couple infertile (qui a prouvé son infertilité) à recourir aux mères porteuses[8]. « Les mères porteuses existent dans chaque clinique russe, mais je ne vous en révélerai pas la quantité, c’est un secret ! » lance-t-il, en penchant la tête, sûr de son effet.

Ce médecin est visiblement opposé à la gestation pour autrui. Lorsque j’insiste pour savoir si les mères porteuses sont accessibles aux couples homosexuels, Berdakov affirme solennellement que « ce genre de couple n’existe pas en Russie : où conclut-on des mariages homos en Russie ? ».

Il laisse la réponse en suspens, se penchant à nouveau, yeux mi-clos, faisant pivoter de-ci, de-là son fauteuil roulant. *De jure*, il a raison, la Russie ne reconnaît pas le couple de même sexe, et, lorsque l'actualité en avait fait état, les médias russes avaient largement couvert la Manif pour tous et les différents rassemblements en France. *De facto*, c'est visiblement une tout autre situation, qui n'intéresse pas le médecin, comme il le reconnaît lui-même.

La conversation dévie : « Je serais très malheureux si mes garçons m'avouaient qu'ils étaient des filles. » Perplexe, je me récrie qu'un garçon amoureux d'un autre garçon n'est en aucun cas une fille, mais je suis face à un mur : « Non, je ne comprends pas cela. »

Le docteur Berdakov n'a pas même prononcé le mot « homosexuel », mais son attitude traduit celle, complexe, d'une majorité de Russes face à l'homosexualité9.

Puis il change brutalement de sujet : « La Crimée est à nous ! Elle n'a pas été annexée et son rattachement est le résultat d'un vote libre, un référendum de la population de cette presqu'île qui a souhaité revenir à la Russie ! De passeport, mon père est ukrainien et je ne me suis pas pour autant disputé avec lui, même s'il connaît mon avis sur la question. » Quel rapport ? « Vous allez me demander si l'argent de la guerre n'aurait pas été mieux utilisé ailleurs, alors je vous réponds tout de suite par la négative. C'est justement grâce à cette annexion que notre pays ira beaucoup plus loin. Beaucoup de choses ont changé depuis que Boris Eltsine a annoncé qui serait son successeur, et personne, en Russie, n'a envie de plonger dans des abîmes chaotiques. »

À l'évocation de la réélection de Poutine à la présidentielle, Berdakov glisse : « Ce serait quand même mieux si nous avions davantage de choix », et ajoute, un ton encore plus bas : « Concernant la Crimée, si vous arriviez à me faire changer d'avis, il faudrait que je déménage dans un autre pays, ce ne serait plus possible de vivre ici… » Ainsi va l'autocensure.

1. Le nombre d’enfants adoptés par des citoyens russes est passé de 9 530 en 2007 à 6 565 en 2012. Le nombre d’adoptions internationales a atteint son record en 2004. Depuis, ce chiffre est en déclin (9 419). La Russie a également interdit l’adoption par les couples homosexuels étrangers et par les célibataires dont les pays ont légalisé le mariage entre deux personnes de même sexe.
2. Dima est le diminutif de Dimitri. Quand une relation amicale est née, les Russes s’interpellent par leurs diminutifs.
3. Pour des informations complètes et précises sur le Birobidjan, lire Anne Nivat, *La République juive de Staline*, Fayard, 2013, et le chapitre suivant.
4. Le chien est décédé depuis mon passage.
5. Le kraï de Khabarovsk s’étend sur 1 800 kilomètres du nord au sud et 900 kilomètres d’est en ouest.
6. Depuis 2006, au niveau fédéral, le gouvernement a mis en place une prime pour la naissance ou l’adoption d’un deuxième enfant. Appelée « capital maternel », elle s’élève à 350 000 roubles (5 600 euros environ, quasiment 10 000 euros lors de son instauration), soit dix fois le salaire moyen. Octroyant un crédit aux jeunes parents qui veulent acheter un logement, le programme « Aide aux jeunes familles » a également contribué à accroître le taux de fécondité, surtout en province. Globalement, l’augmentation du taux de natalité a été plus prononcée dans les zones rurales que dans les zones urbaines. À ces mesures s’ajoutent parfois des congés payés et diverses « récompenses » comme un réfrigérateur, une voiture, etc.
7. À partir de la loi fédérale intitulée « Sur les bases de la santé des citoyens de la Fédération de Russie », publiée en janvier 2012.
8. La gestation pour autrui (GPA) est accessible en Russie pour les couples hétérosexuels et les femmes célibataires qui ne peuvent pas mener à bien une grossesse. Le traitement peut être réalisé avec les ovules et le sperme du couple ou avec des gamètes de donneurs, pourvu que les conditions exigées par la loi russe soient respectées. En France, début 2018, la GPA reste illégale et tout contrat de GPA est considéré comme nul. La mère porteuse, quand elle accouche, est considérée comme la mère légitime.
9. Sur ce sujet, lire *infra* le dernier chapitre « Saint-Pétersbourg ».

CHAPITRE 3

Birobidjan

Vêtue d'une courte pelisse en fourrure, très à l'aise au volant (pourtant à droite) de sa petite voiture japonaise, Lioudmila, 49 ans, se remémore l'époque où j'avais fait sa connaissance pour le livre que j'écrivais sur l'étrange région de Birobidjan[1]. Cette jeune femme élégante, mère de deux petites filles, était alors doyenne de la faculté des langues étrangères de la ville de Birobidjan. Elle résidait en face de son lieu de travail, dans un vaste quatre-pièces de 100 mètres carrés au centre ville, ce qui lui permettait de rejoindre quotidiennement ses étudiants à pied, juchée sur de vertigineux talons. Sergueï, son mari, possédait et dirigeait trois magasins de matériel informatique, les seuls de la ville. Dans les années insouciantes 1990-2000, pour Lioudmila et Sergueï, l'argent coulait à flots, et tout pouvait sembler facile.

Mais le couple n'a pas vu venir la crise, s'est surendetté et a tout perdu.

Ce matin, j'accompagne Lioudmila dans la cour de son ancienne résidence. « Pendant dix ans, ma chambre à coucher s'est ouverte sur ce splendide balcon », se souvient-elle en montrant du bras une large véranda au dernier étage d'un immeuble. « Acculés, pour payer nos crédits, nous avons été obligés de revendre cet appartement que nous avions payé cash, directement en dollars, en 2000, et dont la valeur a décuplé. Mais l'argent de

la vente est loin de suffire. Maintenant, nous vivons en dehors de la ville, dans un appartement sans ascenseur enregistré au nom de notre fille, situé dans une résidence soviétique. Nous n'avons pas les moyens de le rénover, et en plus, il est exposé au nord… »

Comme si rien n'avait changé, comme si rien ne s'était passé, un large sourire aux lèvres, Lioudmila maintient un instant son visage tourné vers le haut de l'immeuble ensoleillé, et je ne peux m'empêcher de penser que ce petit bout de femme a beaucoup de courage. À plus de 40 ans, il lui a fallu recommencer sa vie à zéro, dans une société impitoyable où elle avait perdu statut social et réputation.

Créée il y a un peu plus de quatre-vingts ans à l'initiative de Staline, cette région de 75 000 habitants et sa capitale éponyme sont devenues dans les années trente la première terre d'accueil pour les Juifs, bien avant la création d'Israël. Aujourd'hui, la communauté est numériquement pauvre, mais soudée ; des inscriptions en yiddish sont lisibles sur tous les panneaux de rue, et quelques statues rappellent cette histoire singulière, notamment, sur la place de la gare étape du transsibérien, une carriole symbolisant les premiers arrivants de l'époque. Une gigantesque *Menorah*, chandelier à sept branches, décore le centre d'une fontaine sur cette même place, juste au-dessous de l'inscription « Birobidjan » en yiddish. Premier point de passage édifié conjointement par la Chine et la Russie, un pont ferroviaire entre les deux pays devrait être inauguré en 2018. La Chine a déjà construit sa partie (1,5 kilomètre) ; aux Russes de boucler les 300 mètres restants.

Jusqu'en 2012, Lioudmila a travaillé en tant que professeur de français à l'université d'État de la Région autonome juive de Birobidjan, qui employait alors cinq professeurs de français, dix de chinois et vingt d'anglais. Depuis l'âge de 10 ans, Lioudmila nourrit une passion pour la langue française, se repassant en boucle les hits de Mireille Mathieu et Joe Dassin, lisant et relisant les livres de Saint-Exupéry. Dans l'impitoyable Russie post-soviétique, son enseignement fut très vite menacé : en extrême-orient, les

échanges économiques et commerciaux avec les pays voisins se traitent davantage en anglais, chinois, japonais et coréen ! Pour des raisons politiques et budgétaires locales, à l'université le français cessa d'être enseigné et devint vite facultatif dans deux écoles secondaires de la ville[2].

Lioudmila se contente de quelques cours privés dispensés chez elle, dans un quartier dortoir de cette ville frontalière avec la Chine. Volontaire et exigeante, une à deux fois par an, elle organise aussi, non sans mal, des voyages touristiques de dix à quinze personnes jusqu'à Paris, qui ne lui rapportent rien mais financent son billet d'avion et son séjour, ce qui lui suffit, tant Lioudmila aime la France !

La professeur raconte une anecdote qui en dit long sur l'ignorance des enfants russes du monde extérieur, et sur les espoirs que, dès leur plus jeune âge, ils placent en leur propre pays, tout imprégnés du patriotisme de leurs parents. De retour de France, elle avait rapporté à ses élèves de 8 à 11 ans une pièce d'un euro – l'un était le fils du procureur, l'autre d'un député local, et le troisième d'une professeur d'anglais. « Cette simple pièce vaut 70 roubles ! » avait-elle expliqué. « Comment ? C'est pas possible ! » s'étaient insurgés les enfants, surpris et choqués. Ils voulaient savoir pourquoi une seule pièce valait tant de roubles. « Mais parce que la France est un pays beaucoup plus riche que le nôtre ! » Personne ne leur avait jamais parlé de la différence de niveau de vie possible entre les pays.

Ni Lioudmila, ni Sergueï, son mari, ne sont juifs, mais tous deux respectent l'histoire de leur *oblast* (région). Ils en sont fiers. Ils se la sont appropriée, car c'est aussi celle de leur lieu de vie. Depuis que sa vie a changé, le salaire de Lioudmila a été divisé par cinq, et elle continue de verser de l'argent aux services chargés de rembourser ses créanciers. Sergueï, quant à lui, a dû faire face à la faillite de son entreprise d'informatique créée avec deux de ses amis, qui se fournissait en composants en Chine voisine pour les assembler et les revendre de ce côté-ci de la frontière. Neuf ans plus tard, ayant contracté avec légèreté des crédits en leur nom propre, et non au

nom de l’entreprise, le couple continue de rembourser : « Nous avons été obligés de vendre tout ce que nous possédions : l’appartement du centre ville qui était notre fierté, notre datcha en périphérie, notre garage, et nos deux Jeeps de marque japonaise. Mais ça n’a pas suffi. »

Lioudmila considère qu’ils ont été victimes… du contexte, cette insouciance propre à la période post-soviétique où entreprendre signifiait réussir, sans la moindre contrainte. « Non seulement j’ai perdu mon salaire, mais j’ai aussi perdu mon statut, et ma passion, alors que j’avais enseigné vingt ans dans cette université ! » reconnaît-elle aujourd’hui.

Lioudmila et Sergueï faisaient partie des couples les plus aisés de la ville de Birobidjan, où, malgré tout, ils sont restés, alors que tant d’autres qui avaient réussi socialement se hâtaient d’émigrer en Israël ou aux États-Unis. Aujourd’hui, ils ont dû réévaluer leur situation et affronter le microcosme birobidjanais. « Nous avons commis des erreurs, mais nous avons gagné notre liberté ! Et maintenant je l’apprécie pleinement, même si, ici, la police et l’armée sont très bien payées pour conserver les privilèges de l’oligarchie au pouvoir ! » ironise Lioudmila.

Également doyenne de l’université, la jeune femme tolérait mal d’être en permanence tiraillée entre les *desiderata* de la mairie et ceux de ses élèves. Elle se souvient par exemple d’avoir été obligée de les emmener, sur leur temps libre, dessiner des graffitis en ville du style « j’aime ma ville » juste avant une visite officielle, ou d’avoir été obligée de les faire participer à telle ou telle manifestation municipale.

Dans son nouvel intérieur très soviétique, quand, dans sa salle de bains, Lioudmila tourne le robinet de son évier, l’eau coule également par-dessus la baignoire, comme c’est le cas dans des centaines de milliers de salles de bains de ce genre d’appartement, tous construits sur le même modèle de la *khrouchtchovka*[3]. Mais, chez Lioudmila, il n’y a pas même d’évier ! Sur place, des huissiers sont venus vérifier si le couple n’avait pas omis de vendre un objet qui servirait à rembourser les banques : « Ils ont même inspecté nos

casseroles et les tableaux aux murs ! Sergueï a perdu son entreprise en quelques semaines au moment où la crise bancaire de 2008 faisait rage ! À cette époque, les établissements ne faisaient aucun cadeau : ni étalement de dette ni dossier de surendettement[4], elles voulaient récupérer leur argent à tout prix ! »

Stoïque, Lioudmila a gardé le sourire : « *C'est la vie*, dit-elle en français, et surtout, c'est une bonne leçon pour toute notre famille. »

Avant de se résigner à rouvrir un modeste atelier de réparations d'ordinateurs au rez-de-chaussée d'une *khrouchtchovka* du centre louée à prix d'ami à la municipalité, Sergueï a dû affronter ses partenaires en affaires, des « meilleurs amis » qu'il a contribué à rendre riches mais qui ont vite tourné les talons dès qu'il a fallu l'aider à éponger ses dettes. Jalousies et rancœurs ont explosé au grand jour. « Mon épouse et moi avons dû affronter le pire, on n'y était pas préparés, analyse-t-il avec franchise. Et sans elle, je crois que je n'y serais pas parvenu. Nos vingt-neuf ans de mariage auraient pu voler en éclats, mais ce fut plutôt le contraire ! » Avant de monter son entreprise, Sergueï avait dirigé les services informatiques régionaux de la police. Aujourd'hui, il assure ne pas savoir ce qui pourrait se passer dans un mois tant sa source de revenus est irrégulière.

Ce que le couple pouvait se permettre d'acheter auparavant est aujourd'hui hors d'atteinte. « En Russie, celui qui a de l'argent se doit de l'afficher en achetant trois voitures, des bijoux et un manteau de vison pour son épouse… Nous aussi nous avons été comme ça, puis nous avons compris que la priorité, c'était l'avenir de nos deux filles et financer la meilleure éducation pour elles deux », réfléchit à voix haute Lioudmila. L'une est partie à Saint-Pétersbourg dans l'espoir de devenir cantatrice (elle poursuit d'excellentes études musicales), l'autre vit plus près, en Chine voisine où elle donne des cours de français dans le cadre de ses études à la Sorbonne.

Sergueï estime que la réélection de Vladimir Poutine ne modifiera en rien sa situation : il sait que la politique menée par Moscou ne favorise pas les

petits commerçants, et qu'il doit s'en accommoder. « D'abord, le peuple a cru au tsar, et pointait du doigt les mauvais boyards ; puis ce fut l'espoir fou en Staline, et on incriminait les mauvais directeurs ; aujourd'hui c'est la même chose : on porte Poutine aux nues tout en critiquant ses gouverneurs, ses dirigeants de région et tous les autres hommes politiques locaux ! Le problème, c'est que le pouvoir joue avec ce statu quo ! » analyse-t-il finement.

Quand on lui parle d'avenir, Lioudmila n'est pas franchement optimiste. L'élection présidentielle ne la passionne pas. Depuis toujours, et de façon quasi systématique, elle vote pour les Verts (quand ils proposent des candidats) et n'arrive pas à comprendre comment ses compatriotes peuvent se satisfaire de Poutine : « Avec la fin de l'URSS et la perestroïka, les gens ont tout perdu, ils ont été bousculés, alors maintenant qu'un président leur garantit la sacro-sainte stabilité, ils ne veulent plus en changer ! Voilà ma seule explication, souffle-t-elle. Je ne suis pas du genre à gober tout ce qui se dit à la télé, comme la plupart des Russes. Comme beaucoup, mes parents possèdent trois postes de télévision à la maison. Ma mère est incapable de faire à manger si son écran dans la cuisine tombe en panne ! Quant à mon père, il est tsariste et ne jure que par une Russie forte ! Pour lui, le pays est redevenu un empire grâce à Poutine… Du coup, lorsqu'on est ensemble, on évite de parler politique… Personnellement, ça m'est égal que la Russie soit forte ou pas, je suis plutôt anarchiste ! »

Au vu du contexte, Lioudmila ne votera pas.

Que souhaite-t-elle pour son pays ? « Je considère que la Russie n'est pas un pays libre, le pouvoir y est concentré entre trop peu de mains, on ne peut pas s'exprimer vraiment librement, et l'opposition a été laminée. Ici, n'importe quel candidat poursuit la même ligne, et les plus riches sont toujours au pouvoir ! Moi j'aimerais vivre dans une société pluraliste, même si c'était au détriment de l'ordre. » Lioudmila et son mari font aujourd'hui un constat simple : s'ils avaient accepté d'intégrer Russie unie, le parti dominant

de Vladimir Poutine, leur vie aurait été moins chaotique : « Sergueï serait aujourd'hui général, ironise Lioudmila, et moi rectrice de l'université ! »

Comme beaucoup, parce qu'elle est à la fois le produit de ce qui a perduré pendant plus de soixante-quinze ans et de ce qu'on lui a inculqué, et parce que dans ces folles années post- soviétiques, il lui a fallu durement trouver sa place, Lioudmila est tiraillée. Elle aussi n'a juré que par ce seul maître mot : consommer. Puis elle en a payé les frais.

À 8 000 kilomètres de Moscou et 180 kilomètres de Khabarovsk, à l'échelle de l'URSS, le Birobidjan (36 000 kilomètres carrés, soit à peu près la même superficie que la Belgique), est un confetti créé le 7 mai 1934 par Staline pour y regrouper la population juive de l'empire. La plupart des juifs sont arrivés d'Ukraine en convois ferroviaires après un voyage éprouvant. Malgré l'espoir suscité, il apparut vite que le dictateur Staline n'avait aucunement l'intention de se préoccuper du bien-être du peuple juif. Dans la Région autonome juive, qui porte toujours la même appellation plus de quatre-vingts ans après sa création, la population juive ne devint jamais majoritaire, alors que le comité central exécutif de l'URSS avait laissé ouverte la possibilité de la transformer en République juive autonome. En 1936, les purges staliniennes débutèrent, le soutien aux cultures minoritaires de l'Union soviétique disparut et la population juive ne dépassa jamais 18 % de ce nouveau territoire. Après la naissance d'Israël, lorsque les demandes d'émigration vers ce nouveau pays se multiplièrent, la « Sion soviétique » perdit définitivement de son attrait. Depuis les années soixante-dix, sous Brejnev jusqu'à aujourd'hui, la politique d'assimilation domina : aujourd'hui la population juive de la RAJ constitue à peine 2 % de la population totale de la région, soit 200 000 personnes, dont une poignée seulement fréquente la synagogue construite avec des subventions d'Israël et gérée par un rabbin loubavitch. Plusieurs fois par an, quelques curieux reviennent au Birobidjan sur les traces de leurs aïeux, mais aussi des groupes en provenance d'Israël, d'Allemagne, ou des États-Unis.

Mais cette province russe reculée ressemble à toutes les autres : elle souffre de dépopulation, et vote massivement pour Vladimir Poutine.

Une longue barbe épaisse et soignée ne parvient pas à cacher son visage poupin aux moues parfois boudeuses. Baptisé à l'âge de 10 ans, le père Guéorgui, 29 ans, est à la tête de l'église de Saint-Nicolas-le-Thaumaturge, tout entière construite en épais billots de bois à l'entrée de la ville. Il connaît sur le bout des doigts l'histoire de chaque icône de l'édifice. Avec ses trois bulbes, l'église, située rue Cholem-Aleikhem, du nom du plus connu des écrivains en langue yiddish, est si soignée, si éclatante, qu'on a l'impression qu'elle vient de sortir de terre. Pourtant, sa construction remonte à 1999. « C'est simple, ici, je suis en charge de tout. La messe, les confessions… mais aussi, des travaux d'entretien. C'est moi qui ai négocié ce marbre vert pour l'autel à un prix défiant toute concurrence ! »

À l'extérieur, Guéorgui montre avec fierté l'avancement des travaux de ravalement. La poussière de la ville avait noirci le bois des hautes parois. En nettoyant sa vieille Volvo, l'ecclésiastique eut une idée simple mais efficace : passer au Kärcher les murs de son église. L'automne dernier, deux pans ont été ainsi lessivés, et maintenant, après avoir monté des échafaudages avec l'aide de trois paroissiens, les pans restants sont presque nettoyés. Le père en a profité pour revoir entièrement l'isolation des murs, afin que le chauffage ne soit pas trop coûteux. « Pendant les messes, je tiens mes paroissiens au courant de l'avancée des travaux. Je leur explique que j'ai fait appel aux dons via des réseaux sociaux comme Vkontakte[5], Odnoklassniki et WhatsApp ! La plupart d'entre eux ne connaissent ni ces nouveaux moyens de communication, ni le financement participatif car ils n'utilisent pas les ordinateurs, mais ils me font confiance ! » explique l'homme d'Église en escaladant des monceaux de pierres déposées en tas sur plusieurs mètres de longueur, pour la construction d'un muret – qui sera érigé au printemps, avec l'aide de volontaires. Son rêve serait d'offrir une nouvelle toiture au bâtiment. « Comme je n'en aurai jamais les moyens, j'ai lancé une opération

sur Internet pour récupérer 300 000 roubles [4 280 euros]… j'attends avec impatience les résultats », affirme-t-il, déterminé et malicieux.

Ce dimanche, j'assiste à l'office, dont les préparatifs – la confession de ceux qui souhaiteront communier – commencent tôt, peu après 8 h 30. Debout dans un coin de la nef, quelques personnes attendent leur tour. Pendant que *batiouchka* Guéorgui, tout d'or vêtu, confesse ceux qui le désirent, ici même, au vu et au su de tous (et il est fort touchant de voir son profil enfantin irradiant la bonté, écouter des personnes beaucoup plus âgées que lui) le chœur, dirigé par la *matiouchka* (son épouse), entonne des chants de psaumes.

Marié et père de deux petites filles qui jouent sur le sol en marbre de l'église comme si elles étaient chez elles, le père se réjouit d'accueillir toutes les générations : « Il y a beaucoup d'enfants le week-end, et leurs parents, qui ont généralement mon âge, les accompagnent. » Pendant trois heures, la durée de l'office, la porte d'entrée du vestibule ne cessera de s'ouvrir et de se refermer. Au fur et à mesure de la matinée, le public s'étoffe, jusqu'à compter une soixantaine de personnes, parmi lesquelles une écrasante majorité de femmes, mais aussi des familles avec enfants, et des jeunes couples.

À peine entrés, beaucoup se dirigent vers une icône particulière devant laquelle ils allument un cierge, se signent et s'inclinent ; certains baisent un coin de la sainte image, en prenant bien soin de ne pas déposer de trace de rouge à lèvres ! Avant que sa mère ne s'en rende compte et le fasse cesser d'un geste ferme, un garçonnet s'est emparé d'un cierge qu'il brandit, telle une épée de cire, en grimaçant devant les autres enfants. À 10 h 15, une gamine de 7 ans arrive avec ses parents, et dépose à ses pieds un sac à dos bleu roi siglé des lettres jaunes ultra-voyantes « LDPR », l'acronyme d'un parti politique proche de l'extrême droite. Personne n'a l'air de s'en soucier, et Lioudmila, qui m'a accompagnée, me souffle que les parents de la gamine l'ont sans doute reçu gratuitement lors de la dernière campagne électorale. Le LDPR, dont les mots clés sont « liberté », « patriotisme » et « respect de la

loi », comme je peux le lire sur le sac, est une formation politique particulièrement populaire en extrême-orient russe. Dirigé par Vladimir Jirinovski, un leader politique connu depuis Boris Eltsine, il joue encore un rôle important sous Poutine.

La liturgie est riche, elle obéit à un rituel précis, et connu de tous. À 10 h 30, c'est le moment de l'eucharistie. L'assemblée prie pour le patriarcat de Moscou, mais aussi, et parce que le *batiouchka* le demande, pour l'Ukraine. Les plus vieilles femmes, dont la doyenne de la communauté, 94 ans, sont assises sur le seul banc de l'espace. Un homme a revêtu son habit de cosaque et porte sa casquette sous le bras. Lors de la lecture de l'Évangile et de la bénédiction, tous se figent.

Guéorgui va bientôt soutenir une thèse à Saint-Pétersbourg sur le rôle social de l'Église, explique-t-il tout en me conduisant vers un autre bâtiment, dont il me demande d'excuser l'absence de rénovation : c'est l'administration de la paroisse et la « soupe populaire » gratuite. Derrière une porte blindée, une salle à manger étroite, meublée de deux grandes tables aux impeccables toiles cirées fleuries, et des bancs. Un passe-plat a été aménagé dans un des murs, on s'y présente pour recevoir un repas chaud et une boisson. Quand je rentre dans la pièce, six personnes encore en bonnets et manteaux terminent de manger en silence, le regard fixé sur le fond de leur assiette. Quatre femmes et deux hommes, pas vraiment âgés. Les femmes ont gardé leur fichu. « Ici nous accueillons tout le monde sans vérifier qui est croyant et qui ne l'est pas, et sans s'enquérir de la religion de ceux qui ont besoin de nous. La seule condition est que la personne soit sobre et respecte les règles de bienséance. Ça ne nous intéresse pas de savoir si celui qui vient est musulman ou chrétien, insiste le père Guéorgui. L'important, c'est que cette personne a besoin de notre aide, et que nous la lui offrons. »

Au bout d'un long corridor au premier étage, après avoir traversé les salles du catéchisme, le réfectoire ensoleillé du personnel bénévole de l'église est accueillant. Le dimanche, sa longue table est dressée pour au moins vingt

couverts, incluant quelques paroissiens ou des hôtes de passage. À tous est proposé le même menu qu'aux indigents du rez-de-chaussée. Bortsch, salade de carottes râpées, pâtes à la viande et thé brûlant cette semaine. Trois fillettes se précipitent entre nos jambes : celles du *batiouchka*, âgées de 6 et 3 ans, et celle de l'autre prêtre, Andreï, diplômé du séminaire de Khabarovsk, qui a trois ans de moins que Guéorgui, un personnage semblant tout droit sorti d'une fresque de Botticelli.

La prêtrise étant interdite sous l'URSS, il a fallu un certain temps, après la dissolution de l'empire, pour que certains jeunes aient envie de suivre cette voie. Mais aujourd'hui, en Russie, de nombreux prêtres sont très jeunes. Les deux familles[6] reconnaissent qu'il n'est pas forcément facile d'être prêtre ou épouse de prêtre dans la Russie du XXIe siècle : toutes deux comptables – elles s'amusent de cette coïncidence –, les épouses n'oublient pas que leur comportement en société doit être irréprochable ; il faut donner l'exemple. « À la différence des femmes de politiques ou d'autres personnalités publiques, hypocrites dans leur comportement, nous devons montrer le même visage où que nous soyons, et ne donner prise à aucune critique », commente l'épouse d'Andreï, une très jolie jeune femme aux longs cheveux blonds.

« Un prêtre, ça vit dans une maison de verre ! » renchérit le père Guéorgui.

Pour le moment – et depuis huit ans – cet orphelin de père et de mère se contente de vivre dans l'appartement exigu de ses beaux-parents, qui ont octroyé l'usage du salon à leur belle- famille. « Nous vivons dans un appartement communautaire, comme du temps de l'Union soviétique », souligne-t-il mi-amusé, mi-résigné. Des soutanes ainsi que des vêtements colorés pour petites filles pendent aux clés des portes de placards. L'État a bien octroyé un petit trois-pièces au prêtre orphelin, mais il n'est toujours pas possible d'y vivre, les travaux de rénovation n'étant pas achevés. Ils devraient cependant reprendre grâce au « capital maternel » que le couple a

reçu à la naissance de leur seconde fille. L'allocation est en effet versée sous certaines conditions, la principale étant la rénovation du logement.

Particulièrement occupés en fin de semaine, Guéorgui et sa femme n'ont pas le temps d'assister au moindre spectacle de théâtre ou à d'autres divertissements – d'autant qu'il faut tout de même choisir où se montrer –, et, dans ses rares moments d'oisiveté, il ne reste à Guéorgui que la télévision, car le prêtre est passionné d'informations et d'actualité mondiale. Il m'a généreusement invitée à partager le thé chez lui. Si ses deux fillettes s'amusent de cette visite imprévue, sa belle-mère et son épouse, par respect envers le *batiouchka* à qui elles laissent toujours la parole, seront peu disertes. Six chatons viennent de naître de la chatte tigrée se cachant sous le divan, que la *matiouchka* cherche à donner. Parce qu'il sert dans une grande paroisse, le père Guéorgui reçoit un salaire qu'il qualifie d'« important » – comparé à ce que touchent les prêtres de paroisses plus petites. Combien gagne-t-il ? 20 000 roubles par mois (un peu moins de 300 euros), répond franchement Guéorgui, qui ne s'en plaint pas. « Ça nous suffit ! Bien sûr, on a l'aide de notre famille, et Natacha travaille », il tourne le regard vers sa femme, ostensiblement silencieuse.

Trop jeune pour avoir vécu la perestroïka, lui aussi estime que l'époque actuelle est matérialiste. Mais, « au moins, chacun peut s'acheter à manger, le choix existe, nos magasins sont pleins. En Russie, celui qui veut travailler le peut toujours ! Celui qui souhaite "se réaliser" le peut, même si ces possibilités ne sont pas les mêmes pour tout le monde, même si la société est très inégalitaire, philosophe le curé. En Russie, chacun fait comme il le peut, à la mesure de ses possibilités ; mais, assurément, nous vivons mieux aujourd'hui que dans les années quatre-vingt-dix, et même deux mille. » À un seul moment, lorsque Guéorgui évoque leur absence de discussions politiques, le couple a esquissé un sourire complice. Cette éventualité leur paraît farfelue…

Ils ont voté ensemble lors du dernier scrutin présidentiel et iront à nouveau voter ensemble. En revanche, la belle-mère ne se déplacera pas, elle préfère prier pour que « le Seigneur choisisse le président le plus digne ».

Que pense le père Guéorgui du rapport entre l'Église et l'État ? « Poutine est un croyant qui n'affiche pas sa religion, mais il a souvent été filmé dans des églises et aux côtés du patriarche ; d'après ce que je sais, il se rend à l'église dès qu'il le peut, pour autant que cela soit possible pour un président… D'ailleurs, chez nous, en Russie, à l'exception de la période soviétique, le pouvoir politique a toujours été proche de la religion », note-t-il.

Alors qu'en 2017 le pays a timidement commémoré le centenaire de la révolution de 1917 (la ville de Birobidjan est le seul endroit, lors de mon périple, où j'ai vu une affiche à la gloire de la révolution, sur laquelle figurait Lénine. Elle avait été imprimée par le parti communiste local !), le père Guéorgui considère la révolution d'Octobre comme un événement douloureux ainsi qu'un désastre pour les églises, dont la plupart ont été détruites (34 pour la seule région autonome juive).

Que pense-t-il de son président ? « Je ne peux pas parler au nom de l'Église, mais je suis un citoyen comme tout le monde, j'ai mes opinions et je ne crois pas être un hypocrite. En tant que citoyen, je le respecte et le considère comme un bon président. Mais… parce que je suis aussi un homme d'Église, je dois rappeler que ce n'est pas en l'homme que je place mes espérances, mais en Dieu seulement ! » Parce qu'il considère qu'aucun être humain n'est infaillible, le père Guéorgui a répondu à sa façon, indirectement, ce qui sous-entend que son président a commis des erreurs. Prudent, il ne détaillera pas.

La « liberté » de penser serait-elle plus grande en France qu'en Russie ? Cette question lui paraît rhétorique : si on se promène sur le Net russe, on constate que la liberté d'expression est plus que totale, me dit-il. Le père Guéorgui ne s'émeut pas de l'image négative de la Russie en Occident, car il

sait qu'historiquement ce n'est pas nouveau : « Par son immensité et ses cultures différentes parfois si complexes, la Russie a toujours fait peur », dit-il tout en récusant l'existence d'une censure dans les médias. Pour une information complète – ce qu'il recherche –, mieux vaut ne pas se contenter des médias télévisuels d'État, mais ne pas hésiter à aller chercher sur Internet, à dérouler et analyser les fils des médias sociaux. Là, assure-t-il, « on trouve des sources indépendantes ». Le prêtre en profite pour railler les stéréotypes véhiculés en Occident décrivant une Russie peuplée d'ours et d'hommes avinés qui jouent mal de la balalaïka et titubent à vélo… « Chacun a tendance à ne voir et à ne se satisfaire que de sa vérité, de sa réalité, de son point de vue. Or il faut être capable d'observer et d'écouter pour aboutir à une vision d'ensemble. » Autrement dit, celui qui veut voir la réalité dans toute sa complexité, le peut, même si, en Russie, il doit faire un peu plus d'efforts qu'ailleurs !

« Je donnerai ma vie pour Poutine ! » À 69 ans, Tatiana, retraitée de l'Éducation nationale, qui a longtemps dirigé la formation pédagogique du corps professoral des écoles élémentaires de la région, ne cache pas ses opinions tranchées. Elle les revendique même : « Je n'ai pas honte de dire que je suis une patriote ! J'aime mon pays, les choix de mon président me plaisent, je le respecte. » Pomponnée, vêtue de rose, rouge à lèvres assorti à sa tenue, dans son bureau exigu aux murs tapissés de ses diplômes et certificats encadrés, l'ancienne professeur a presque les larmes aux yeux à l'évocation de son leader préféré, qui, affirme-t-elle, ne commet « aucune erreur ». Elle applaudit l'annexion de la Crimée qui, selon elle, a lavé l'affront de la suppression de l'enseignement en langue russe dans cette partie de l'Ukraine. Tatiana affirme même se souvenir de ce qu'elle avait ressenti, enfant, quand le leader soviétique Nikita Khrouchtchev avait « commis la bêtise de la leur offrir, après un dîner bien arrosé sans doute ! ».

« J'ai toujours soutenu ceux qui ont été nos leaders », admet la fonctionnaire. Même Staline, qui, « certes, a nui à notre pays, mais

n’oublions pas que c’est lui qui a décidé de nous accorder une région, on ne peut que l’en remercier[7] ! Et je voterai à nouveau Poutine, car il n’y a pas d’alternative. Les gens ont assez souffert de tous ces changements après la chute de l’URSS, il faut leur donner la stabilité ! Vladimir Vladimirovitch critique souvent ses propres choix et actions. Il a dit, et j’en ai été très touchée, qu’au moment où il se sentirait un poids pour le pays, il se retirerait immédiatement, donc il n’est pas question qu’il soit président à vie, pas du tout ! Mais il sera réélu ! » En 2012, lors du précédent scrutin, Tatiana se disait « prête à ce qu’on viole notre Constitution pour le garder ! » et elle se déclarait disposée à diriger une organisation militant en faveur de sa candidature…

Agacée par mes questions, et pour se donner une contenance, Tatiana ne cesse de replacer les mèches encadrant son front. « Je suis comme Poutine, insiste-t-elle, je n’ai pas la moindre envie de m’arrêter de travailler, parce qu’en étant à ce poste, je sais le bien que je fais à mon pays ! » s’enflamme-t-elle, soucieuse que le peuple français comprenne correctement le peuple russe « malgré ce que les médias colportent… ».

On pourrait croire que cette ancienne professeur n’est jamais sortie de sa région, mais c’est tout le contraire : elle est titulaire d’un doctorat ès sciences de l’éducation soutenu à Moscou ; elle a parcouru l’ex-URSS, s’est rendue plusieurs fois en Chine, en Corée du Sud, en Israël et même en Europe, comme l’an dernier à Drancy, à l’invitation d’organisations juives. La France ne l’a pas enthousiasmée : elle n’est pas montée tout en haut de la tour Eiffel pour cause de vertige et a été choquée que la ville de Drancy n’en fasse pas davantage pour la mémoire des Juifs déportés. De plus, « je suis arrivée le jour de la Gay Pride. Dieu merci, ce genre de manifestation n’existe pas chez nous ! ».

Ce n’est pas exact. Quand j’informe Tatiana que cette manifestation n’est interdite que depuis 2011 à Moscou, elle n’en croit pas ses oreilles : « Ça a

existé ? Vraiment ? Eh bien c'était une erreur. Nul ne doit faire étalage de sa vie sexuelle, c'est nocif ! »

En se plaignant des médias occidentaux, toujours les premiers, selon elle, à colporter une image négative de la Russie et de son leader Vladimir Poutine, l'ex-fonctionnaire de l'Éducation semble ne pas se rendre compte que son discours est l'exact reflet de son reproche vis-à-vis de ces médias honnis. En revanche, il ne lui viendrait pas à l'esprit de mettre en doute la propagande des médias d'État russes, son unique source d'information.

Dans les contrées les plus reculées du continent, on est parfois exposé aux discours les plus extrêmes, qui n'émanent pas forcément de ceux auxquels on s'attendait.

---

1. Cf. Anne Nivat, *La République juive de Staline*, *op. cit.*
2. Alors que dans la ville de Vladivostok, le français est encore enseigné à l'université.
3. En 2017, les autorités de Moscou ont imposé la destruction de plus de 4 000 de ces *khrouchtchovki*, ou logements de béton de quatre étages tous construits sur le même modèle, sous Khrouchtchev, qui donnent une homogénéité toute particulière à l'espace ex-soviétique.
4. La possibilité de constituer ce type de dossiers existe en Russie depuis la mi-2017.
5. Le Facebook russe.
6. Dans la religion orthodoxe, avant d'être consacré prêtre, un homme a le droit de se marier.
7. Cf. Anne Nivat, *La République juive de Staline*, *op. cit*., p. 253.

CHAPITRE 4

Irkoutsk

En pénétrant dans ce bâtiment sans âme, à l'architecture soviétique de béton gris, dépourvu de toute fantaisie esthétique mais tenu avec soin, je me laisse guider par la musique. Je reconnais immédiatement la ritournelle « Alouette » du chef d'orchestre français Paul Mauriat qui a tant résonné dans nos foyers durant les années soixante-dix.

Au premier étage de la maison de la culture du village de Grande Rivière, dans une vaste salle dont la lumineuse baie vitrée est ornée de plantes, Olga, coiffée de deux nattes, visage enjoué, est allongée sur un sol en lino face à un miroir géant, avec cinq autres femmes et un homme, tous plus âgés qu'elle. « Trois, quatre, cinq, six, sept, et huit », scandent-ils tous en mesure, appuyés sur le coude droit et la jambe droite, pendant que la gauche pointe vers le plafond.

C'est la répétition d'une chorégraphie complexe que cette menue villageoise de 54 ans et son groupe, « La Réserve olympique de Grande Rivière », doivent présenter le jour suivant à un concours de vétérans. L'une des participantes agite en rythme un fanion représentant Poutine et Medvedev séparés par l'aigle à deux têtes sur lequel sont imprimés ces mots : « Depuis la Russie avec amour ». Les maladresses des uns et des autres provoquent de longs fous rires. L'ambiance de ce « groupe de santé des cinquantenaires »

(plutôt des septuagénaires !) est bon enfant. Tous sont à la fois angoissés et excités comme des gamins.

Olga a la patience de tresser ses nattes tous les matins, une coiffure qui lui donne des airs de poupée russe, mais aussi l'allure de l'héroïne du téléfilm américain *La Petite Maison dans la prairie* – qu'elle ne connaît pas. Mère-héroïne, en 2014 elle a été récompensée de l'ordre La Gloire des parents, signé par Vladimir Poutine. Un diplôme qu'elle a encadré et accroché au mur de sa chambre à coucher. Sa médaille distingue « la capacité à renforcer les traditions familiales » et le souci d'« une éducation soignée des enfants[1] ». En prime, elle a reçu 100 000 roubles (1 426 euros) offerts par Moscou.

Depuis trente-cinq ans, Olga est mariée à Anatoli, de quatre ans son aîné, rencontré à une commémoration de la révolution bolchevique, quand tous deux étaient membres des komsomols (organisation des jeunesses communistes). Invariablement coiffée d'un chapeau (« je me sentirais nue sans »), Olga, à l'énergie communicative, forme un couple étonnant avec cet ex-lieutenant du KGB devenu formateur pour *spetznazy* – ces troupes spéciales russes équivalent des CRS français – et retraité depuis six ans.

En retournant chez Olga, rue Tchaïkovski, à pied, la mère courage livre quelques-uns de ses secrets. Le couple n'avait pas envisagé d'avoir autant d'enfants : « Tu vis, tu deviens mère, tu t'aperçois que tes enfants sont beaux et intelligents, t'as un bon mari, alors tu continues ! Comment aurait-on pu prévoir d'en avoir un, deux ou plus ? » À l'écouter, cela paraît si simple. « Concrètement, on en a bavé pour offrir la même chose aux dix enfants, mais, d'un point de vue moral, c'est extrêmement gratifiant », reconnaît Olga avec franchise. Depuis, l'obsession de ces parents exemplaires est de transmettre leur modèle de vie où le matériel s'efface derrière d'autres valeurs : « On a essayé de révéler un talent en chacun de nos enfants. Une des filles est pianiste, un garçon est accordéoniste, l'autre fait du théâtre… et en plus, mon mari leur a inculqué des notions d'aïkido, et le respect. »

Malgré la rudesse du pays, Anatoli et Olga ne se sont pas posé de questions, élever leurs nombreux enfants n'a été qu'une question d'organisation et de prévoyance : ils n'ont jamais acheté de mobilier : on le leur a offert, ou ils l'ont fabriqué. Ce qui a servi aux uns a servi ensuite aux autres, les chaussures et certains vêtements sont passés d'un enfant à l'autre. Comment sont-ils parvenus à subvenir aux besoins d'une si grande famille ? « La solidarité du voisinage a été précieuse. Associée à un sens pratique bien développé. Car ici, on ne peut pas vraiment compter sur les aides de l'État ! » révèle Olga. À raison de 240 roubles par enfant (l'équivalent de 4 euros), la dotation est mineure. S'ils habitaient Moscou, Olga et Anatoli recevraient considérablement plus. Ils soulignent aussi un paradoxe : « L'État incite à faire des enfants, mais ensuite, il n'aide plus. Seules les familles qui adoptent reçoivent des subventions… c'est une totale injustice[2] ! » Tous deux s'en sont plaints devant les télévisions locales qui s'étaient intéressées à leur famille, mais aucune de leurs critiques n'a été diffusée.

Aujourd'hui, la famille vit avec la retraite d'ex-militaire d'Anatoli (20 000 roubles, soit 286 euros, auxquels il faut ajouter les 10 000 roubles, soit 143 euros, de celle d'Olga), mais aussi de la générosité des touristes qui visitent leur maison, attirés par leur site internet. Ce sont principalement des Chinois, mais, récemment, des Israéliens sont venus : « On les reçoit, on leur prépare à manger, on revêt pour eux des costumes traditionnels que nous avons confectionnés nous-mêmes, on danse et on chante devant eux. L'un des garçons est à la balalaïka, les filles et moi chantons, et nous leur présentons le pain et le sel en signe d'hospitalité », explique Olga, tout sourire. Lorsque les touristes sont en visite, Anatoli se garde bien de la moindre remarque sur leurs comportements qui l'attristent : beaucoup passent leur temps à pianoter sur l'écran de leur téléphone portable, ne serait-ce que pour les photographier. « Ils ne profitent pas vraiment de notre spectacle, de ce moment qu'ils sont en train de passer avec nous ! Non, ça ne me plaît pas du tout ! » avoue Anatoli, tandis qu'Olga s'amuse de la question la plus

fréquente posée par les Chinois : « Madame, comment faites-vous pour que vos enfants vous obéissent ? » Le choix du terme « obéir » la flatte et l'agace en même temps.

Avec son toit de tôle rouge flambant neuf – ou magnifiquement entretenu –, la maison familiale est l'une des plus vivantes de toute la rue. Elle témoigne d'une existence modeste non loin du lac Baïkal, où rien n'est laissé au hasard : un vaste potager nourrit la famille, le pain est fabriqué grâce à une machine achetée au rabais à l'armée, et toutes les tâches quotidiennes sont dûment partagées. L'aînée, déjà mère, a 35 ans, et la petite dernière n'a que 7 ans. Au premier étage, un double balcon orienté vers le sud donne sur un vaste potager. Autour du perron en briques à trois marches, pêle-mêle, on repère un vieux side-car rouge, une 4 × 4 Niva grise, une baignoire fendillée, du bric-à-brac, et, de l'autre côté du jardin, jouxtant le *bania* où, sur la porte de bois, Anatoli a sculpté la serpe et le marteau, l'emblème de la défunte Union soviétique dont il est nostalgique.

L'intérieur est typique d'une grande isba : un imposant poêle à bois en briques trône dans la pièce faisant office de cuisine et de salle à manger. Il chauffe la salle du rez-de-chaussée, et réchauffe les plats. De chatoyants *dorojki*[3] ont été déroulés sur le sol. Sur deux tables rectangulaires en bois, recouvertes de nappes, *morss* (jus de canneberge maison), *pirojki* (petits soufflés garnis de choux ou de viande), *pelmeni* (raviolis sibériens), et corbeilles de pain noir maison accueillent l'hôte à toute heure. Dans un recoin, un tourne-disque à quarante-cinq tours côtoie flacons de parfum et autres coquetteries.

Si la maison d'Olga et Anatoli attire tant les touristes, c'est qu'elle recèle des trésors en tout genre : une table de billard reconvertie en séchoir à herbes médicinales, une collection de vieux accordéons, une radio soviétique dotée de trois boutons datant de 1957, des tableaux en coquilles d'œuf fabriqués par Olga durant les longues journées d'hiver, et des objets sculptés en bois par Anatoli dans le style traditionnel de la campagne russe : « On essaie de

vendre des napperons crochetés par Olga, mais pour l'instant ça ne marche pas ! » s'amuse Anatoli. Une impressionnante collection de bibelots en faïence, datant de l'époque où les deux parents d'Olga étaient ouvriers dans une usine de fabrication, attire le regard. Bientôt, comme le promet un petit prospectus illustré qu'Olga glisse entre mes mains, la famille proposera aux touristes de dormir une ou deux nuits. Sur les deux photos de la brochure, on voit la famille entière en costume blanc et rouge, sur fond de moulin à vent et cieux bleu azur. « L'hôtel familial de la famille V. accueille tous les touristes ! » qui pourront savourer la production « écologique » maison, découvrir les poupées de vingt-deux pays du monde, écouter les 45 tours « discours de Lénine », apprendre à faire du pain ! « Prix sur demande », précise le prospectus. Si Olga ne sait pas encore vraiment où elle les logera, en mère habituée à trouver des solutions, cela n'a pas l'air de la contrarier.

Derrière les palissades en bois souvent fraîchement repeintes de ce bourg endormi sur les berges de l'Angara, chaque maison paraît pimpante, même si le chemin central est encore en terre. Une impressionnante église en construction dévoile les structures en fer de ses deux coupoles à venir. Dans ce village de 3 000 habitants, tout le monde connaît la famille nombreuse : Olga était institutrice ici et Anatoli dirige encore une association d'entraide aux pères de la région. Dans une Russie où la natalité pose problème, l'histoire de la famille a vite pris des airs de conte de fées moderne et nombre de revues et magazines s'en sont emparés. « Souvent, on réussissait à acheter des chaussures neuves à tout le monde grâce à ces séances photo rémunérées », se souvient Olga. « Être considérés comme un modèle par les plus hautes sphères du pouvoir à Moscou a été une grande fierté, ça nous a aussi rapporté un peu d'argent, il faut le reconnaître, mais, avant tout, ça nous a fait prendre conscience de l'immense responsabilité qui est la nôtre ! Alors que tout le monde se plaint, il nous plaît de montrer qu'il est possible d'être optimiste, de réussir dans la vie à force de volonté. Si nous, on y arrive en étant une famille nombreuse, tout le monde peut y arriver ! »

En chemisette de coton impeccable, aussi calme et posé que sa femme est exubérante, pour être écouté Anatoli est souvent obligé de lui couper la parole. Quand la conversation prend un tour politique, après avoir donné le ton, Olga baisse la voix.

« La façon dont Poutine dirige le pays nous plaît », lance-t-elle, le regard tourné vers son mari. « Mis à part Poutine, on n'a personne », ajoute calmement Anatoli, en précisant que c'est une absence de choix temporaire. Cet homme pondéré, qui, sa vie durant, a inculqué tolérance et respect d'autrui à ses enfants, se fait catégorique lorsque je mentionne le nom de Ksenia Sobtchak, la jeune it-girl officiellement candidate et, donc, théoriquement, rivale de Vladimir Poutine. « Tout ce que vous voulez, sauf elle ! Je ne voudrais vexer personne mais… » Anatoli trouve cette « journaliste de télé (il ne sait même pas si elle mérite d'être qualifiée ainsi) vulgaire » et considère sa participation aux élections comme une humiliation pour le pays. De toute façon, il déteste la télévision qui « vole du temps » et limite la réflexion de ceux qui la regardent. Quant à l'éventualité de la candidature du « chantre de la lutte anti-corruption », Alexeï Navalnyi, l'autre figure de l'opposition, Anatoli pense que les bonnes paroles de ce dernier à propos de la nécessaire lutte contre la corruption ne sont que des vœux pieux populistes.

Ses espoirs placés en son « chef » ne sont ni aveugles ni démesurés. Dans cette famille, la politique n'est pas un sujet de discussion, mais elle ne représente pas non plus un sujet de dispute ; les soucis essentiels sont ceux d'une vie s'écoulant paisiblement le long de l'Angara, où chacun doit trouver sa place et son avenir.

Anatoli n'est pas enthousiasmé par la « stabilité » si glorifiée par certains et tant décriée par d'autres. Elle ne lui fait ni chaud ni froid : « Le principal, c'est qu'il n'y ait pas de guerre », répète-t-il. Au début des années 2000, cet homme si respectueux de sa hiérarchie et partisan de l'ordre en son pays,

avait refusé d'aller se battre en Tchétchénie, parce qu'il se revendiquait « pacifiste ».

Olga boit les paroles de son mari, veille à ce qu'il ne dérape pas verbalement, mais n'ajoute rien. « Quand on est avec des amis, notre premier toast est toujours porté à cette espérance, à cette nécessité, la paix, insiste Anatoli. On trinque à notre santé ensuite seulement ! » L'une des préoccupations premières du peuple russe est d'éviter une guerre. « Le monde est devenu complètement fou, on a tous perdu la tête, poursuit-il sérieusement. Alors, il faut faire attention. » Quand je lui rappelle ce qui s'est passé en Crimée et la poursuite d'une guerre sourde, oubliée des médias russes et occidentaux en Ukraine, il ne se démonte pas : « C'est la faute des nazis, euh, des fascistes je veux dire ! » Ainsi désigne-t-il le pouvoir politique à la tête de l'Ukraine. « Pas le peuple, qui ne fait que subir. »

Après la mort précoce de sa mère, Olga et Anatoli ont en partie élevé leur neveu, lui-même père de quatre enfants. Aujourd'hui directeur envié d'un pressing à Irkoutsk, ce neveu a financé les différentes extensions de la maison qui avaient été accordée à Anatoli par le ministère de l'Intérieur en 1991. C'est lui aussi qui a offert à son oncle et sa tante leurs voyages en Thaïlande et en France : « C'était notre rêve d'aller à Paris (en bus depuis Moscou) et de rencontrer des Français… Mais on n'a pas vraiment pu parler avec eux. Personne ne nous a ouvert la porte comme ici… », regrette Anatoli qui, naïvement, se voyait invité dans chaque foyer français pour dialoguer. En bon Sibérien, il a souhaité plonger dans la Manche. En Thaïlande, ils ont retenu le sourire permanent des habitants, bien différent de l'attitude « fermée » des Français.

C'est mercredi, jour où Anatoli donne bénévolement son cours hebdomadaire d'arts martiaux aux jeunes du quartier dans un gymnase où les fenêtres – important détail sous ces latitudes – viennent toutes d'être reposées en PVC hermétique ! Dans le mini-van familial (encore un cadeau du neveu), toute la famille se tasse. La session de sport se déroule sur le terrain de basket

flambant neuf où chacun s’adonne à son sport préféré : danse, barres parallèles, boxe thaïlandaise, pompes, et même cerceaux pour les filles, sous les yeux impénétrables d’un portrait du maître de la Russie, Vladimir Poutine, qui, en matière de sport, donne souvent l’exemple.

Pour qui croise son regard bleu délavé, la bonté d’Anatoli ne fait aucun doute : en bon ex-communiste soviétique, cet homme se proclame athée. « On n’a pas le temps d’aller à l’église » grommelle-t-il, mais il accueille tout de même les cohortes de Témoins de Jéhovah qui sonnent régulièrement à sa porte. « On leur offre le thé, on les écoute gentiment, comme tous ceux qui passent chez nous, mais, franchement, ça ne nous dit rien. » Pour Olga et Anatoli, le bonheur réside dans les joies familiales, et non dans « ce qu’on découvrirait au ciel ».

Au cœur de la Sibérie, cette famille transmet l’image surannée, mais bien réelle – et surtout, tellement inattendue –, d’une joie de vivre communicative. Les enfants habitant encore le foyer parental étudient convenablement dans leurs classes respectives. Quant à ceux qui ne sont plus là, tel l’aîné des garçons, étudiant au conservatoire de Saint-Pétersbourg, ils volent magistralement de leurs propres ailes. « Ma hantise serait d’avoir honte de l’un d’eux, avoue Anatoli, ou alors, qu’il y ait des disputes entre nous. » Mais non, l’harmonie règne. Soudain, sur une de ces mélopées soviétiques dont Anatoli raffole, le couple esquisse une danse, mi-valse, mi-rock.

En poursuivant la route qui longe la rivière sur une quinzaine de kilomètres, on parvient à la station balnéaire de Listvianka, à l’embouchure du fameux lac Baïkal. Fait notable, la rivière Angara ne se jette pas dans le lac, mais en provient : cette rivière est l’unique émissaire du lac. Coulant vers le nord, elle passe par Irkoutsk, puis traverse la région de Krasnoïarsk, où elle se jette dans l’un des plus impérieux fleuves de Sibérie : le Ienissei.

Déboucher face au lac Baïkal, c’est pénétrer dans une autre dimension sans limite aucune. De loin, on sent une présence, on perçoit un scintillement ; face au lac, c’est le choc d’une masse liquide à perte de vue.

« Il n’y a rien au monde, ni la traversée aérienne de l’Atlantique, du Pacifique, ou de l’Amérique du Sud d’océan à océan, de Buenos Aires à Santiago-du-Chili, rien qui donne autant le sentiment de la démesure, de l’infini, que la traversée de la Sibérie. À mon avis, ce qui, en Sibérie, donne le sentiment de l’infini, d’une dimension inhumaine, tient au fait que la Sibérie, pour reprendre l’expression de Bielinsky, un historien et critique russe du siècle dernier, est un “océan de terre”, un océan plat, immobile, sans vague, sans côte, sans falaise, du fond duquel le soleil jaillit avec une force immense, comme une explosion de lumière, presque comme l’éclatement d’une gigantesque mine[4]. »

Un « océan de terre », comme l’écrit justement le romancier italien Curzio Malaparte, d’où jaillit, de façon encore plus fantastique, encore plus inattendue, en son exact centre, une mer.

Un lac en forme de virgule sur la carte du monde qui abrite « 25 % des ressources en eau douce de la planète », cette leçon répétée par chaque habitant, même les moins portés sur l’écologie. Un lac, source de fierté, de puissance et de joie. Ceux de la rive d’en face, en Bouriatie, l’ont nommé « la mer sacrée ». Selon la croyance bouriate, chaque montagne, chaque vallée, mais aussi chaque lac possède un esprit dont les humains doivent s’accommoder. Depuis la nuit des temps, les hommes ont tenté d’amadouer les esprits du Baïkal pour qu’ils ne leur nuisent pas et qu’ils leur délivrent leur aide. Ainsi, sur le Baïkal, mythes et légendes nourrissent l’imaginaire.

Le lac craquelle et chuchote, il donne la vie, mais il peut aussi la prendre, comme en témoignent ces innombrables histoires de disparitions dans ses profondeurs abyssales. Pour avoir circulé au mauvais moment au mauvais endroit, sur la glace, à moto, en camionnette, en voiture, à mobylette, ou à vélo, certains aventureux ont été happés. Récemment, le fils d’un gouverneur a disparu. Des deux côtés des rives, on hausse les épaules. Les malheureux n’avaient qu’à savoir : le lac ne pardonne ni aux fanfarons ni aux imprudents.

Le lac le plus ancien et le plus profond de la planète recèle une noria d'espèces endémiques, comme un phoque d'eau douce, le fameux *nerpa*. Lors de mon passage, la pêche à l'*omoul*, une sorte de truite pouvant atteindre cinquante centimètres de long et peser cinq kilos, a été limitée, même si pratiquement chaque menu de restaurant en proposait. Depuis quelques années, des poissons disparaissent, des algues inhabituelles se propagent sur les rives nord où le déversement des déchets est permanent, y compris en période hivernale et les eaux sont de plus en plus polluées par des phosphates. Des opérations de nettoyage des déchets sont régulièrement organisées par des bénévoles sur le lac gelé six mois par an. Mais ce n'est pas suffisant.

En Russie, l'écologie n'est ni la préoccupation première de la population ni celle du gouvernement. Difficile de relever quelques décisions concrètes et utiles du ministre de l'Écologie. Pourtant, l'année 2017 avait été promue « année de l'écologie » par Vladimir Poutine. Après celle de la littérature, du cinéma, ce fut le tour de l'écologie, un luxe là où les priorités sont tout autres. Pourtant, avant chaque décollage, hôtesses et stewards de la compagnie aérienne nationale Aeroflot répétaient, tels des automates, cette drôle d'information.

Alexeï Iablokov, l'académicien écologiste fondateur du parti des Verts[5] russe, a toujours estimé que l'écologie appartenait aux thèmes interdits en politique, persuadé que le gouvernement s'en préoccuperait « quand la Russie serait devenue riche ». Avec tristesse et colère, sans relâche, il accusait les élites gouvernementales de « désécologisation consciente ». En mai 2000, dès son accession au pouvoir, Vladimir Poutine avait supprimé le Secrétariat d'État à l'écologie, une mesure décriée par les défenseurs de la nature. À la même période, les cours d'écologie à l'école élémentaire devenaient facultatifs, pour être finalement abandonnés. Enfin, la « police écologique » municipale avait été interdite par le ministère de l'Intérieur.

La Russie compte 44 réserves de biosphère[6], elles-mêmes entourées de gigantesques parcs nationaux[7]. Mais aucune réserve n'a été créée pendant le premier quinquennat de Vladimir Poutine ! « S'enrichir à n'importe quel prix ! Voilà la mentalité, devenue moralité unique de notre pouvoir. C'est la seule valeur, l'aune suprême à laquelle tout est mesuré : l'argent », se lamentait Alexeï Iablokov, décédé début 2017, sans avoir cessé de dénoncer l'impossible dialogue sur l'écologie en Russie, et l'incapacité patente des politiques et représentants de l'État à prendre des décisions environnementales.

Devant une situation jugée catastrophique, Vladimir Poutine a tout de même ordonné la fermeture des usines rejetant des déchets polluants dans le Baïkal, mais pour Dimitri, 42 ans, homme d'affaires à Irkoutsk (700 000 habitants), capitale de la Sibérie orientale située à l'embouchure du lac Baïkal, à 8 000 kilomètres de Paris et 5 000 de Moscou[8], la solution ne peut pas être uniquement politique. À la manœuvre de l'un de ses bateaux pour une dernière promenade sur le lac avant hivernage, l'ex-fonctionnaire partage sa tristesse : « Les gens ne comprennent pas que le sauvetage de cette "mer" comme on l'appelle, notre vraie mère à tous, notre océan – car, pour moi, c'est un océan –, devra passer avant tout par eux-mêmes ! Il est urgent que chacun modifie son comportement ! »

Le lac est une attraction touristique. Des dizaines de milliers de personnes, russes en majorité, viennent se reposer sur ses berges, s'y baignent, y pêchent, y pique-niquent. Mais qui prête attention à ses déchets ? « Il faut changer radicalement notre culture ! Modifions la conscience de notre propre population ! » proclame l'homme d'affaires qui, pendant de longues années, a lui-même fait partie de ceux qui ne se souciaient pas de l'environnement, comme il le reconnaît aisément. « Mais aujourd'hui, être patriote, c'est aussi ne pas déposer tes déchets n'importe où, quand tu chéris la nature à tes côtés. »

Homme d’affaires avisé, Dimitri s’est lancé dans le tourisme : il a acheté plusieurs hectares de terrain sur la rive bouriate du lac où la construction d’un futur hôtel aux allures de pagode tibétaine a déjà commencé. « Je fais très attention à ce que je fais, prétend-il. J’essaie de développer les infrastructures le plus écologiques possible, tout en restant moderne, bien sûr. »

Du côté de Listvianka, une ribambelle de constructions hétéroclites, saugrenues parfois, rompent l’harmonie naturelle du lieu. Ce sont des tours à colonnades rose, orange et rouge sur une même façade, un imposant « palais des mariages » en verre bleuté, où l’on se presse le samedi, des bicoques de souvenirs et de colifichets, et des dizaines de maisons auxquelles ont été ajoutés à la va-vite ici quelques chambres, là un étage, pour faire face à l’afflux de visiteurs. Surgies depuis trois ou quatre ans comme des champignons après la pluie, ces constructions feraient presque passer les vieux sanatoriums de facture soviétique, pour beaux – sobres en tout cas.

Sur la plage de galets longeant la route derrière laquelle se garent les autocars, quatre femmes d’Asie centrale se promènent. Elles portent un voile coloré bien serré autour du visage et du cou, et leur allure bigarrée tranche avec celle des autres promeneurs. Une mère et une grand-mère parées de robe- tunique aux motifs orientaux sont arrivées d’Ouzbékistan pour rendre visite à leur fille qui travaille sur le marché aux fruits d’Irkoutsk. Le voile de la fille est en imitation panthère. Les trois générations de femmes ont pris un bus depuis le centre ville d’Irkoutsk pour venir flâner sur cette plage où elles passeront la journée à regarder les passants, et, peut-être, savoureront un *chachlik* et une glace sur un banc public. Deux copines, l’une commerciale dans une banque, l’autre directrice d’un magasin de téléphonie mobile, sont assises sur les planches de bois de l’embarcadère et se racontent leurs vacances. La jeune commerciale revient de Milan, l’autre d’Espagne. Un homme qui porte un T-shirt à l’effigie de Vladimir Poutine attend un bateau. Sur le T-shirt, sous la photo d’un Poutine aux lunettes de soleil noires, cette affirmation, en anglais et à la mode américaine : « Le plus fort, le plus

puissant depuis 1999 », comme si le président russe était devenu une marque, réputée et fiable ! Des structures cubiques en ferraille peintes aux couleurs du drapeau fédéral et sur lesquelles on peut s'asseoir et manger des brochettes grillées après avoir payé quelques euros pour s'asseoir, ont été érigées sur les galets de la plage. Chacune est équipée d'une poubelle rouge sur laquelle ces mots ont été peints en blanc : « Nous sommes POUR la propreté du Baïkal ». Des baffles accrochés à des mâts en bois diffusent une infâme musique.

À 42 ans, Dimitri a vécu deux vies : celle d'un fonctionnaire de l'État pendant quinze ans et, depuis 2009, celle d'un businessman avisé dirigeant une société spécialisée dans la restauration des vieilles maisons en bois du centre ville. Son entreprise florissante lui permet d'ailleurs de vivre dans l'une d'elles, luxueusement rénovée, rue Babouchkina, dont il se sert de maison témoin. Côté rue, une palissade décorée, plus soignée que celle des voisins, dissimule les deux battants du portail automatique. À l'intérieur, comme à l'extérieur, le moindre détail est mis en valeur : les poignées de portes, les tours de fenêtres, mais aussi les gouttières joliment ouvragées. Cette maison est celle d'un ancien riche commerçant du XIX^{e} siècle. Pour souligner le travail accompli, Dimitri montre des photos noir et blanc de la même bâtisse quasiment en ruines en 1993. Après des recherches dans la bibliothèque locale, il a retrouvé l'architecture initiale de cette maison de maître et l'a reconstruite à l'identique, un processus qu'il nomme avec emphase : « réincarnation ».

Les meilleurs décorateurs et artistes ont été convoqués et priés de puiser leur inspiration sur des photos d'époque. Dès le vestibule, en gros rondins de bois du sol au plafond, le charme opère. Le sol est chauffé, les bas plafonds sont en bois, les mosaïques du sol de la cuisine sont d'un goût exquis – fait assez rare pour être souligné dans un pays où, après la grisaille soviétique, le clinquant était devenu la norme.

Surnommée – pour son chic ? – « Le Paris de la Sibérie », par ses volumes, son harmonie, Irkoutsk est peut-être l'une des plus belles villes de

Russie. Au milieu du XVIIe siècle, sur les berges de l'Angara, des explorateurs russes avaient découvert des tribus isolées d'éleveurs de bétail et de chasseurs nomades, qui ne cultivaient presque pas. C'étaient des Bouriates et des Evenques. En 1661, après le rude franchissement des rapides du cours moyen de l'Angara, ces explorateurs ont fondé la forteresse d'Irkoutsk à l'endroit même où la rivière reçoit les eaux assagies de l'Irkout, ce torrent de montagne qui a donné son nom à la ville. Bientôt, des champs de seigle et d'orge s'épanouissaient autour du fortin et les premières fourrures précieuses, comme la zibeline, étaient expédiées à Moscou. C'était l'époque de la conquête de l'immense Sibérie. Exactement comme dans le roman de Jules Verne, les aventuriers d'alors devaient se frayer un chemin à travers la taïga, affronter des rapides, se défendre contre les meutes de loups, entrer en pourparlers avec les tribus nomades, et parfois guerroyer avec elles ! *Michel Strogoff* reste d'ailleurs une référence à laquelle les Sibériens sont attachés : ce roman leur montre qu'ils ne vivent pas au milieu de nulle part. Voici comment l'auteur français aborde son chapitre sur Irkoutsk : « Une berge assez élevée, qui se dresse sur la rive droite de l'Angara, sert d'assise à ses églises, que domine une haute cathédrale, et à ses maisons, disposées dans un pittoresque désordre[9]. »

À la fin du XIXe siècle, la population d'Irkoutsk était avant tout constituée d'exilés : les décembristes[10], dont les bâtisses aristocratiques témoignent d'un riche passé, en firent un foyer de civilisation européenne ; puis ce furent les insurgés polonais, les membres de différents partis, et des myriades d'autres opposants volontairement éloignés par Moscou. Les influences de ces différents groupes marquèrent la ville.

Aujourd'hui, bien loin de la *sueta* (excitation) de Moscou, Irkoutsk est une ville à taille humaine ; très verte, gaie et dynamique, coupée par l'Angara, la majestueuse rivière issue du Baïkal. À la différence de tant d'autres mégapoles gâchées par des constructions soviétiques, ici, les

nombreuses églises impeccablement rénovées font la fierté de cette ville harmonieuse.

Valentin Raspoutine, célèbre écrivain, évoque ainsi sa ville natale : « La voici, Irkoutsk, forte de la sagesse acquise par l'histoire et la vie, calme et sagace, consciente de sa valeur, n'abusant pas de sa gloire ancienne et présente, suffisamment modeste, riche de longue date d'une grande culture, toujours hospitalière, la voici gardienne de la longue et exigeante mémoire de ses monuments de pierre et de bois, qui observe avec affection et étonnement les réalisations de ses citoyens d'aujourd'hui, au nombre de 600 000, et qui les protège maternellement de la chaleur et du froid, leur donne vie, abri, travail, patrie et éternité. »

L'objectif de Dimitri est simple : « Pour que le centre historique ne s'évanouisse pas dans l'histoire ni ne se transforme en ghetto, il faut le peupler d'habitants conscients de la beauté de leur maison, fiers de ces lieux et amoureux de leur vieille ville ! » Alors qu'en Russie, pour affirmer leur statut, les élites ont plutôt tendance à s'installer en périphérie des villes, comme à Moscou par exemple, il faut les ramener dans le centre ville. Le centre d'Irkoutsk, insiste-t-il, recèle des trésors architecturaux : « Ce sont ces isbas, ces fameuses maisons de bois qui ont survécu au tragique incendie de 1879. Neuf cent dix- huit d'entre elles se sont évanouies en cendres, le reste, à peu près cinquante à soixante maisons, est intact. Jules Verne y fait référence dans son roman ! Après le drame, la ville a commencé à construire en pierres, et non plus en bois. » L'incendie fit rage trois jours durant et détruisit pratiquement toute la ville. Près de 15 000 personnes restèrent sans abri ; archives, collections du musée de la Société géographique, lycées, orphelinats, galeries marchandes, douane, marchandises entreposées dans la ville et destinées à la région tout entière, tout disparut. La ville mit dix ans à renaître.

Dimitri se bat aujourd'hui aux côtés des autorités locales pour que ce centre historique obtienne la protection de l'Unesco. Une maison comme la

sienne est vieille de près de trois siècles. Un classement garantirait qu'aucune de ces isbas ne soit détruite, et sauverait le patrimoine artisanal de ces constructions uniques. Dans le cas contraire, sous les coups de boutoir des avocats des promoteurs immobiliers qui, eux, souhaitent construire du neuf en hauteur, ces témoignages de l'ancien temps disparaîtraient. Promoteur immobilier d'un tout autre genre, Dimitri facture sa rénovation environ 1 000 dollars le mètre carré. Ce qui revient à un prix global de 2 000 à 2 500 dollars le mètre carré, achat des murs compris. Des tarifs accessibles à un cercle fermé d'amateurs.

Dimitri assume tout, y compris ses propres paradoxes. Avec aplomb, il assène tout et son contraire, et, en cela, il est un digne représentant des couches aisées de la population russe. Dimitri hausse les épaules quand on lui fait remarquer que rares sont ceux qui peuvent se permettre d'acheter une de ses isbas rénovées. Il répond par un discours prémâché, stéréotypé, qui insiste sur les différents « cycles de vie » par lesquels lui-même est passé.

Avant de parvenir à son statut actuel de privilégié avec cet état d'esprit, ouvert, zen, qui souligne l'« importance de l'âme » de chacun, Dimitri a longtemps profité de ce qu'il estimait alors être « la supériorité des valeurs matérialistes », dans une course où il s'était engouffré très jeune. Après avoir amassé un certain capital, et acheté tout ce qui lui conférait un certain statut, Dimitri s'est mis à réfléchir à l'essentiel : la famille, la conservation de son histoire, la reconstitution de sa généalogie, ou encore, la préservation du nid douillet familial. « Et quoi de mieux qu'un nid au cœur, que dis-je, sur les fondements mêmes de notre ville bien-aimée ? » s'exclame-t-il. « Une maison de bois dans le centre historique, c'est une habitation destinée à des citoyens ambitieux, qui ne redoutent aucune difficulté, et n'ont pas peur d'investir », insiste l'homme d'affaires dans le texte du dépliant publicitaire sur papier glacé, richement illustré de photos de sa maison. Lyrique et ampoulé, Dimitri « vend » son concept.

Issu d'un milieu modeste (père soudeur et mère dans la police), il est le premier à avoir aussi vite grimpé les échelons de la vie sociale dans sa famille, et, grâce à ses aptitudes, saisi les opportunités offertes par la fin du régime soviétique. Puis il s'est adapté à celles du système poutinien. La mort de son père, alors qu'il n'a qu'une vingtaine d'années et gagne déjà très bien sa vie dans l'administration du port de Saint-Pétersbourg (quand Vladimir Poutine, lui, travaille aux affaires extérieures de la mairie), lui font réaliser qu'« il n'y a pas que l'argent dans la vie ».

Plus facile à comprendre quand on vient de gagner son premier million, et que ses supérieurs hiérarchiques sont les futurs oligarques qui feront partie de la garde rapprochée de Poutine[11]. Dimitri a toujours pensé qu'il suffisait « d'être au bon endroit au bon moment, et d'avoir envie de jouer ! L'argent coulait comme l'eau du robinet ». Dimitri est alors chargé des relations du port avec les administrations d'autres villes, en Russie et à l'étranger, une fonction qui lui permet de faire la connaissance de tous ceux promis à de belles carrières politiques, y compris le communiste Guennadi Ziouganov, pour qui il a le plus grand respect. Grâce à cette époque lointaine, il sait quel député peut être littéralement acheté et quels sont les rares incorruptibles. Cela l'a vacciné de la politique.

« Comme un idiot, au lieu d'investir dans un appartement, je me suis acheté trois Mercedes ! À l'époque, plusieurs de mes copains ont été assassinés. J'ai eu la chance de passer au travers… On passait notre temps à rouler à toute berzingue dans des berlines allemandes avec gyrophare, on avait l'impression d'être le président en personne, on se foutait de tout ! L'été on se ruait dans les casinos de Monte-Carlo où on avait atterri la veille, l'avion privé rempli de filles… En y repensant j'ai honte. » Dimitri se remémore cette période avec une certaine nostalgie teintée d'excitation, pour admettre qu'« aujourd'hui, ce n'est plus possible ». Cet « assagissement » des élites serait-il la preuve de l'« occidentalisation » de la Russie ?

Grâce à la scierie qu'il possède en dehors de la ville, Dimitri fournit directement les artisans rénovant ses isbas, même s'il prétend peiner à trouver une main-d'œuvre qualifiée. Suite à la dévaluation du rouble, beaucoup d'ouvriers chinois ont quitté le pays et il a dû se « rabattre » sur des ressortissants de l'ex-Asie centrale soviétique, majoritairement tadjiks ou ouzbeks. Dimitri fait aussi des affaires à l'international, avec son partenaire haut-savoyard, un charpentier compagnon de France qu'il fournit en planches de mélèze étuvé, très prisé pour les chalets achetés par la clientèle britannique de France. Dans son garage, quatre voitures paradent aux côtés de scooters des neiges et autres gadgets technologiques dernier cri. L'homme d'affaires voyage plusieurs mois par an en Europe : à Annecy (jumelée avec Irkoutsk), Genève pour ses banques, et dans le sud de la France « pour le fun ».

L'ex-vice maire d'Irkoutsk reconnaît que les Russes n'ont jamais aussi bien vécu que sous Poutine. Il prétend même avoir complètement oublié l'ère de Boris Eltsine, alors que c'est la période qui a assuré sa fortune ! « Personne ne se souvient de cette époque trouble et instable. Non, c'est avec Poutine qu'on a commencé à vivre mieux : on a enfin pu voyager ! Ma sœur réside aux États-Unis. » Après avoir longtemps bénéficié des privilèges de la fonction publique[12], Dimitri ose critiquer : « En Russie, l'idée d'un État propre a été discréditée. Le pouvoir a montré sa totale incapacité à la faire évoluer… Du coup, il ne faut pas s'étonner que les jeunes s'en détournent pour monter leur propre business ! »

Le plus gros changement depuis dix-sept ans, selon lui, est l'entrée de la Russie dans une société de consommation accessible à tous. Ici, chacun peut « se réaliser ». À l'écouter, la Russie, n'aurait « besoin de rien ». Le revers de la médaille serait la tendance au mépris du « capital humain ». Du coup, « le peuple continue à se prosterner devant le pouvoir ». « Pendant toute la période soviétique, ironise-t-il, la situation économique était mauvaise, mais le capital humain était pris en compte ; aujourd'hui, dans la Russie post-soviétique, c'est exactement l'inverse. Un système est-il meilleur que

l’autre ? Poutine fait ce qu’il peut, mais, dans le monde actuel, il est nécessaire de donner la priorité au développement économique, pas aux gens ! »

La génération de ceux qui possèdent le pouvoir – tel Dimitri – a tendance à ignorer, voire oublier, les apports de l’ère soviétique. Cette génération est plus superficielle, moins enrichie par le passé, peut-être moins cultivée, mais plus libre, plus indépendante d’esprit que les autres. Assumant leurs actes, avec un état d’esprit de liberté totale, c’est une génération encore plus jeune qui est sortie dans la rue en mars 2017 pour manifester contre Vladimir Poutine scandant des affirmations inédites, voire provocantes, telle : « La Constitution doit travailler pour nous, et non pour les corrompus[13] ! »

Dimitri, l’oligarque local d’Irkoutsk, est-il pro-Poutine ? « Sans aucun doute, affirme-t-il, même si Poutine a ouvert la boîte de Pandore en récupérant la Crimée, et, en celà créé un précédent international. Moi je ne l’aurais pas fait. D’ailleurs, qu’est-ce qui nous dit que les Chinois ne feront bientôt pas pareil avec certains territoires qu’ils revendiquent ? » Selon Dimitri, le chef de l’État n’accorde pas suffisamment d’importance à la culture : « Regardez ce qui s’est passé en Chine, les autorités ont obligé les citoyens à aller dans les musées, à s’imprégner de culture… C’est ce qui devrait être fait ici ! »

L’entrepreneur constate que des Chinois toujours plus nombreux investissent dans l’immobilier à Irkoutsk, une information confirmée par les agences de tourisme locales, agacées que les Chinois « volent » leur tourisme ! Depuis quelques années, des Chinois avisés achètent des terres, bâtissent des hôtels et organisent intégralement la venue et le séjour de leurs touristes dans la région du Baïkal. Un commerce juteux encouragé par le nouveau gouverneur de la région communiste[14], et dont les locaux se voient exclus !

Au sujet des Chinois, Dimitri est intarissable. « Une personne sur deux à Irkoutsk est chinoise, avance-t-il. Ce qui n’est pas (encore) le cas à Saint-

Pétersbourg, une ville plus européenne. Les Chinois attendent la fin du règne de Vladimir Poutine pour nous envahir. Notre seule immunité contre eux est notre culture et nos traditions », revendique-t-il.

Durant tout mon périple, j'ai beaucoup entendu cette crainte. « Ici à Irkoutsk, au cœur de la Sibérie, on représente l'avant-poste de l'Europe, c'est ça qu'il faudrait que l'Occident comprenne ! » Même si, quand il évoque ce futur joug chinois, le ton est humoristique, l'angoisse de Dimitri est palpable. « D'ailleurs, vous avez la même menace en France avec les Arabes, non ? » Je récuse la comparaison avec véhémence.

Comprend-il les sanctions du monde occidental ? « Oui… mais, avec l'Europe et les États-Unis, nous sommes comme un vieux couple, on se rabibochera. Toute cette affaire a été gonflée. Nous les Russes, on s'est de toute façon toujours sentis plus européens qu'asiatiques. »

Divorcé, ce père de jumeaux de 13 ans est un bon vivant (l'embonpoint pointant sous la chemise brodée à ses initiales en témoigne). De temps à autre, sa gouvernante, en jogging siglé de l'équipe olympique russe à Sotchi, pointe son nez au salon où nous devisons dans de confortables divans couverts de soie jaune pâle, aux coussins rebondis. Sous les combles, Dimitri a installé une salle de cinéma où il m'invite à passer pour regarder un film en dégustant une bonne bouteille de vin rouge français en accompagnement d'un bœuf Stroganoff qu'il aurait cuisiné. Je refuse poliment, mais ne me lasse pas de contempler le bois massif des escaliers, les lourdes portes peintes à doubles battants, les dressings pratiques et vastes attenant à chaque chambre, ou encore, le bureau d'angle, côté jardin, meublé avec style, dont les consoles abritent quelques armes impressionnantes.

Du coup, Dimitri est obligé de se contenter des armes et munitions *made in Russia* à cause de l'embargo ! Dans un coin du vaste salon, un *ïolka* (sapin décoré) brille de tous ses feux (électriques). Après les fêtes de fin d'année, Dimitri a la flemme de ranger cet arbre synthétique, alors il le conserve allumé et décoré toute l'année. Son rêve serait de s'acheter un petit avion

privé aux États-Unis (c'est moins cher). « Je me vois revenir de là-bas par la voie des airs : San Francisco, l'Alaska, la Tchoukotka, et j'arriverais ici, chez moi, au centre de la Russie, quel sentiment puissant de liberté ce serait ! »

---

1. La natalité étant l'un des problèmes majeurs de la Russie post- soviétique, une politique de la natalité a été mise en place, qui commence à porter ses fruits : des mesures populistes proposent 400 000 roubles (5 700 euros) à la naissance du second enfant, ce « capital maternel » étant placé sur un fond de retraite ou utilisé comme le souhaite la famille en lien avec l'avenir de l'enfant.
2. Depuis, la législation a changé et, dans le cadre d'une politique volontariste de la natalité, les subventions aux familles nombreuses ont été réhaussées.
3. Les *dorojki* sont des tapis de coton épais ou de laine que l'on trouve dans toute la campagne russe. Ce sont des bandes décoratives, d'où leur nom : « petits chemins ». Généralement, on en dépose plusieurs, les uns à côté des autres pour couvrir toute une pièce.
4. Cf. Curzio Malaparte, *En Russie et en Chine*, Les Belles Lettres, 2014, p. 66.
5. Cf. chapitre 5, « Petrouchovo », où Alexeï Iablokov a vécu.
6. Reconnues comme telles par l'Unesco selon des critères très précis. Liste mise à jour en 2017.
7. En 2017, la Fédération de Russie compte 48 parcs nationaux.
8. Voici comment Jules Verne la décrivait dans *Michel Strogoff* (in *Voyages extraordinaires, Michel Strogoff et autres romans*, NRF, « Bibliothèque de la Pléiade », 2017) : « Irkoutsk, fondée en 1611, est située au confluent de l'Irkout et de l'Angara, sur la rive droite de ce fleuve. Deux ponts en bois, bâtis sur pilotis, disposés de manière à s'ouvrir dans toute la largeur du chenal pour les besoins de la navigation, réunissent la ville à ses faubourgs qui s'étendent sur la rive gauche. »
9. *Ibid.*, p. 195.
10. Les décembristes sont des révolutionnaires issus de la noblesse qui, le 14 décembre 1825 à Saint-Pétersbourg s'étaient soulevés contre le régime tsariste, contre le servage. Leur répression fut cruelle. Cinq insurgés furent condamnés à mort par la Cour suprême, 121 autres condamnés à la déportation et aux travaux forcés. Le premier groupe de condamnés arriva à Irkoutsk à la fin du mois d'août 1826.
11. Tel Alexeï Miller, qui, en 2001, deviendra le PDG de la compagnie pétrolière d'État Gazprom. Il l'est toujours.
12. Dimitri a été six ans directeur du port commercial de Saint-Pétersbourg, quelques années au gouvernement de la ville de Pskov, et aussi maire adjoint d'Irkoutsk.

13. En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/international/article/2017/03/28/en-russie-la-generation-poutine-dans-la-rue_5101655_3210.html#iPhk24UbHzrVFEk3.99.
14. Élu fin 2015, Sergueï Levtchenko est l'un des rares gouverneurs de Russie à ne pas provenir du parti au pouvoir Russie unie.

CHAPITRE 5

Petrouchovo

C’est un panneau tout ce qu’il y a de plus soviétique, comme il en existe des centaines de milliers à travers toute l’ex-Union soviétique. On le repère de loin quand on arrive. Certains sont tombés en décrépitude, d’autres, comme celui-ci, après avoir failli être abandonnés, ont été retapés et conservés. En s’approchant, nous constatons que cette stèle de béton sculptée et récemment repeinte célèbre un certain Vladimir Viktorovitch Aksionov, un cosmonaute qui a volé deux fois dans l’espace. Il est né ici, à l’écart des grands axes, au village de Giblitsy, dans la province de Riazan. Aksionov, lit-on sur la stèle, est un héros de l’Union soviétique. Mission accomplie avec un autre voyageur du cosmos en 1980. Un timbre à l’effigie du duo a même été imprimé.

À la droite de Giblitsy, une route de nids-de-poule mène au village de Petrouchovo, à vingt-cinq kilomètres de Kasimov, dans le district du même nom. Kasimov, grosse bourgade de 40 000 habitants, comme il en existe des milliers en Russie, est située à trois cents kilomètres au sud-est de Moscou.

Le village s’étale à la frontière géobotanique entre « la Russie de la forêt » et « la Russie des steppes », comme aimait à le rappeler Alexeï Iablokov, l’habitant le plus célèbre du lieu, académicien, écologiste, ex-conseiller du président Boris Eltsine, aujourd’hui disparu. C’est à l’est de la

cité de Kasimov, où se niche une très ancienne mosquée, que la steppe débute et, avec elle, une succession de villages tatars. Au début du XIXe siècle, vers 1812, Petrouchovo était beaucoup plus peuplé qu'aujourd'hui : sa situation aux abords de l'Oka, une large rivière navigable qui représentait à l'époque une des principales voies de communication de Russie, y était pour beaucoup.

Ici, l'air est pur, la forêt enserre l'horizon et la composition sociologique, sans surprise : beaucoup de personnes âgées, peu de jeunes et une forte consommation d'alcool.

C'est après 1982, à l'aube de la perestroïka gorbatchévienne, qu'étaient arrivés les premiers « étrangers » au village, à la région. Des Moscovites qui avaient acheté les premières maisons. Avant, cela n'était pas envisageable. Accablé par la pollution moscovite, un ingénieur de Moscou avait ouvert le bal, suivi par Anatoli Kim, un écrivain réputé, amoureux de la campagne. Puis arriva l'écologiste Iablokov.

Cent cinquante habitants l'hiver, une grosse soixantaine de maisons où le temps passe doucement. Faute d'enfants, l'école du village a fermé en 1985 ; le kolkhoze[1], la fabrique de briques voisine et la fabrique de meubles tournent au ralenti. Ceux qui vivent ici à l'année s'occupent de leur maison (ou de celle des autres) et de leur jardin. Avec deux obsessions : comment gagner un peu d'argent – en cela, ils ne diffèrent absolument pas des Russes des villes ! – et comment accumuler des provisions pour l'hiver. Les soixante-cinq bâtisses de bois alignées de part et d'autre de la rue principale avec pour seul horizon la lisière des forêts alentour se ressemblent toutes, seule la couleur diffère. Jaune, grise, verte, rouge brique… À l'intérieur, le modèle est le même, un carré qu'une cloison centrale divise en un tiers côté jardin, et deux tiers côté rue, avec, pour la plupart, un poêle à bois dans la cloison pour chauffer les deux parties de ces maisons pleines de charme. Bardées de feutre entre les billots de bois de la construction, l'isolant naturel le plus efficace, on ne trouve là ni béton ni ciment. Une ou deux maisons seulement ont un premier étage aménagé sous les combles, même si

certaines, avec le temps, se sont affaissées et attendent d'être rasées ou vendues.

Mais le village change. D'une économie de « subsistance » qui permettait d'être à l'abri des soubresauts de l'économie « monétaire » (la raison pour laquelle les Iablokov sont arrivés sur place en 1991), on est passé à un mode de vie plus tertiaire, où de plus en plus de maisons n'ont plus de résidents permanents, la population se partageant entre ceux qui sont à la retraite et ceux qui en ont assez de la vie en ville. Au village, il est relativement plus facile de subsister, et, bien sûr, tout le monde se connaît. L'ennui et la jalousie provoquent de nombreuses disputes, mais, si le feu prend quelque part, tous se précipiteront pour le combattre.

En l'an 2000, alors que je couvrais au jour le jour l'abominable huis clos de la guerre en Tchétchénie, sillonnant les campagnes désertées, recueillant angoisses et espoirs des villageois sous les bombes[2], au retour de l'un de ces reportages, à la suggestion de mon amie Irène Commeau[3], j'achetais une de ces maisons de bois à Petrouchovo. Rapidement, les villageois se confièrent à moi : pour se plaindre, me demander du travail, ou passer un peu de temps à mes côtés, tout simplement. J'appris ainsi que, parmi nous, au village, des gens « malintentionnés » et crevant d'ennui passaient leur temps à pénétrer dans les maisons vides, à vadrouiller, cassant ce qui pouvait l'être, volant ce qui pouvait être revendu.

Dans les années 2000, à Petrouchovo, comme dans toute la vaste campagne russe, l'absence de travail et l'alcoolisme faisaient des ravages à des degrés divers : il y a celui qui boit « toute sa paie » jusqu'à en devenir incapable de bouger, et celui qui, tant bien que mal, parvient encore à se lever et à travailler. Pour l'un comme pour l'autre, la population russe déployait des trésors d'empathie. Après le démantèlement du kolkhoze, principal pourvoyeur d'emplois, l'exode rural s'est intensifié. Comme partout, et par la

volonté du dictateur Staline, le village avait été électrifié, ne manquaient que l'eau courante et le gaz, qui arrivèrent à leur rythme lors des années récentes.

Ma voisine la plus proche, 75 ans, fumait sans discontinuer des Prima pourvues de porte-cigarettes intégrés, ce qui la parait d'une certaine distinction, mais elle était surtout préoccupée par ses poules. Lors d'un de mes passages, deux d'entre elles avaient disparu, et je n'osais lui avouer qu'effectivement j'avais vu les gallinacés se glisser par-dessous notre palissade commune, et s'éloigner à travers mon jardin, vers les champs alentour. Je savais qu'elle n'aimait pas les *datchniki*[4] moscovites, qui se divisaient en deux catégories : ceux qui ne venaient que l'été ou aux beaux jours pour de longs week-ends, et ceux qui partageaient leur vie entre la capitale les mois d'hiver (novembre à mars) et le reste du temps au village.

Pendant les deux mois d'été, ces villages de la *gloubinka*, des profondeurs de la Russie, renaissaient à l'arrivée de ces fameux *datchniki* conquis par les maisons de bois et la vie de village. Ces *datchniki* rénovaient souvent leur habitat en montant de nouvelles fenêtres – souvent en PVC et à double vitrage, pour remplacer les doubles vitres de bois séparées par quelques centimètres de vide –, modernisaient leur intérieur, repeignaient leur façade ou se raccordaient à l'eau courante, ce qui n'était pas une mince affaire. Employée au noir, la population locale se nourrissait goulûment de cet exode.

Pendant longtemps, personne ne s'intéressa aux nouvelles figures de l'opposition ni même ne connaissait leurs noms. Cette ignorance illustrait le profond fossé entre les mégapoles, Moscou et Saint-Pétersbourg – où des masses urbaines éduquées avaient osé sortir dans la rue à plusieurs reprises depuis décembre 2011 à l'annonce de la permutation de poste entre Vladimir Poutine et son Premier ministre – et la gloubinka, où débrouillardise et désœuvrement primaient sur les considérations politiques.

Vladimir Poutine reste populaire au village, aussi populaire que Mikhaïl Gorbatchev, le dernier leader soviétique, était impopulaire en URSS ! En Occident, la « gorbymania » de l'époque était aussi excessive que la « poutinophobie » moderne. Depuis la fin de l'URSS en 1991, des réformes administratives successives avaient, en théorie, accordé plus d'autonomie et de marge de manœuvre aux municipalités, mais si, par hasard, le district était contrôlé par l'opposition – ce qui n'était pas le cas dans le district de Kasimov dont dépend Petrouchovo –, le financement avait bien du mal à arriver. Les Russes s'en moquaient car ils aspiraient avant tout à l'équilibre, ou à ce qu'ils percevaient comme l'équilibre après le chaos politique et social des années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, voire deux mille. Même si d'énormes disparités entre la capitale et la province subsistaient et qu'elles avaient profondément marqué le niveau de vie de ces dernières années, jusqu'à récemment, les salaires augmentaient, le chômage baissait et la classe moyenne, jeune et éduquée, prospérait. Lentement, mais sûrement, les retraites augmentaient également, même si, en Russie, les hommes cessent de travailler à 60 ans et les femmes à 55 ans[5].

Si le gaz est arrivé à Petrouchovo en 2008, événement autrement plus commenté que la présidentielle d'alors, il avait été précédé par l'eau, longtemps tirée du puits à la main. Dans le milieu des années quatre-vingt – la population s'en souvient encore –, c'est l'asphalte qu'on avait étalé sous les yeux des villageois, ainsi reliés à la civilisation toute l'année ! Certains économisèrent pour s'acheter une voiture, mais jusqu'au milieu des années deux mille, les villageois se retournaient au passage d'un véhicule ! Aujourd'hui, presque chaque foyer en possède deux…

Je me souviens de Liouba, 60 ans, au volant de sa rutilante Moskvitch rouge achetée à crédit, qu'elle avait bien du mal à ranger en marche arrière dans son garage, pour pratiquement ne plus la bouger de son séjour tant elle se sentait mal à l'aise au volant, son mari ne conduisant pas. Celui-ci n'avait

jamais voulu apprendre à conduire, mais il savourait être assis à sa droite et jouer le rôle du copilote ! Certains matins de l'année précédant son décès, quand Kolia levait les yeux de son bol du petit déjeuner, Liouba voyait bien qu'ils étaient embués, mais elle ne disait rien, ne laissait rien paraître. « Son orgueil vis-à-vis de cette maladie [le cancer], c'était tout ce qui lui restait. Alors je le respectais. »

De son propre aveu, Liouba n'avait pas passé son permis mais l'avait acheté 2 000 roubles[6] – une misère ! – cinq ans auparavant, quand toutes les illégalités restaient possibles. « Aujourd'hui, j'apprends en conduisant, je me frotte à la réalité ! » répète-t-elle en riant. Avant cette date, Liouba était tributaire du bus assurant la liaison vers Moscou deux fois par jour – le matin très tôt, et le soir –, un vrai luxe ! Encore fallait-il trouver le moyen d'atteindre l'arrêt de bus, une misérable cahute de béton sur la route nationale, à trente minutes du village.

Avec le temps, Liouba s'enhardit, et d'année en année, sa voiture était de plus en plus souvent garée sur le chemin devant chez elle, témoignant de ses multiples allées et venues « en ville », vers Kasimov, pour visiter deux fois par semaine le marché sur les rives de la rivière Oka. Kasimov est un charmant petit centre de province (32 000 habitants), avant tout réputé pour son usine de transformation d'or, et accessoirement pour son musée privé de samovars, ainsi que son marché bihebdomadaire. Aucun train ne desservait la ville, ce qui expliquait qu'elle ait si longtemps conservé des traditions pré-soviétiques et soviétiques[7].

En cette fin d'automne 2017, la neige n'est pas encore tombée mais la terre s'y prépare, tout comme les Russes, dont l'horloge biologique a, depuis la nuit des temps, intégré l'irruption de ce manteau blanc qui dissimule fort à propos tout ce qui dépérissait. La neige comme ornement.

Deux chats tricolores, immobiles, se regardent, chacun perché de part et d'autre de la route sur un pieu de clôture. Au seuil de leur jardin, deux femmes emmitouflées devisent. L'une d'elles ratisse avec régularité les

feuilles mortes. Çà et là, des mobylettes égarées, la carcasse rouillée d'un vieux side-car. Des corbeaux anormalement grands se partageant le vaste ciel se précipitent parfois au sol. Leurs croassements, secs et puissants, résonnent dans le silence de la journée.

La petite maison de Liouba, où elle réside six mois par an, est assurément l'une des plus coquettes du village. Cette maison, c'est toute sa vie, et surtout son jardin, un imposant potager à l'arrière, riche en plantes et fleurs. C'est elle seule qui a rénové et agrandi cette modeste isba en rondins de bois, initialement propriété de la famille de son compagnon : « Kolia rentrait le soir et n'en revenait pas de ce que j'étais arrivée à faire toute seule ! Je posais des cloisons, du parquet, je repeignais du sol au plafond, etc. » Depuis le milieu des années deux mille, comme la plupart des Russes, et jusqu'à aujourd'hui, Liouba a été prise d'une fièvre de construction et de rénovation, rhabillant entièrement sa maison de lattes pré-colorées sur ses murs extérieurs pour la rendre plus belle, moins fragile aux intempéries, et de cet aspect neuf tant recherché. Liouba, pour qui ce siding (bardage) a représenté un investissement, avait opté pour une couleur crème et rose pâle.

Au village, c'est un peu la course à qui s'équipera des installations les plus modernes, voire les plus coûteuses. Ceux qui résident à l'année sont tentés par des radiateurs qui éviteraient d'avoir à s'occuper d'un poêle à bois, mais tous ne passent pas le pas des toilettes d'intérieur ni de l'installation d'une douche. À la mort de son voisin, Liouba a acquis son bien, de construction plus récente que la sienne. Une isba dans laquelle, prévoyant, l'homme avait eu la bonne idée d'installer de ses propres mains une tuyauterie pour le chauffage à venir. La préoccupation première de Liouba est de combler sa faible retraite par la vente de cette maison, mais elle ne trouve pas de repreneur sérieux : « En deux ans, je n'ai eu que cinq visites, et on ne m'en propose que 3 600 dollars alors que j'en réclame 11 000 ! »

Depuis la disparition de son compagnon Kolia, Liouba tente d'apaiser sa tristesse en redoublant d'activité. La population de Petrouchovo triple les

mois d’été et les forêts environnantes attirent de nouvelles populations s’égayant dans de multiples « bases de repos ». Liouba, elle, vit simplement entre la mégapole moscovite de 12 millions d’habitants et sa maison de bois. Quand on n’a pas grand-chose, à la campagne on subsiste toujours mieux qu’ailleurs. « Et qu’on est en bonne santé surtout », répète-t-elle. Pour les villageois, l’arrivée des Moscovites est une aubaine : chacun cherche les faveurs des meilleurs payeurs en leur proposant de refaire toit ou menuiserie, en leur vendant du miel ou des *valenki*, ces jolies bottes de feutre redevenues à la mode.

IRKOUTSK
Olga, « mère-héroïne »
de dix enfants, chez elle

IRKOUTSK
Olga et une de ses filles dans la véranda
de l'isba familiale

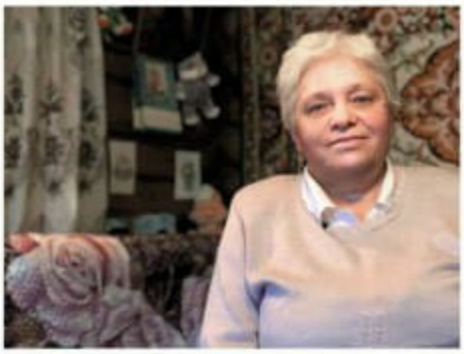
IRKOUTSK
Anatoli, mari de Olga,
retraité de l'armée, chez lui.

IRKOUTSK
Dimitri, au bord du lac Baïkal,
un homme d'affaires qui rénove des isbas
au centre ville d'Irkoutsk

ЛИНЬ
САЛО
ЧЕХОНЬ ВОБЛА ТАРАНЬ
ЖИВОЙ
КАРЯСЬ
КАРАСЬ
КАРАСЬ

PETROUCHOVO
Un marché improvisé
le long de la route vers Moscou

PETROUCHOVO
Liouba et l'auteure devant la maison
de cette dernière au village



PETROUCHOVO
Liouba, ma voisine, dans son intérieur

PETROUCHOVO
Olga, ex-maire du village
de Petrouchovo

PHOTOGRAPHIES © FABRICE PIERROT

SAINT-PÉTERSBOURG
Artiom et Igor sur le canal de la Fontanka

À l’automne, souvent, le ciel est gris et plombé et l’air immobile. Liouba aime s’enterrer au village, l’ultime refuge des agacements de la vie urbaine et de ses fatigues. Parfois, la retraitée allume son banya du fond du jardin, également construit de ses mains, qu’elle m’invite à partager, après des heures de préparation pour obtenir la bonne température. Lorsque nous sommes toutes deux nues dans l’étuve, Liouba se confie : Kolia, avec qui elle

a vécu, originaire de ce village, n'était pratiquement jamais à ses côtés, tant il était occupé à gagner sa misérable paie de 10 000 roubles dans l'infinie tristesse de la banlieue de Moscou où il trimait comme réparateur d'ascenseurs. Avant lui, Liouba avait d'abord vécu vingt-cinq années avec le père de sa fille adulte aujourd'hui, un alcoolique qui la battait… jusqu'au jour où elle a eu le courage de se révolter et de dire qu'elle en avait assez. Elle est partie. Ce soir-là dans la torpeur de notre banya, je lui propose de lever notre verre (qu'elle a rempli d'un alcool très sucré de sa propre fabrication) à ce courage. « Kolia buvait bien un peu aussi », livre-t-elle, mais considérablement moins que son premier mari. « Mais surtout, il a toujours été gentil avec moi ! C'était un homme bon. »

Ayant perdu son travail de comptable dans une entreprise d'État qui a périclité au moment de la dislocation de l'URSS, Liouba s'était improvisée vendeuse de glaces dans un kiosque installé sur une gigantesque artère grise de la capitale, un de ces endroits magiques où, dans les folles années quatre-vingt- dix et deux mille, l'on pouvait acheter, pêle-mêle, cigarettes, piles, fleurs, barres de céréales, un peu de presse, parfois de l'alcool, mais, surtout, des glaces… avant que tous ces petits commerces ne soient démantelés sur ordre de Vladimir Poutine. Par n'importe quel temps, Liouba s'y tenait, recroquevillée sur un tabouret avec pour tout chauffage un vieux radiateur électrique qu'elle allumait le moins souvent possible, son patron lui en faisant même payer les factures ! Son salaire oscillait alors entre 1 500 à 2 000 roubles l'hiver, quand le client se faisait rare, pour atteindre 15 000 aux beaux jours, à condition qu'elle acceptât de travailler debout dix heures durant pendant quatre semaines d'affilée sans prendre le moindre jour de congé. « En m'asseyant, je risquais de prendre une amende de 500 roubles de mon patron », se souvient-elle aujourd'hui.

À la campagne, il y a du travail mais les revenus qu'on en tire sont souvent insuffisants pour faire vivre un foyer, ce qui explique le peu de jeunes couples avec enfants dans ces villages où l'on fait le plein de vie saine

et campagnarde avant de retourner s'empoisonner en ville. La plupart des pourvoyeurs d'emplois d'antan, les fameux sovkhozes et kolkhozes, qui totalisaient parfois plusieurs milliers de têtes de bétail, fonctionnent en mode survie avec, ici, à peine deux cents bêtes et moins de cinquante employés. De plus en plus – et cela met en colère nombre de locaux –, ces salariés sont des Ouzbeks ou d'autres ressortissants d'anciennes républiques soviétiques d'Asie centrale. Ce qui, à écouter les récriminations des villageois, obligerait les hommes des campagnes à s'en aller toujours plus loin pour chercher du travail, et notamment vers Moscou, alors que ces « étrangers », même très mal payés, eux, restent !

La campagne de « gazéification » précédant l'élection présidentielle de 2008 avait été l'objet de toutes les conversations, débats et disputes deux ou trois années durant. Résultat : le village de Petrouchovo n'avait pas été inscrit par les autorités régionales dans le programme concocté en collaboration avec l'entreprise Gazprom. Des « groupes d'initiative » citoyens avaient dû être formés, forçant la commune à prévoir un budget en vue de ce raccordement, sans garantie aucune de l'obtenir. À la veille du scrutin présidentiel qui avait vu Dmitri Medvedev, le clone de Poutine, prendre le pouvoir pour quatre ans, une certaine fièvre avait même commencé à s'emparer du village : ceux qui pouvaient se le permettre (en majorité des *datchniki*), achetèrent des hectares de terre agricole à un prix défiant toute concurrence (de 70 à 100 dollars l'hectare), aux alentours de leur propriété « au cas où ». Aujourd'hui, le processus de privatisation de la terre (et de la forêt) n'est pas achevé de la même façon sur tout le territoire russe. Dans la province de Riazan, il n'a commencé qu'en 2004, cependant il est de notoriété publique que « ceux qui sont au pouvoir » se réservent les meilleures terres, décident de ce qui peut être acheté ou vendu, et même parfois du prix.

Liouba ne participe à aucune de ces « petites stratégies entre amis ». D'abord, elle ne peut pas se le permettre, mais surtout, elle a économisé deux ans pour s'offrir le « gaz de ville ». Raccorder sa gazinière est son rêve le

plus cher, et cela lui coûtera 200 euros. Puis, seulement si elle peut, elle s'offrira des radiateurs à gaz, en remplacement de ses deux poêles à bois.

Liouba ne se soucie pas de politique, tout juste trouve-t-on collé au mur de sa cuisine un calendrier « Staline 2016 » distribué par le parti communiste. Kolia le lui avait offert juste avant de décéder à 60 ans, affirme-t-elle : « Poutine ou les communistes, pour moi c'est pareil. Parce que c'est pas voter qui va faire changer les choses. »

Cette absence de sens critique vient des tréfonds de l'histoire russe, du servage, puis de sept décennies de communisme. « Quand on s'obligeait à voter pour le président du kolkhoze alors qu'on ne l'aimait pas, c'était la même chose, se souvient Liouba. On votait pour lui quand même. Et personne ne faisait le lien entre son vote et la réalité. Aujourd'hui, c'est pareil… » Comme des millions d'autres, Liouba a été aveuglée par le communisme. « Mais tout ça, c'est fini, et ça ne sert à rien de regarder le passé, du coup j'ai cessé de voter communiste. Sous Eltsine, on ne recevait plus nos retraites, où donc passait l'argent ? Sous Poutine, tout a eu l'air de rentrer dans l'ordre, enfin, dans un certain ordre, même si on sait bien que certains se remplissent les poches, mais qu'y faire ? Ça a toujours été ainsi. Au moins, il n'y a pas de guerre ici, chez nous, et Poutine parvient à se faire respecter dans le monde. »

Telle est l'idée que Liouba se fait de la marche du monde, et apprendre que Poutine est si mal considéré en Occcident, ou qu'il n'est pas considéré comme un « démocrate », ne la touche guère. Elle souhaiterait seulement que sa vie soit moins rude et, surtout, elle aimerait pouvoir profiter « de ces richesses incroyables qu'on voit s'étaler partout à la télé ». Car, en Russie comme ailleurs, l'écran est en permanence allumé. Dans ces régions pas si reculées (par rapport à d'autres dans ce pays-continent) où Internet a mis du temps à s'installer et n'est pas encore présent dans chaque foyer, c'est autour du poste de télé que chacun s'installe, en fin de journée.

À Petrouchovo, le seul commerce du village a fermé et les habitants achètent les produits de première nécessité et leur viande au commerçant ambulant qui passe deux fois par semaine et arrête sa camionnette près de la chapelle. Critiquée pour ses prix, même par les *datchniki*, alors qu'ils sont habitués à des produits d'alimentation onéreux, cette voiture désenclave le village. Hormis pour la nourriture, le gaz, l'électricité et le téléphone (portable et fixe), Liouba dépense peu. Elle a même vendu la vache qu'elle élevait depuis douze ans car elle s'était mise à lui coûter plus qu'elle ne lui rapportait ! « Ça fait vingt ans qu'on avance cahin-caha. Personne ne veut qu'on prenne le risque de reculer, alors, oui, je voterai Poutine », annonce-t-elle, résolue.

En 2003, à l'initiative de l'épouse de l'écologiste Alexeï Iablokov, une chapelle a été édifiée au centre de Petrouchovo. Après avoir convaincu chacun d'y mettre un peu d'argent, Dilbar est allée acheter les matériaux elle-même et a embauché les ouvriers. L'ensemble a coûté 10 000 dollars environ. Les distractions au village étant rares, c'est une joie de pouvoir se regrouper dans cette chapelle des grandes fêtes de la religion orthodoxe. À Pâques par exemple, quand Dilbar réussit à faire venir le curé de la paroisse voisine ! Chaque été, elle organise aussi « la fête du village » avec la présence d'un prêtre spécialement mandaté, un petit spectacle musical et de la nourriture pour tous, concoctée par les habitants eux-mêmes. Sur la route de Moscou, dans les quinze dernières années, témoins d'un riche passé religieux, au moins cinq ou six grandes églises ont été rénovées. Toutes arborent aujourd'hui des bulbes étincelants.

Alexeï Iablokov, un colosse barbu que l'on croirait tout droit sorti d'un roman de Tolstoï, passe son temps à bêcher, faucher et planter son potager. Le mari de Dilbar, qui, en pleine perestroïka, avait osé fonder l'antenne soviétique de Greenpeace, a toujours estimé que, sous Poutine, la Russie s'était muée en un gigantesque village Potemkine[8] où tout n'était que façade

artificielle, et où personne ne faisait jamais ce qu'il disait, et notamment les gouvernants. Pour lui, ce mode de vie « hautement schizophrénique » portant l'enrichissement personnel au pinacle serait « le pire événement » survenu depuis la fin de l'Union soviétique. Iablokov, lui, a toujours prôné le « retour à la nature » adopté depuis par une partie de la société urbaine russe, qui se précipite à la campagne dès qu'elle le peut pour « se désintoxiquer ».

Nous retrouvons là nos mentalités occidentales.

Cet après-midi-là, de la musique house se déverse d'une isba voisine. Il en faudrait plus pour troubler le colosse torse nu trimant dans son potager, indifférent à ce rythme diabolique, des coqs poursuivent leurs querelles. Caquetant et se houspillant sous les fenêtres musicales.

Olga vient de fêter ses 40 ans. Mère de trois enfants, originaire du village de Petrouchovo, elle s'est fait élire maire – plus précisément, « chef d'administration de village », des cinq entités que sont : Petrouchovo, Barsoukovo, Stepanovo, Giblitsy, où elle réside, et Aziorki. En tout, cela représente quelques centaines d'administrés. Après avoir longtemps travaillé comme « gouvernante » sur le domaine d'une Franco-Moscovite, Olga a osé se lancer en politique.

Dès 2006, au moment de sa première campagne électorale, cette jeune femme au physique imposant, dont l'air intransigeant derrière des lunettes cerclées de noir oblige au respect, avait ressenti une pression pour s'inscrire au parti du pouvoir, Russie unie. Pourtant, je me souviens du mal qu'elle en pensait à l'époque : « Personnellement, lors de la présidentielle de 2008, je voterai pour le candidat communiste, parce que je suis ulcérée qu'on m'impose une consigne de vote ! C'est incroyable qu'on se retrouve aujourd'hui pratiquement comme sous Léonid Brejnev[9] ! On se demande si ce nouveau parti n'a pas volontairement copié son fonctionnement sur celui des plus belles heures du parti communiste de l'URSS ! Nos dirigeants n'ont pas compris que nous, les jeunes, on ne veut plus d'un parti unique, on a

changé d'époque ! » affirmait-elle, après avoir été déçue par Vladimir Poutine. Mais elle ajoutait aussitôt : « Vladimir Vladimirovitch[10] me plaît ; son allure est très moderne, il est hyperactif et ça, ça nous change, mais je n'aime pas cette façon qu'il a de nous obliger à voter pour lui, ou à ne rien envisager sans lui… En inventant ce tandem avec Medvedev, Poutine a tout gâché, il nous a ôté le plaisir de la vraie bataille politique… »

Grâce au fruit de leur travail et à leurs patientes économies, Olga et son mari sont fiers d'avoir bâti la maison de leurs rêves, une des rares bâtisses neuves du village de Giblitsy. Celle-ci est en briques, et non en bois, et sa construction a duré cinq ans. La pose des fondations a été le plus ardu, puis ce fut deux ans de travaux sans passer par la moindre entreprise. Comme c'est la coutume, les tours de fenêtres sont ornés de bois ouvragé, mais surtout, la maison possède un étage avec une chambre pour chacun de leurs trois enfants. Tous les équipements et la décoration de la cuisine et du salon proviennent de la ville voisine de Kasimov. Sur les murs, du papier peint (dans la cuisine, une photo immense qui paraît représenter un village de Provence, même si Olga est persuadée qu'il s'agit d'Amsterdam… nous en rions quand je lui en fais la remarque, finalement, peu lui importe !), des appliques qui déversent une douce lumière, un épais tapis au sol du salon où trône un divan assorti de ses deux fauteuils couleur vieux rose. Olga est très fière de sa salle de bains avec baignoire, une rareté en ces campagnes.

Quand on en reparle en 2017, Olga semble avoir complètement oublié les propos qu'elle m'a tenus dix ans plus tôt. Localement, l'appartenance à un parti plutôt qu'un autre lui semble n'avoir guère de signification, et nombreux sont les élus naviguant d'une formation à une autre au gré des avantages et des privilèges qu'ils estiment pouvoir retirer de cette affiliation.

Mairesse, Olga se plaignait d'avoir du mal à convaincre les administrés de sa probité, mais aussi des faiblesses du système bancaire, qui, à l'époque, n'était pas encore développé ; elle ne supportait pas de devoir justifier toutes

ses dépenses. Pour que les autorités locales perçoivent l'impôt, le maire ou ses adjoints avaient le droit de passer dans chaque foyer récupérer les taxes en liquide. Afin de ne pas vivre exclusivement des dotations (de plus en plus maigres) envoyées par le pouvoir central, elle devait passer son temps à rechercher des partenaires ou des sponsors. Aujourd'hui, tout est informatisé, mais Olga regrette cette époque où, dit-elle, « on m'avait mis entre les mains un pistolet sans munitions ! », en d'autres termes, les pleins pouvoirs mais sans ressource aucune. « Quand c'était le parti communiste, au moins, on pouvait menacer qui on voulait de son exclusion, pour que ça modifie le comportement de cette personne ! Aujourd'hui, aucune menace ne fonctionne ! » lance-t-elle. Olga se plaint également du trop-plein de paperasserie. « Même si je réglais toutes les dépenses sans retard, le doute était parfois entretenu et justement par les administrés qui m'avaient incitée à me présenter ! Ils sont aujourd'hui mes plus fervents détracteurs », souligne l'ancienne édile, qui, elle le reconnaît, a beaucoup appris de cette expérience.

En 2010, curieusement, le bâtiment de la mairie a brûlé. Sept ans plus tard, faute de budget, il n'a toujours pas été décidé quoi que ce soit concernant l'édifice, et le nouveau maire (Olga n'a pas été réélue pour un troisième mandat) travaille dans un coin de l'ancien hôpital du village qui fonctionne au ralenti. Après l'incendie, le bureau d'Olga avait été installé dans une salle du sous-sol de l'ancienne école. Olga réprouve le fossé entre le pouvoir et le peuple même si elle se dit appartenir elle-même au pouvoir, ce dont elle est plutôt fière : « J'ai appris à mes dépens que même quand on est du côté du manche, vaut mieux ne pas se mettre à cogiter… on peut en arriver très facilement à des pensées négatives ! » Résultat : on se tait.

Dans l'exercice de ses fonctions, Olga multipliait les visites à Riazan, la capitale de région, flanquée d'un « représentant » des habitants des cinq villages dont elle était l'élue, non pour plaider la cause locale, mais pour rendre des comptes, afin que ses engagements en tant que maire soient transparents, vérifiés et vérifiables.

En clair, la crainte était que l'argent du contribuable disparaisse dans sa poche, et ce sont d'ailleurs des rumeurs de cette nature, lancées par son opposant lors de la campagne électorale pour le scrutin suivant, qui ont précipité sa défaite. Aujourd'hui, c'est un mauvais souvenir, dissipé avec le temps. Mais la blessure fut vive.

Pourtant, Olga ne répond pas par la négative quand on lui demande si elle aurait envie de devenir députée. C'est que l'attrait de la politique ne l'a pas lâchée. La jeune femme égrène les rêves des concitoyens de son village : ils veulent des trottoirs, des réverbères et que l'on organise des concerts ! Pour l'heure, il faudra qu'ils se contentent du vieil asphalte avec ses nids-de-poule, du panneau bricolé à l'entrée du village, et du magasin d'alimentation « soviétique » ouvert à des horaires fluctuants.

Olga souffre de voir « ses » villages se dépeupler. Elle ne peut que constater la fermeture des scieries, du kolkhoze, de la crèche, faute d'enfants. Même les « maisons de la culture », instituées pendant les sept décennies de pouvoir communiste tombent en ruine : plus personne ne trouve les moyens ou le désir de les financer.

C'est en ville que l'on va « se cultiver ». Comme ailleurs en Russie, la plupart de ces campagnes sont devenues des lieux de résidences secondaires. Certains *datchniki* ne se mêlent pas à la population villageoise, tandis que les « patriotes du village », comme ils se nomment eux-mêmes, soulignent que c'est grâce à ces urbains devenus férus de campagne qu'est apparu un certain « esthétisme ». Les *datchniki* ont agrandi les fenêtres de leurs isbas, en ont ouvert d'autres, ont planté des fleurs devant leur maison… et ils ont tous été imités ! D'ailleurs, chacun se souvient chez qui est apparue la première machine à laver la vaisselle, ou le linge, le premier chauffe-eau, ou les premiers jardins d'agrément.

Le village de Petrouchovo et ses environs sont devenus le repaire de quelques riches individus venus s'y ressourcer. Ce sont de puissants mini-oligarques moscovites en quête d'air pur et de temps libre « entre soi ».

C’est le cas des cinq partenaires aux noms mystérieux qui ont loué 27 000 hectares de forêt pour plusieurs décennies dans le cadre d’un bail amphytéotique qu’ils sont censés exploiter selon des normes strictes. Ils ont obtenu le droit d’y construire une « base de repos » interdite au public. Ce qui, en son temps, a fait hurler l’écologiste Iablokov, un des tout premiers Moscovites à s’être installé dans ce village au milieu des années quatre-vingt-dix, alors que la famine menaçait. Dilbar, sa veuve, se souvient : « Il n’avait jamais plu à Iablokov que des myriades de camions chargés de grûmes à destination de la Chine voisine commencent à parcourir notre gloubinka. » Devant tant de complications administratives créées par le Kremlin, le militant reconnu de la sécurité nucléaire, qui avait bien tenté d’organiser un parti des Verts en Russie, s’était résigné à ne créer qu’un courant écologiste au sein du parti d’opposition Iabloko[11], car, après son échec électoral lors d’élections locales en extrême-orient russe, il avait compris que la population, à l’époque, n’était pas capable de se soucier d’écologie.

Oleg, le mari d’Olga, est l’un des premiers du village à avoir été embauché comme garde-chasse à la « base ». Suite à ses déboires en politique locale, Olga en est devenue l’administratrice en chef.

Sur plusieurs centaines de mètres, une haute palissade de bois dissimule le domaine. Très visible, un panneau informe : « Propriété privée. Défense d’entrer. Individus armés. » À la fois sobre et inquiétant, le message n’étonne personne. La gardienne est née dans le village voisin. La propriété mitoyenne est celle du cosmonaute Aksionov qui s’est fait construire une belle maison en bois avec vue plongeante sur la rivière, équipée d’un garage à bateau renfermant un monstre dernier cri.

Les autochtones appellent la base de repos « le domaine des banquiers ». Il est composé d’un bâtiment central en bois, d’un garage à bateaux, d’un impressionnant banya et d’une non moins impressionnante annexe. Les murs de ce « lodge » à la russe sont décorés de trophées de chasse des propriétaires. Sur son parvis flottent trois drapeaux : celui de la Fédération de

Russie, celui de la région de Riazan et celui de la structure commerciale des partenaires qui ont obtenu de l'État qu'il leur loue la forêt pour quarante-neuf ans. En Russie post-capitaliste, la forêt est propriété fédérale, donc, théoriquement, elle n'est pas à vendre. Mais on peut la louer (et donc, l'exploiter) pour un certain nombre d'années. Pour l'écologiste Iablokov, qui regardait ces tractations d'un très mauvais œil, trop souvent la forêt a été confiée à des personnes qui ne s'embarrassaient même pas de dissimuler leur soif de profit. Au grand dam des écologistes russes, peu à peu l'État s'est désintéressé de ce trésor.

Les matériaux de construction sont nobles : du bois massif, des fenêtres à double vitrage et, partout, des finitions soignées. Mais ni goût ni chaleur. Écrans plats, confortables divans, peaux d'ours au sol et aux murs, spacieuse cuisine confirment que le lieu est tout entier dédié au repos et au plaisir. Ni livre ni bureau. Sauf dans l'annexe où travaille Olga : sur un pan de mur, un fanion du FSB[12] attire mon regard. Les préférences des propriétaires – et certainement le réseau de connexions qui leur a permis de louer le terrain et d'y construire – sont claires.

Dans le garage, plusieurs motos neige, des quads, un atelier de réparation à bateau, des appâts de toute nature, des trophées, et plusieurs engins de déneigeage. Ici, on chasse le canard et les oies pour le petit gibier, mais aussi, occasionnellement, loups, cerfs, sangliers et parfois des ours.

L'accès aux berges en pente douce de l'Oka, reste public : toute l'année, des pêcheurs s'y adonnent à leur passe-temps favori, dormant parfois sur place. Même en semaine, les Russes adorent s'installer en voiture sur la berge pour pêcher, se baigner si c'est la saison, et surtout, boire une bière en savourant un chachlik grillé sur place. Ils plantent leur tente rayée juste à côté de leur véhicule et déploient chaises pliantes et sacs plastique remplis de victuailles. Derrière elles, ces compagnies laissent souvent de nombreux déchets, y compris des canettes de bière.

Amarré tout près, un bateau bat un pavillon spécial représentant un aigle à deux têtes, et cette inscription en guise de proclamation : « Nous sommes russes, avec nous est le Seigneur ! » Il appartient à des religieux, les voisins immédiats du domaine de chasse avec lesquels le « domaine des banquiers » partage un pont d'amarrage amovible. Quand j'essaie d'en savoir plus auprès d'Olga, elle affirme faussement ne rien savoir.

La « secte », comme on l'appelle ici, n'a pas fait dans la demi-mesure. Quand ses mystérieux propriétaires ont racheté l'immense bâtisse de briques à quatre étages, en ruines, dominant un étang, non loin, personne n'a saisi de qui il s'agissait. Mais, très vite, de pharaoniques travaux ont débuté, menés de main de maître. Et tout le monde a compris que le commanditaire devait avoir le bras long et le porte-monnaie bien garni ! En quelques années, l'imposante bâtisse aux accents victoriens, une architecture incongrue en ces contrées, a repris fière allure. Aujourd'hui, les mots « Société d'instruction », une sibylline inscription, trônent au-dessus de son porche agrémenté de la croix de Malte. Tout semble fermé.

De quelle mystérieuse Église s'agit-il ? Une villageoise ramassant des branches sur le chemin et curieusement prompte à rire (les Russes sont plutôt fermés de prime abord), offre son explication : « Non, ce n'est pas du tout une secte. Cette rumeur a été lancée par le curé de la paroisse voisine d'Ibergous dans la crainte que le nouveau venu, le père Alexandre, lui pique des ouailles, c'est tout ! »

Le terrain aurait été acquis en 2000, l'étang remis en eau, et des « cottages » (en russe) construits derrière la bâtisse de briques pour qu'un certain nombre de familles, fatiguées de la vie moscovite, puissent s'installer et former communauté. En 2017, une dizaine de familles y réside encore. Secte ou pas, il semblerait qu'il s'agisse d'une Église hors patriarcat, c'est-à-dire n'étant pas régie par l'Église orthodoxe et sa hiérarchie.

C'est ce que me confirme le fameux père Alexandre, 54 ans, les yeux rieurs derrière sa longue barbe. Originaire de Moscou, l'homme, guitariste

dans une autre vie, est charismatique. Je comprends pourquoi il n'a eu aucun mal à convaincre plusieurs familles de le suivre dans cette forêt. Avant de devenir prêtre, cet orphelin de père vivait chichement de sa musique composée dans le garage glacial d'une banlieue de la capitale. Il dit avoir « rencontré Dieu » en 1986, au moment des grands troubles des années post-soviétiques. Souvent, il lui dédiait sa musique. D'abord simple gardien d'église, Alexandre est devenu assistant du curé, puis confesseur dans un établissement d'éducation orthodoxe.

En 2001 celui qui prétend avoir été au séminaire sans aller jusqu'au bout, décide de tout lâcher. En 2002, après avoir sillonné de nombreuses régions près de Moscou, avec sa femme il découvre ce morceau de terre entre forêt et rivière. Le couple achète les ruines pour une misère, continue vaguement à faire travailler quelques employés de l'ancien kolkhoze, dans l'espoir de recréer une vie comme « avant 1917 », assure-t-il. Le père Alexandre est assis face à moi dans son bureau aux riches cloisons de bois orné, partagées entre des rayonnages croulant sous les livres – dont l'étrange Encyclopédie russe des patriotes d'Oleg Platonov, un historien réputé ultra-nationaliste et antisémite qui nie l'existence de l'holocauste – et d'innombrables maquettes de bateau, une de ses marottes.

Même s'il ne partage pas toutes les valeurs de son voisin banquier-éditeur Léonid Léonidovitch Palko[13], le mini oligarque moscovite patron d'Olga, pour « ne pas faire de vagues » le père Alexandre a autorisé les camions de Palko sur son chemin afin qu'ils ne traversent pas la forêt. « Ces gens viennent ici tirer sur les animaux, s'amuser avec des filles, ah, ils sont bien loin de la religion, quoi qu'ils prétendent ! » ricane le « curé », s'amusant de ce que la maison d'édition dont ce banquier est le directeur général soit ouvertement orthodoxe et patriote.

Après avoir été défroqué en 2009[14], c'est dans cette forêt loin de Moscou que le père Alexandre a convaincu ceux qui en avaient envie de le suivre, prétendant « sauver leur progéniture de la folie urbaine », mais aussi parce

que « l'écologie, c'est aussi ça qui nous sauvera ! » prêchait-il opportunément.

Habilement, Alexandre s'est glissé dans la faille du religieux. « J'aime ma patrie et l'Église comme ma mère », insiste-t-il d'une voix lasse, m'invitant à faire le tour du propriétaire. Alors, je comprends tout : l'homme est un adorateur du régime tsariste. Tous les murs de la somptueuse bâtisse sont recouverts de gigantesques portraits de la famille impériale des Romanov.

Au dernier étage, des chambres à deux ou trois lits de fer, simples mais confortables, sont à la disposition d'hôtes de passage ; entre deux étages, un « jardin d'hiver » en rotin. Comme dans un monastère du temps jadis, la bibliothèque est impressionnante, ainsi que la *trapeznaya*, le réfectoire. « Puisque la famille impériale a été canonisée, nous, on les révère et on les vénère, c'est notre droit[15] », se justifie-t-il. La sombre bâtisse abrite aussi un studio d'enregistrement pour que le *batiouchka*[16] puisse continuer de s'adonner à son hobby préféré : la musique. D'ailleurs il ne peut s'empêcher d'exhiber l'une de ses plus belles guitares électriques, *made in America*, encore dans son étui, à laquelle il a l'air de tenir plus qu'à n'importe quoi d'autre !

Quand, de plus en plus ouvertement, dans les chaotiques années post-perestroïka, la population se cherchait un nouveau « tsar », le débrouillard Alexandre est parvenu à extorquer de l'argent à ceux qu'il appelle ses « sponsors », sous le prétexte de « rénover des églises » ou d'en créer de nouvelles. Le curé qui porte au poignet gauche une discrète montre Tissot noire se prendrait-il pour un tsar ? Où qu'il se rende dans le voisinage, on se précipite pour lui baiser les mains, et certains fidèles se courbent discrètement au passage de sa Mercedes blindée gris métallisé conduite par un chauffeur. Les villageois du hameau, eux, le bénissent pour des raisons plus terre à terre : Alexandre a financé le rattachement au gaz de toute cette partie du village pour son confort personnel et celui de la communauté.

Le prêtre défroqué tsariste regrette que le chef de l'État ne soit plus le plus haut dignitaire de la hiérarchie orthodoxe – comme c'était le cas du tsar. Il récuse l'Église actuelle et son patriarcat et revendique un retour vers la « vérité », ici, dans cette forêt. Son rêve chimérique est de retrouver l'Église « orthodoxe impériale » défunte.

Comment a-t-il été accepté par les paroisses alentour ? Mal, évidemment, mais il n'en a cure, traitant les uns et les autres de « démocrate », une insulte dans sa bouche, ou, plus gentiment, de « simple pêcheur ». Mais il n'est pas le seul « imposteur » en ces campagnes. Alexandre sait très bien qui est l'oligarque en train de se faire construire un « palais » à quelques kilomètres du bâtiment de briques de la secte[17]. En lisière de forêt, comme surgie de nulle part, au bout d'un long chemin d'approche, s'élève une gigantesque bâtisse, d'une symétrie parfaite, aux volumes de château, mais à la toiture de pagode. L'endroit est sous bonne garde, et l'accès contrôlé par trois hommes débonnaires, mais qui ne laissent passer personne, arguant du caractère privé de la propriété. Au tout début du chemin, haute de près de huit mètres, une gigantesque croix orthodoxe. Tenter de savoir qui en est le propriétaire relève de la gageure. « Cherchez pas loin de Poutine » est la seule réponse que j'obtins jamais.

Le père Alexandre qualifie ce riche voisin de « bienfaiteur » : c'est avec son aide que le bâtiment de briques où « sa » secte s'est installée a été rénové. Le « curé » prétend même être responsable de l'« éducation spirituelle » de ce riche et mystérieux propriétaire qu'il aurait attiré sur ces terres.

En revanche, Alexandre nie les rumeurs selon lesquelles sa communauté est fermée : tous les enfants étudient à l'école communale, une preuve d'ouverture. Se rappelant qu'il doit préparer la fête de la Dormition de la mère de Dieu qui a lieu le lendemain, il me congédie soudain.

Je me demande qui est cet homme : un gourou ? un illuminé lucide ? un imposteur ? En tout cas, il est l'exemple vivant de ces Russes libérés

cherchant un sens dans cette période agitée de leur histoire.

En fin de week-end, sur la grande route filant vers le nord-ouest, en direction de Moscou, c'est souvent une file ininterrompue de véhicules que guettent les commerçants installés sur ses bas-côtés dès potron-minet. Les « bons » jours, ceux où la circulation est dense, ils vendent toute leur production, sans la moindre autorisation légale. Ce sont souvent de délicieux légumes (tomates ou concombres), des champignons marinés maison en bocaux (bolets, cèpes, girolles), mais aussi des baies, des pommes et du poisson séché (souvent du brochet) en quantité.

Par tous les temps, assis sur la banquette de leur voiture, ou à l'extérieur, sur des tabourets de fortune, ces vendeurs se regroupent aux intersections importantes. Des heures durant ils restent stoïques. « La Russie peut changer tant qu'elle veut, mais, ça, la vente sur la route, c'est immuable », déclare avec gouaille Tania en balayant du regard les installations de ses collègues. Cette femme aux airs débonnaires et au regard bleu pervenche s'installe au même endroit depuis dix-sept ans. « Et tant que les grands, tant que l'élite, là-haut, à Moscou [elle montre le ciel], nous laissera faire, on arrivera à s'en tirer ! Mais surtout, qu'ils ne s'avisent pas de nous enlever ça ! » menace-t-elle, mi- sérieuse, mi-amusée.

Sur la longue ligne droite à l'asphalte incertain usé par les camions et la piqûre du gel, toutes les voitures me doublent, alors que je conduis déjà à cent à l'heure. « Être à fond », c'est cela être moderne, semblent-elles dire.

Un dôme d'église ou de cathédrale rénové ou en cours de rénovation surgit parfois, incongru, disproportionné. Il n'attire l'attention de personne. Confinés dans leurs voitures, pressés de rentrer, les Russes boivent et jettent

leurs canettes par-dessus bord, dans cette forêt qu'ils disent aimer, et ne regardent rien de leur campagne.

Sur ces mêmes bas-côtés se succèdent aussi, en bien trop grand nombre des couronnes mortuaires aux fleurs de plastique criardes. Des plaques ont parfois été érigées, où l'on distingue, en couleurs, la photo d'un (jeune) défunt. Ce sont les témoins silencieux des dangers de la route russe.

Une certaine campagne s'éteint, se meurt, pour laisser place à une autre, plus entreprenante, et plus fière de ses racines. Longtemps délaissée, cette province reste brouillonne, mais elle peut aussi se montrer roublarde, et parfois étonnamment positive.

Surtout quand elle s'égaye dans des gentilhommières rénovées, tout en exigeant que chacun expie ici même ses péchés… et non pas là-bas, loin, en Occident.

---

1. Une trentaine d'employés contre plusieurs centaines sous l'URSS.
2. Cf. mes nombreux articles dans le quotidien *Libération* de l'automne-hiver 1999-2000 et mon livre *Chienne de guerre*, *op. cit*.
3. Cf. Anne Nivat, *La Maison haute*, Le Livre de Poche, 2002, chap. « Corps central, 12e étage, appt. 215, Irène Commeau », p. 275-292.
4. Un *datchnik* (*datchniki* au pluriel) est le propriétaire d'une datcha, une maison secondaire. Il n'y réside pas en permanence.
5. Souvent, ces jeunes retraités étaient obligés de continuer à travailler, leur pension étant insuffisante.
6. L'équivalent de moins de trente euros.
7. Aujourd'hui, Kasimov n'est toujours pas desservie directement par le train depuis Moscou.
8. Un « village Potemkine » désigne un trompe-l'œil à des fins de propagande. D'après la légende, afin de masquer la pauvreté des villages lors de la visite de l'impératrice Catherine II en Crimée en 1787, de luxueuses façades construites en carton-pâte avaient été érigées à la demande du ministre russe Grigori Potemkine.
9. Chef du parti communiste du temps de l'Union soviétique, réputé pour la stabilité qu'a connu le pays sous son « règne ».

10. En russe, utiliser le prénom et le patronyme d'une personne quand on parle d'elle est une marque de respect.
11. Dont Alexeï Iablokov était un des fondateurs et dont il a été un des vice-présidents.
12. FSB : Service fédéral russe de sécurité, principal successeur du KGB soviétique.
13. Le site de la maison d'édition est www.veche.ru
14. Officiellement, il démissionne pour « raison de santé ».
15. La canonisation de la famille impériale a eu lieu en 2000, mais elle ne signifie aucunement que l'Église soutient l'idée monarchique. La famille Romanov a été canonisée, après bien des débats, comme « martyrs du régime bolchévique ».
16. Surnom affectueux, en langue russe, pour désigner le curé.
17. Il s'agirait de l'arnaqueur professionnel Sergueï Mavrodi, qui, en 1994, avait été à l'origine de la plus grande pyramide financière en Russie. Baptisée « MMM », il en avait vanté lui-même les mérites lors de clips publicitaires à la télévision. Des millions de Russes s'étaient laissé prendre à cette chaîne de Ponzi et la pyramide s'était écroulée dès que les premiers investisseurs avaient essayé de récupérer leur argent (comme, plus tard, dans le cas du scandale de l'Américain Bernard Madoff). Arrêté pour évasion fiscale en 1994, Mavrodi a été élu député à la Douma la même année. À nouveau arrêté pour fraude en 2003, il a été emprisonné jusqu'en 2007. Actuellement, l'homme semble actif sur un site internet qu'il présente lui-même comme le « premier réseau social d'échange de bitcoins » en Chine.

CHAPITRE 6

Saint-Pétersbourg

Ce 6 décembre 2017, mettant fin à une longue attente, Vladimir Poutine déclare sa candidature devant un parterre de « volontaires ». Aucune surprise à Saint-Pétersbourg, sa ville natale, où, comme partout ailleurs en Russie, on ne peut regarder un journal télévisé d'une antenne locale ou nationale sans y voir ou y entendre Vladimir Poutine. Sa silhouette et sa voix emplissent tous les espaces audiovisuels et récemment une association d'entrepreneurs a proposé d'imprimer son effigie sur les coupures de billets de 10 000 roubles ! Plus qu'une présence familière et rassurante, Vladimir Poutine est devenu l'aune à laquelle chaque Russe se compare, il est le juge, le flic, le prof, l'expert, le père, le maître d'armes, le sage, l'homme qui détient une solution pour chaque problème.

La ville de Saint-Pétersbourg (plus de 5 millions d'habitants) est la meilleure carte de visite de Vladimir Poutine, son atout communication. Dès qu'il le peut, le chef de l'État convie hôtes internationaux et homologues présidentiels dans la capitale du nord pour des entretiens bilatéraux, des visites officielles ou pour participer au « Davos russe », un forum économique annuel. Il a rénové le palais Constantin, un édifice somptueux voulu par Pierre le Grand, ainsi qu'une dizaine d'autres résidences officielles.

À l’inverse de Moscou, son éternelle rivale, Saint-Pétersbourg n’a pas immédiatement happé la modernité post-soviétique pour s’y abîmer. Après la dissolution de l’URSS, Saint-Pétersbourg a mis vingt-cinq ans pour appréhender l’ampleur de ce qui s’était passé… Serait-ce sa longue et lourde histoire impériale, la léthargie de ses riches palais, ou l’exigence d’harmonie visuelle qui ont freiné les nouvelles constructions, interdites de dépasser la flèche de la forteresse Pierre-et-Paul ? Comme engourdie pendant les deux premières décennies post- soviétiques, la cité s’est « ébrouée » et renaît.

À mesure que l’on pénétrait dans le nouveau siècle, et surtout depuis 2003, année de la célébration en grande pompe du tricentenaire de la fondation de la ville[1] – qui témoignait de la volonté de perpétuer l’esprit impérial –, les riches bâtiments de « Piter » – comme les autochtones appellent familièrement leur ville fondée en 1703 par Pierre Ier sur des marécages – ont été rénovés sous l’égide de l’Unesco à un rythme moins effréné qu’à Moscou, qui considère sa rivale comme provinciale. Le résultat impressionne : pas un quai, pas une rue sans son trompe-l’œil recouvrant des échafaudages, rappelant les œuvres de l’artiste Christo. Des rues piétonnes sont apparues, le théâtre Mariinski a été rénové. D’abord critiqué, le nouveau bâtiment a pris sa place dans l’ensemble architectural sur les canaux.

Jouxtant la cathédrale Saint-Isaac, ce chef-d’œuvre de l’architecte français Auguste de Montferrand, ex-musée redevenu lieu de culte après une féroce bataille entre l’État et l’Église, un gigantesque hôtel Four Seasons à la façade jaune éclatant a ouvert. Ses larges fenêtres donnent sur la statue du Cavalier de bronze représentant Pierre le Grand, héros du poème éponyme de Pouchkine, que l’on retrouve dans des passages magistraux du roman *Pétersbourg* d’Andréi Biély. « Derrière le pont, se détachant sur le fond de Saint-Isaac, avait surgi un rocher, des eaux troubles et verdâtres : un cavalier énigmatique tendait un lourd bras de bronze verdi par le temps. Au-dessus du bonnet à poils d’un grenadier de la garde, le cheval cabré projetait ses deux sabots ; sous les sabots dressés oscillait le bonnet velu du grenadier endormi.

[…] Ô Russie ! Tu es comme ce cheval cabré ! Deux sabots se perdent dans les ténèbres et le vide ; deux sabots sont enracinés dans le granit solide[2]. » Comme l'écrit Georges Nivat, « le premier des phantasmes enfantés par la ville est le Cavalier d'Airain[3] » face auquel se tient une imposante façade, jaune elle aussi : la Cour constitutionnelle de la Fédération, transférée en 2007 de Moscou[4].

Modernité oblige, le quartier de la Nouvelle Hollande, ce mystérieux îlot triangulaire qui cachait ses secrets derrière de hauts murs de briques rouges, est revenu au goût du jour. Entrepôt pour le bois qui servait à la construction des bateaux, puis chantier naval, il périclita quand on commença à utiliser le fer. Jusqu'en 2004, cette île de huit hectares en plein cœur de la ville, entourée de trois canaux, a appartenu à la Flotte de la Baltique. Vide, le lieu effrayait, d'autant qu'il avait un moment abrité une prison marine… Il fut redécouvert par un magnat du pétrole moscovite, qui finit par convaincre l'architecte britannique Norman Foster de s'y intéresser. Le plan était de transformer ces espaces en hôtel de luxe, théâtre, musée et bureaux. Pharaonique, le projet fut abandonné, puis repris en 2010 par l'oligarque Roman Abramovitch. Des travaux sont en cours, pour que l'ensemble de briques retrouve sa sobre majesté.

Pendant que les parents consomment dans la galerie commerciale abritant plusieurs restaurants, les enfants courent dans le parc. Des concerts sont organisés l'été, des marchés fermiers offrent du « bio », on discute art contemporain tout en sirotant un thé vert ou en mangeant son œuf à la coque.

Le long du quai de la Moïka, dans des coffee shops aux murs de briques apparentes, les menus sont rédigés à la craie sur des tableaux noirs. Des serveurs à dreadlocks rivalisent d'imagination pour décorer la mousse des cappuccinos. On pourrait être à Londres ou à New York. Du matin au soir, ces nouveaux lieux sont pris d'assaut, on s'y donne rendez-vous pour manger, boire un verre ou travailler – le wifi est en accès libre partout. Les

prix de l’immobilier saint-pétersbourgeois remontent ; les touristes, y compris russes, affluent.

Au nouveau terminal de l’aéroport, la liste des vols s’affiche en chinois avant l’anglais. Même dans les couloirs du vénérable musée de l’Ermitage des guides russes se sont plaints de leurs homologues chinois, qui, pensent-ils, les ignorent et les éclipsent. La proximité avec la Chine est une volonté affichée du pouvoir russe. Pendant mes séjours, les médias n’ont cessé de se faire l’écho de la hausse des investissements directs chinois, japonais et indiens en Russie sur la seule année 2017. Pour s’en féliciter.

En ville, partout se côtoient des restaurants de hipsters ouverts 24/7 et les *stolovaya*, ces modestes cantines où l’on se sert soi-même pour avaler un menu à 200 roubles (moins de 3 euros) dans une enfilade de salles presque vides, sans vestiaire à l’entrée, et où le service, à la soviétique (mine renfrognée, sans un sourire), est encore de rigueur. En cherchant un *bankomat*[5], je suis entrée dans un petit commerce ouvert non-stop, si commun ici, et j’ai engagé la conversation avec les deux employées : l’une passait la serpillière dans mes pas afin de maintenir le local propre – quel travail harassant –, pendant que l’autre, la caissière, me demandait d’attendre un instant, le temps qu’elle se recoiffe dans un mini-miroir, avant de chercher avec soin de la monnaie à la grosse coupure que je lui tendais. C’était un soir de grand vent où toutes deux n’avaient que peu de clients. Nous avons longuement parlé. Dans quel autre monde cette discussion aurait pu être possible ?

Cette ambiance de mégapole occidentale se superpose à celle du vieux Saint-Pétersbourg où peu de chose a changé depuis l’époque de Gogol et de Pouchkine. Ainsi, dans la rue des Galères où j’ai mon refuge (un ancien appartement de cocher), un entresol tapi à l’arrière du quai des Anglais, rares sont les voitures qui gâchent les perspectives parfaites sur la Neva, véritable boussole des Saint-Pétersbourgeois. Dans ce quartier les bouches de métro sont espacées. En gardant les stigmates d’une mentalité servile qui, dit-on,

viendrait des tréfonds de l'Asie, Saint-Pétersbourg mêle le dynamisme d'une mégapole ultra- moderne aux pesanteurs soviétiques.

Sous ces latitudes, en décembre, le jour ne s'éclaircit que vers dix heures. Ce matin, aux informations, j'apprends que Saint- Pétersbourg est la ville qui détient le triste record du plus fort taux de suicide en Russie. « Les dépressifs ne veulent pas aller chez le docteur, commentait le journaliste. Tout comme les homos, qui, jusqu'en 1999, étaient considérés comme "malades" », ajoute-t-il. En Russie, l'homosexualité n'a été dépénalisée qu'en 1993, après avoir été durement punie.

L'homophobie est encore largement répandue dans l'opinion publique russe : 83 % des Russes interrogés par le centre de sondages indépendant Levada en 2017 affirment que les relations sexuelles entre deux individus adultes du même sexe sont « toujours » ou « presque toujours » « répréhensibles », contre 68 % en 1998.

Je retrouve Igor et Artiom, tous deux vêtus de noir. Igor, 28 ans, est un peu moins grand qu'Artiom, 21 ans, qui a un visage doux, une boucle à chaque oreille, est tatoué d'une hache dans le cou et dont les sourcils fournis ressortent sous sa casquette portée à l'envers. Tous deux sont des provinciaux « montés » à Saint-Pétersbourg[6], une ville qu'ils ne peuvent plus quitter tant il est difficile de vivre son homosexualité au grand jour en Russie aujourd'hui.

Igor est consultant informatique, Artiom, sans emploi, mais il se rêve designer graphiste, une profession, assure-t-il, pour laquelle, en Russie en tout cas, « on n'a pas besoin de diplôme ! En revanche, un bon carnet d'adresses ne fait pas de mal… ». Dans la vie quotidienne, pas question d'afficher leur homosexualité lorsque ce n'est pas nécessaire, mais hors de question de la dissimuler, précise très sérieusement Igor, qui réfléchit quelques instants avant chacune de ses réponses.

Igor et Artiom considèrent qu'avant de discuter de la possibilité, voire de l'utilité d'une Gay Pride[7] en Russie, il faudrait déjà avoir réglé des questions bien plus importantes comme, par exemple, la liberté de réunion, loin d'être admise. L'article 2 de la Constitution russe stipule que : « L'homme, ses droits et ses libertés sont les valeurs suprêmes. La reconnaissance, le respect et la défense des droits et des libertés de l'homme et du citoyen sont une obligation pour l'État. » Selon eux, cet article n'est jamais respecté. Et l'homophobie grandit.

Il y a quelques années, Iouri Loujkov, ancien maire de Moscou, s'opposait systématiquement aux parades des homosexuels qu'il qualifiait publiquement de « créatures de Satan » ; et l'année 2011 fut celle de la dernière marche des Fiertés à Moscou. « Avant d'organiser une nouvelle Gay Pride, attendons que cela puisse être une vraie fête, ce qui est loin d'être le cas ! » remarque sagement Igor. À Saint-Pétersbourg, les lieux *gay friendly* sont discrets. Officiellement, on en dénombre quatre : deux masculins, un féminin et un mixte. Officieusement, il y en a davantage, ainsi le couple fréquente-t-il assidûment un café accueillant, ouvert depuis avril 2017, sur le canal de la Moïka.

Ni Igor ni Artiom ne sont en bons termes avec leurs parents à cause de leur homosexualité. « Les miens sont très religieux, mon père surtout, explique Igor. Je suis malheureux d'avoir dû couper les ponts… » « J'en ai assez de me disputer avec eux sur ce sujet, renchérit Artiom. C'est comme une guerre froide. Je souffre qu'ils ne me comprennent pas. Ils continuent à croire que c'est une passade… J'espère encore pouvoir convaincre ma mère, à qui je parle une fois par mois au téléphone, car je sais qu'elle souhaite mon bonheur. Mon bonheur, c'est ici à Saint-Pétersbourg, où je vis depuis un an avec Igor ! » Aucun des deux parents ne connaît l'amoureux de l'autre, une situation qui a peu de chance de changer dans les mois à venir. Du coup, ni Igor ni Artiom ne rentrent dans leur province respective.

Tous les homosexuels de Russie ne sont pas « anti-Poutine », loin s'en faut, explique le consultant informatique. En 2011, lors des grandes manifestations de l'opposition[8], lui-même était convaincu que la communauté homo avait un regard libéral sur la société russe, mais de nombreux débats sur des sites gays lui ont prouvé le contraire. Avec stupeur, Igor découvrit ce qui n'était pourtant pas si étonnant : à l'image de la société dans son ensemble, les homosexuels russes soutenaient la politique de Vladimir Poutine.

Ne résidant plus là où ils sont enregistrés sur les listes électorales, ni Igor ni Artiom n'iront voter. S'ils l'avaient fait, cela aurait été sans hésitation pour la journaliste candidate Ksenia Sobtchak, mais pas pour Alexeï Navalnyi, dont l'éviction de la campagne électorale les a laissés de marbre : « Sobtchak, elle est vraiment un show-man, ou plutôt une show-woman, commente Artiom, admiratif. Dans notre pays, on n'a jamais vu une jeune femme parler sans se démonter en public face au président ! » Voir Ksenia Sobtchak sur son compte Instagram[9] se pavaner en robe de soirée au bras d'un individu qu'elle appelle son « futur ministre de la Culture » ne les dérange aucunement. « C'est ça la nouvelle politique », insiste Artiom. Pour Ksenia Sobtchak et ceux qui la soutiennent, se présenter à l'élection présidentielle ne serait qu'un épisode supplémentaire de la série de téléréalité qu'elle a animé ? « Surtout, Sobtchak change des autres. Elle apporte une forme nouvelle à la politique », insiste Artiom.

Dans cette Russie post-soviétique où l'homosexualité est dépénalisée depuis vingt-cinq ans (auparavant, elle était passible de cinq ans de prison), mais reste réprouvée par une majorité de la population, afficher son choix (et pas seulement son couple) au travail peut provoquer des changements d'attitude. « Tout dépend du domaine dans lequel tu travailles », assure Igor, soutenu par les hochements de tête d'Artiom. Le consultant en informatique a dû changer d'entourage après son coming out. « Dans les médias, la sphère artistique ou les startups, ça passe, mais si tu es fonctionnaire, dans la police

ou dans une grande boîte d'État, ça peut clairement jouer contre toi. Dans la restauration, un de mes amis a été rétrogradé après son coming out. » Igor renchérit : « Montrez-moi un gay connu qui s'assume en Russie, un seul ! » Effectivement, dans le monde du spectacle et de la télévision, où certaines stars sont « soupçonnées » d'être homosexuelles par le microcosme – qui sait –, comme par le grand public – qui ne sait pas –, personne ne se dévoile ni ne s'affiche. Et surtout pas les intéressés. En Russie où la plupart des homosexuels se taisent, la position d'Igor et Artiom n'en est que plus courageuse.

En 2011, dans l'un des quotidiens russes à fort tirage, le *Moskovskii Komsomolets*, Igor avait répondu aux questions d'une journaliste et accepté de poser à visage découvert. Pour le film que nous tournons, lui et Artiom sont aussi à visage découvert, un acte audacieux. En Russie, même Grindr, l'application de rencontres très prisée des homos (disponible dans 196 pays du monde), a été obligée de s'adapter[10]. Suite à des assassinats ciblés commis via Grindr, ici comme en Égypte, en Arabie Saoudite, au Liberia, au Nigeria, au Soudan, ou encore au Zimbabwe, la géolocalisation des « matchs » potentiels a été désactivée.

La violence et le harcèlement exercés contre des homosexuels ne sont pas nouveaux mais la traque dont ils sont l'objet par des milices populaires a été la conséquence directe d'une loi qui, depuis 2013, interdit « la propagande de relations sexuelles non traditionnelles devant mineurs ». Cette loi a été ouvertement défendue par le président Poutine lui-même, pour qui l'attitude trop permissive en Occident est à l'aune du chaos moral et social y régnant.

En longeant le canal de la Fontanka, Igor et Artiom se sont pris par la main. « Théoriquement personne ne nous en empêche, mais il est clair que ça augmente les risques de nous ramasser un coup de poing dans la gueule ! » assure Igor. Voire pire. Un de ses amis a perdu un œil à la suite d'une agression dans la rue et a dû s'expatrier aux États-Unis pour se faire soigner.

Après son départ, l'enquête policière a été abandonnée. « On a choisi d'afficher notre homosexualité dans un seul but : montrer que nous sommes des êtres normaux et des citoyens actifs de la société russe dont nous sommes fiers, martèle Igor. Mais si la société continue à nous rejeter, on se construira notre monde, on deviendra un peu autistes, et ça sera dommage… », conclut-il.

Saint-Pétersbourg, ses lumières, son aura de tolérance et sa réputation de « fenêtre sur l'Europe » attirent aussi par dizaines de milliers des immigrés venus essentiellement des anciennes républiques d'Asie centrale soviétique[11]. Zaïniddine vient du Tadjikistan. Dans la Venise du Nord, il a d'abord vécu à trente-six dans un deux-pièces sans meuble. « Heureusement, je travaillais la nuit. Le jour, quand je me reposais sur mon matelas à même le sol, il y avait moins de monde. Les Russes pensent que si tu es tadjik, tu es forcément lié à la drogue. Comment leur enlever ça de la tête ? Ici à Saint-Pétersbourg, plusieurs centaines d'agences peuvent t'obtenir un permis de séjour. Mais ça coûte cher. Très cher. Et il faut payer à l'avance. Ces Russes ont bien compris comment t'appâter ! Chez nous, au pays, il ne reste plus que des vieux et des femmes. Quand nos jeunes arrivent en Russie, ils ne parlent pas la langue et ne savent pas comment se comporter dans une grande métropole. Ils sont reconnaissables à leur allure, à leur démarche. Je le sais, j'étais comme eux. Ils sont à l'âge des premières sorties en boîte, des premiers salaires, des premières amours. Pour notre pays, c'est une génération perdue : ils ne retournent au Tadjikistan que pour trouver une épouse qu'ils tentent ensuite de ramener ici. Leurs enfants naîtront ici et seront russes. Voilà notre grand malheur ! » raconte cet ancien journaliste du nord du Tadjikistan[12] devenu traducteur pour migrants à Saint-Pétersbourg, jusqu'au jour où il a perdu son poste pour avoir osé en défendre certains et dénoncer leur sort.

Au plus bas de l'échelle, raconte Zaïniddine, il y a les balayeurs. L'hiver à Saint-Pétersbourg, il faut déneiger, en montant parfois sur les toits au risque

de tomber. Et certains tombent, sans que personne ne s'en offusque. « Sur les chantiers, personne n'a besoin d'un Tadjik vivant, alors, mort, tu penses… Pour ne pas perturber ou décevoir ma famille au pays, je leur dis que je vis bien, sans donner de détails. On raconte tous les mêmes fables. Mais travailler sur les toits du matin au soir, c'est pas la joie ! Si j'arrive à être admis légalement, j'obtiendrai une *propiska*, c'est-à-dire l'enregistrement de mon adresse à la police, et je serai obligé de m'enrôler dans l'armée. Je n'en ai pas très envie… Mieux vaut attendre : à 28 ans[13], j'ouvrirai ma propre entreprise, et là, je pourrai faire venir mon petit frère et l'employer. En revanche, je ne ferai pas venir tout de suite ma femme et mes enfants, j'attendrai de pouvoir acheter un petit appartement, même loin du centre. Ma femme, je ne l'ai vue que deux fois, je la connais à peine ! Mon frère qui est resté au village la connaît mieux que moi ! » précise Zaïniddine.

L'hiver, dans le froid glacé, des files d'attente de plusieurs centaines de personnes se forment devant l'administration fédérale des migrations ouverte une seule heure par semaine pour que citoyens tadjiks, ouzbeks ou autres puissent recevoir leur « carte de séjour ». Zaïniddine s'y est rendu à quatre reprises et en est toujours revenu bredouille. Dans la queue, les places s'achètent et se vendent pour un montant qui augmente au fur et à mesure que l'on s'approche de l'entrée.

Notre discussion terminée, je suis Zaïniddine du regard par la fenêtre. Tout en s'éloignant, le jeune homme enfonce bien bas son bonnet de laine sur les oreilles, afin que ses sourcils restent cachés et que son faciès ne soit pas facilement reconnaissable.

Dans cette cafétéria de la banlieue de la ville, mon attention est attirée par une conversation entre jeunes adultes qui se sont attablés à côté de moi. À voix haute, ces trois jeunes gens affichent sans complexe leur engagement radical. Ils ont l'âge de ceux qui, à deux reprises en 2017, n'ont pas craint de descendre dans la rue à l'appel d'Alexeï Navalnyi[14]. Cette jeune femme et ses

deux amis étudiants en sciences humaines se souviennent à quel point ils avaient été inquiets pour leurs copains interpellés, jetés en prison, puis libérés après les manifestations.

Olga, 19 ans : À Vladivostok, il paraît que des nazis ont tué un flic… C'est sûr, on va vers la guerre civile…

Vassili, 21 ans : Ouais, on se radicalise. Mais le pire c'est que le pouvoir ne veut pas dialoguer avec nous…

Je me présente et nous engageons la conversation. Que savent-ils de l'histoire de leur pays ? Vassili est gardien de nuit dans une banque pour financer ses études ; Olga est trop jeune pour être nostalgique, mais elle sait que son grand-père a été fusillé sous Staline ; elle qualifie ses parents de « bons Soviétiques ». L'étudiante n'a aucun souvenir « d'avant », quand, au début des années quatre-vingt-dix, l'arbitraire régnait, tout était aléatoire et que sa mère devait se battre dans les queues pour du saucisson.

Olga : On nous dit que les années quatre-vingt-dix étaient celles de la liberté, une liberté sans cadre, une liberté anarchique ! Mais bon, voilà, nous, on n'a pas vécu ça… et on voit là où ça nous a conduits…

Vadim, 18 ans : Aujourd'hui, c'est plus la honte d'être fasciste ! Ben y faudrait que ça le redevienne, c'est tout, ajoute Vadim en tournant brusquement sa cuillère dans son gobelet de thé fumant. L'opposition, pour moi, la vraie, c'est pas le parti communiste qui manifeste en brandissant des photos de Staline… Mais quelle honte, c'est comme si des gens se pavanaient avec Hitler en Allemagne !

Il poursuit : Si je connais la vérité sur les répressions, c'est pas grâce à l'école, malheureusement… C'est grâce à ce que j'ai lu ou trouvé sur Internet. Et maintenant j'ai honte, affirme-t-il en replaçant ses lunettes. En plus, à la télé, on nous montre des mecs avec des croix gammées comme si c'était normal… Comment peuvent-ils passer à la télé ? Nous aussi, on voudrait y passer à la télé !

Vassili : Ouais… mais ce que le pouvoir a pas compris, c'est que nous, on en veut pas du pouvoir ! On veut pas le leur prendre ! On n'est pas organisés comme des partis classiques et on veut surtout pas faire de la politique comme eux ! Pour le moment, la seule chose qui nous intéresse, c'est contrôler ce que dit et fait le pouvoir, voilà ! Nous, on paie nos impôts, on a le droit de savoir ! Surtout si ces gens, les représentants de l'État, vivent sur notre dos !

Au-delà des critiques, aucun des trois n'a envie de quitter la Russie. Ces jeunes croient en la force de la mémoire. Ils veulent se souvenir, y compris des événements qui n'ont pas été à l'honneur de la Russie. Francs, directs, exigeants, ils ne sont dupes de rien et ils veulent rester en Russie pour « créer la masse critique » qui mènera, ils en sont convaincus, au changement.

« L'Europe est une presqu'île : elle est quasi entourée d'eau et n'a eu que peu de contacts avec d'autres cultures hormis celles qui sont venues, puis reparties. Par sa nature continentale, à l'inverse, la Russie s'est toujours nourrie de la culture chinoise, japonaise, mais aussi d'autres cultures à l'intérieur de son gigantesque territoire. Ce sont les océans qui ont enfermé l'Europe ! La Russie est le plus grand pays du monde, un sixième des terres émergées et, du haut de cet indéniable piédestal, elle contemple les autres. L'Europe n'est finalement qu'un appendice de la Russie[15]. »

En Russie, la démocratie n'a « pas de sens », ajoute, péremptoire, l'écrivain polonais Mariusz Wilk qui a vécu plus de vingt ans dans le Grand Nord, à la campagne, sur le lac Oniégo, pas loin de Saint-Pétersbourg[16]. « La ville, ce sont des merveilles artificielles. En ville, on admire constamment son propre reflet dans des futilités variées plébiscitées par les masses. Des masses qui sont en faveur de la démocratie car elle leur donne du pouvoir », alors qu'aux yeux de l'écrivain polonais, la voix d'un homme comme Andreï Sakharov[17] n'a pas la même valeur que celle d'un sans-abri !

En Russie, Wilk, l'ancien militant de Solidarność, est devenu élitiste.

Le train venu de l'est est à quai. Je quitte Saint-Pétersbourg dégoulinante de neige mouillée, stagnant dans un cocon d'obscurité qui donne une impression d'immobilité, comme un engloutissement.

Lorsque je pénètre dans ma voiture, la plupart des voyageurs dorment. J'ai acheté une place en troisième classe (*platzkarta*) et rejoins vite ma couchette au milieu d'un concert de ronflements aux gradations diverses, mais aussi de chuchotements variés, et même de conversations à voix haute interrompues par quelques grognements. Dans cette promiscuité imposée, les femmes comme les hommes se relèvent, parfois torses nus (généralement les femmes ont gardé leur soutien-gorge), à demi-enveloppés dans les draps de la compagnie de chemins de fer. Ces corps noués paraissent enroulés dans des linceuls.

Sous ma couchette, une jeune femme plantureuse en *tapotchki*[18], dessine de sa main droite tatouée des maisons à son fils de 6 ans, et s'empresse de le gronder dès qu'il parle un peu fort. « Tu vas réveiller les gens », répète-t-elle.

Le ronronnement du train fait oublier le temps ; je m'assoupis avec cette agréable impression de me couler dans une ouate feutrée, comme si j'avais rejoint la matrice originelle.

Tel un mirage s'évanouissant, Saint-Pétersbourg s'éloigne, remplacée par ce qui est, par ce qui reste, la Russie éternelle : la forêt, l'immensité du plat, la répétition. La lenteur du train et son mouvement régulier métamorphosent le voyage en rite initiatique, tellement plus jouissif qu'un avion trahissant la réalité ! La Russie est un continent sillonné et nourri par ses trains, et celui qui emprunte le rail russe intègre cette amplitude et adapte son comportement. Ici, dans ces voitures sans fin et sans barrière, le pas – même le mien, d'habitude énergique, talon violemment planté dans le sol à chaque avancée –, devient traînant. À la sonnerie d'un portable étouffé sous un édredon, une femme rompt le silence. Déjà nous fendons la forêt scintillante de bouleaux ; la terre est fauve, mouillée. Dans cette voiture de dormeurs,

tous emportés dans la même direction, les cloisons ont sauté, personne ne joue de rôle. Les couchettes sans séparation illustrent l'étonnante capacité des Russes à cohabiter : même confinement, même rythme, même destin pour tous ! Ensemble, nous suivons des rails et une direction identiques dans l'illusion que ce cocon d'acier nous protège. On aimerait que le voyage dure toujours… Dehors, c'est la brume laiteuse, la strie des bouleaux sur l'écran vitré, l'eau marbrant le carreau et la neige qui enveloppe les terres.

Arrêt imprévu. Pendant de courtes minutes, des hommes masqués en gilets orange vif provoquent une gerbe d'étincelles. Ils réparent. Vite, qu'on puisse repartir et se replonger dans la monotonie rassurante de la forêt qui console de la vision de tristes banlieues où se nouent tant de drames que l'on ne veut pas connaître.

En Russie, le train est un sas indispensable, salutaire, presque bienvenu. Sa vitesse n'excède parfois pas les 40 kilomètres / heure. Doit-on en sourire ou s'en exaspérer ? À 11 h 50, les lumières des voitures s'allument et tout s'active. Divers vendeurs ambulants apparaissent, proposant lectures et boissons chaudes. L'un d'eux insiste pour que ma voisine achète une revue à son fils. Elle ne cède pas ! En marchant vers le wagon-restaurant, je croise un homme plongé dans des partitions. Deux d'entre elles ont roulé dans la travée centrale. Absorbés, le visage tendu vers la lucarne bleutée, trois jeunes regardent un film sur une tablette. Des dizaines de conscrits, pour certains encore en pyjama, ouvrent leur ration alimentaire en plaisantant, les yeux hagards. À leurs pieds nus, tous ont passé ces *tapotchki* en plastique vert bouteille. Sur un écran au fond de chaque voiture s'affiche la température extérieure, -10, et intérieure, +24.

Dans le restaurant aux parois vert pomme, chaque table est recouverte de deux petites nappes, l'une blanche, l'autre verte, croisées l'une sur l'autre en écho aux rideaux brodés. Le tapis au sol est du même vert (toujours ce désir si russe d'apprêter la réalité !). En pantalon, corsage et gilet lie-de-vin sur lequel elle a crocheté son *nametag*, la serveuse est élégante.

Dehors, inhospitalière et scintillante, la forêt me nargue. Une force surnaturelle semble avoir saupoudré de blanc le paysage, et ce blanc s'épaissit alors que l'on glisse vers le nord. Longeant d'infinies tranchées forestières plantées drues, en scandant ses entrailles, la vitesse régulière du train, offre l'illusion d'un rayonnement qui gênerait presque l'œil.

Dans les trains régionaux français ou TGV impersonnels, comment avons-nous pu accepter de ne plus nous asseoir à table pour observer le paysage, attendant d'être servis, et jouissant de cette attente ? Pourquoi sommes-nous tant attirés par cette funeste vitesse, ce désir de ne laisser aucune trace, la tentation de ne plus nouer le moindre rapport humain ?

Mon image de la Russie a été forgée pendant les longues années où j'y ai vécu. Elle a fluctué en fonction de ce que j'y vivais. Aujourd'hui, c'est une autre Russie qu'il me plaît de découvrir et, en même temps, à bien des égards, c'est la même.

Pourquoi certaines impressions, plus que d'autres, restent ancrées au point de définir très précisément un souvenir ?

L'appartement d'entresol de la rue des Galères crée en moi la même impression de cocon familier que le train sur les rails. Si je ne luttais pas, qui sait, ce cocon pourrait se refermer et m'empêcher de resortir de mon antre…

Serais-je devenue russe ?

---

1. Même si les événements organisés ne pouvaient pas être comparés à ceux qui avaient fêté les 850 ans de la ville de Moscou.
2. Cf. Andréi Biély, *Pétersbourg*, traduction de Georges Nivat et Jacques Catteau, L'Âge d'Homme, 1967, p. 80.
3. *Ibid.*, postface de Georges Nivat, p. 348.
4. Cette institution s'est installée dans un immeuble rénové du XVIIIe siècle dominant la Neva, qui, jusqu'en 1917, avait abrité le Sénat et le Saint-Synode, deux institutions clés du régime tsariste.
5. Distributeur de billets, placés souvent à l'intérieur des commerces.

6. Igor est originaire de Vologda et Artiom de Pskov.
7. Une Gay Pride était organisée en Russie de 2006 à 2011 avec d'immenses difficultés, puisque, chaque année, ses organisateurs se heurtaient au refus de la municipalité d'autoriser la manifestation. Depuis 2012, aucune Gay Pride n'a plus été officiellement organisée en Russie.
8. En décembre 2011, plusieurs manifestations massives ont eu lieu à Moscou et dans d'autres villes de Russie, dont Saint-Pétersbourg, pour contester le résultat des élections législatives du 4 décembre, entachées de fraudes massives. En février 2012, un mois avant le scrutin présidentiel qui verra la réélection de Poutine, 120 000 personnes défilèrent à nouveau dans les rues de Moscou. Le 25 février 2012, plusieurs milliers de personnes manifestent dans les rues de Saint-Pétersbourg. Mais ce climat de contestation cessa peu après le résultat des élections.
9. Cinq millions de followers en février 2018.
10. En 2014, le mode de localisation de l'application Grindr a révélé sa vulnérabilité, quand un blogueur a réussi à situer plusieurs de ses utilisateurs, parmi lesquels des profils actifs dans l'enceinte même du Kremlin.
11. Cf. Anne Nivat, *Par les monts et les plaines d'Asie centrale*, Fayard, 2006.
12. J'avais fait la connaissance de Zaïniddine et de sa famille quand il était encore enfant, à Khodjand, la grande ville du nord du Tadjikistan. Cf. *Par les monts et les plaines d'Asie centrale*, *op. cit.*
13. Âge limite pour l'armée en Russie.
14. Le 26 mars, puis le 12 juin 2017, des milliers de Russes sont descendus dans les rues de Moscou et d'une dizaine de villes de province, à l'appel de l'opposant blogueur Alexeï Navalnyi, qui fut arrêté. Lors de ces manifestations, on se rendit compte que beaucoup de ceux qui furent arrêtés n'avaient que 17 ou 18 ans.
15. Entretien avec l'auteur, chez lui, en Russie, en novembre 2010.
16. Cf. Mariusz Wilk, *Dans le sillage des oies sauvages*, Éditions Noir sur Blanc, 2013. Mais aussi, chez le même éditeur *Le Journal d'un loup*, 1999, et *La Maison au bord de l'Oniégo*, 2006.
17. Physicien nucléaire russe, militant des droits de l'homme, prix Nobel de la paix en 1975.
18. Les *tapotchki* sont des savates en papier ou en plastique.

CONCLUSION

Indescriptibles et indestructibles

Vladimir Poutine a plus de 65 ans, mais voilà un homme dont tout le monde a oublié l'âge, encore une de ses prouesses. Grâce aux images qui le montrent éternellement sportif et conquérant, le président russe a réussi à brouiller le temps. « Que vient-il donc de fêter, ses soixante ans, non ? » ai-je entendu à plusieurs reprises. « Les a-t-il fêtés l'année dernière, ou l'année précédente ? »

Nul ne s'en souvient.

En revanche, ce que chacun sait, c'est que Vladimir Poutine est au pouvoir depuis plus de dix-sept ans, le plus long mandat pour un chef de l'État depuis Staline, si l'on compte sa « parenthèse » en tant que Premier ministre. Chacun sait aussi qu'en se faisant réélire en mars 2018, Vladimir Vladimirovitch restera à la tête du sommet de l'État russe jusqu'en 2024. Même s'il se trouve toujours quelques mauvaises langues pour affirmer qu'il pourrait ne pas terminer ce mandat, soit par choix – ce serait une stratégie –, soit parce que des événements l'y contraindraient.

Initialement, le scrutin présidentiel avait été prévu le 11 mars 2018, mais, pour des raisons de communication évidentes, subtilement, la date a été retardée au dimanche 18 mars, qui coïncide avec l'anniversaire de l'annexion de la Crimée, une date célébrée par la majorité de la population, comme on a

pu le constater au cours de ce périple. Vladimir Poutine a opportunément su exploiter le nationalisme russe.

En 2012, lors de la précédente élection présidentielle, tandis que j'enquêtais dans une région du nord du pays pour l'hebdomadaire *Le Point*, j'ai été suivie à mon insu, puis arrêtée, un millier de kilomètres plus loin, dans la ville de Vladimir, à l'est de Moscou, où des autorités locales ont annulé mon visa. Alors que tous mes documents étaient en règle, au poste de police chargé de l'immigration, il m'avait fallu répondre pendant plus de quatre heures à un interrogatoire poussé. Une question en particulier, presque en forme d'accusation, m'avait sidérée : « Pourquoi avez-vous appris le russe, à l'école, en France ? Dans quel but avez-vous appris cette langue ? » insistait l'officier, en tapant péniblement, à deux doigts seulement, mes réponses. Fidèle à sa tradition d'immense méfiance vis-à-vis des étrangers (et sautant sur l'occasion de propagande négative à propos de cet étranger), la télévision russe n'avait relaté que la première partie de l'incident : mon arrestation à Vladimir et la privation de visa impliquant la déportation immédiate. Pas un mot n'avait été dit sur cette sombre histoire de faux meurtre, inventée de toutes pièces en Carélie, afin que deux policiers aient accès à mes documents. Surprise, je les avais accueillis un matin dans ma chambre d'hôtel à la porte de laquelle ils toquaient. Les deux officiers m'avaient alors demandé si je n'avais pas entendu du bruit la nuit précédente car, sous mes fenêtres, après une rixe, un homme aurait été tué et ils devaient vérifier les identités de tous les éventuels témoins ! J'étais perplexe, mais en aucun cas je n'avais saisi leur manœuvre… Je n'eus le mot de la fin qu'au poste de police quand l'un d'eux, lisant une feuille devant moi sans s'en cacher, démontrait ainsi qu'il était au courant de tous mes faits et gestes, ainsi que des noms des personnes que j'avais interviewées chaque jour…

Au journal télévisé, rien non plus sur les conséquences de cette décision ; pourtant, dans la communauté journalistique de Moscou, le buzz médiatique avait surpris. Des reporters avaient été dépêchés en France pour me demander

de témoigner. Rien non plus sur le licenciement de l'officier qui avait signé mon annulation de visa à Vladimir (ce qui me fit tout de même un peu honte, malgré le désagrément), et rien, bien sûr, à propos du coup de fil de l'ambassadeur de Russie en France sur mon téléphone fixe, qui s'était excusé « au nom de la Fédération de Russie » et m'avait promis l'obtention immédiate d'un nouveau visa. Promesses qui furent tenues.

Quelque temps plus tard, en retournant dans « mon » village de Petrouchovo, j'avais senti de la part de certains habitants comme des sentiments mêlés à mon égard : une certaine fierté de m'avoir vue à la télé (au sacro-saint journal télévisé sur les chaînes d'État), mêlée à une forme d'incompréhension, voire de gêne en raison de mon statut de « journaliste » souvent associé à celui de gêneur. Oui, j'étais la gêneuse.

En 2017, pas une fois, ni sur un quai de gare ni sur la route, à l'exception d'un marché à Irkoutsk – mais ce marché était privé… –, on ne m'a empêchée de déambuler avec notre imposante caméra, fièrement tenue par mon cameraman Tony Casabianca, et qu'il pointait vers tout ce qui lui semblait intéressant. L'avènement des iPhone y est sans doute pour beaucoup, tout le monde filme aujourd'hui tout le monde, sans parler des selfies, pratiqués en Russie avec la même passion qu'en Europe.

Cependant, certaines mentalités, malheureusement, demeurent, et « gâchent » tout : le lendemain de mon arrivée dans la paisible bourgade de Birobidjan, où j'avais déjà longuement enquêté quelques années auparavant pour un livre[1], l'un de mes interlocuteurs a eu la gentillesse de me montrer le texto reçu sur son portable deux heures avant notre rendez-vous. Sur l'écran, il était écrit : « À l'attention de tous les directeurs et affiliés des institutions économiques, sociales et culturelles : se trouve en ville une certaine Anne Nivat, journaliste, qui va écrire du mal sur notre pays. Surtout, essayez au maximum de l'éviter, de ne pas lui parler. » Rien à faire, la méfiance envers l'étranger est tenace.

En 2008, au lendemain de la conférence télévisée annuelle de Poutine à laquelle, déjà, avaient assisté quelque mille journalistes, on sentait que le chef de l'État était en place pour longtemps : Vladimir Poutine n'avait cessé d'y mentionner un « Plan », qui serait mis en place jusqu'en 2020. Aucun gouvernement ou chef d'État n'annoncerait de tels défis en fin de parcours. À la veille du « troc »[2] entre le Premier ministre (qui devint président) et le président (qui devint Premier ministre), urbaine ou villageoise, la population éprouva un certain soulagement : en quelque sorte, un dauphin avait été temporairement désigné pour que, justement, rien ne change, pour que la politique et la voie tracée par Poutine subsistent et que, surtout, personne ne se pose la question de l'« après ».

À cette époque lointaine, même ceux qui avaient été tentés par l'opposition s'étaient rangés derrière la facilité et le confort du vote conseillé par Poutine : « On sait que Vladimir Poutine fait confiance à ce Medvedev[3] et cela nous suffit ! » entendait-on alors. D'ailleurs, les marchés financiers hors de Russie avaient eux aussi préféré cette option à celle de l'inconnu. Drôle de pays où, la veille des élections, se déroulait sur l'antenne de la radio indépendante Écho de Moscou la finale du jeu *Superpouvoir*. Religieusement suivi toutes les semaines à 18 heures, c'était un vrai débat entre différents (faux) candidats exposant leur politique qui attendaient d'être éliminés par les auditeurs, une vraie métaphore de ce qui, justement, ne se passait jamais au plus haut sommet du pouvoir.

Pour une majorité de Russes (sans compter ceux que cette décision a fait descendre dans la rue ni ceux qui n'ont pas eu le courage de manifester mais n'en pensent pas moins !), la variante du tandem est apparue préférable à l'instabilité, même si, en privé, nombre de Russes tempêtaient sur cette absence de choix. Les deux chaînes de télévision publiques restaient les principales sources d'information pour la population, le géant américain Starbucks venait d'ouvrir son premier magasin dans la zone piétonne du nouvel Arbat, à Moscou, et les connexions wifi explosaient dans l'espace

public. À l'époque, dans les rues de la capitale, les affiches annonçant un concert de Deep Purple et de Tina Turner dans la salle de concert du Kremlin pour fêter les quinze ans d'existence de la compagnie pétrolière Gazprom étaient supérieures en nombre et plus visibles que les panneaux électoraux ! De l'autre côté de la place Rouge, un gigantesque panneau affichait les deux visages sévères du duo censé incarner « le futur » à l'endroit même du chantier qui, neuf ans plus tard, verrait sortir de terre un méga-parc, symbole des velléités du Kremlin à modifier l'image du pays pour la coupe du Monde de football de juin 2018.

En 2017, une fois encore, la conférence de presse annuelle s'est tenue devant plus de mille journalistes dont certains (un assez grand nombre, il faut le reconnaître), applaudissent à chacun des traits d'humour du président, ou du maestro, allais-je écrire. Dans la forme, l'exercice se répète : c'est un satisfecit en tous les domaines, comme si, avec les années, Poutine excellait toujours plus dans l'art de présenter son bilan sans aucune esquisse de programme. « J'y suis, j'y reste », semble souffler le chef d'État, même si, cette fois-ci il arborait un air plus morne que d'habitude, se tenant derrière une table de bureau, comme assagi. Auparavant, il trônait dans un fauteuil au centre d'une estrade. Sur le fond, sans jamais prononcer le nom d'Alexeï Navalnyi – celui que, quelques jours plus tard, la Commission électorale centrale empêcherait formellement de se présenter – Vladimir Poutine était parvenu à accuser « certains » de vouloir déstabiliser la Russie, « comme en Ukraine », pour lui le pire scénario envisageable. Les Ukrainiens ont dû apprécier. L'aplomb du chef de l'État russe trahissait le profond et inaltérable désir de stabilité d'une majorité de ses concitoyens et, surtout, la hantise de la chute.

Le seul moment fort de cette conférence de presse fut la question de la journaliste-candidate Ksenia Sobtchak, dont le rouge carmin de la robe faisait ressortir la blondeur, la seule à évoquer l'emprisonnement et le meurtre de certains opposants politiques et le blocage de la candidature d'Alexeï

Navalnyi. « Être opposant en Russie, cela signifie qu'on va te tuer, te coller en prison ou quelque chose de ce genre […]. Pourquoi le pouvoir a-t-il si peur de la concurrence honnête ? », osa-t-elle demander. Ce à quoi Poutine répondit par quelques pirouettes verbales, comme à son habitude.

Mais il ne fait de doute pour personne que si Ksenia Sobtchak, ex-it-girl, héroïne de téléréalité et fille de feu l'ex-maire de Saint-Pétersbourg (ami personnel et, à l'époque, supérieur hiérarchique de Vladimir Poutine), jouit d'un tel accès aux médias de masse (c'est-à-dire, avant tout, aux chaînes de télévision d'État), alors que de vrais leaders de l'opposition n'y sont jamais mentionnés, c'était bien la preuve que sa candidature à la magistrature suprême avait été approuvée aux plus hauts sommets du Kremlin. Dans le cas contraire, elle n'aurait jamais été invitée dans les *talk-shows* aux heures de la plus grande écoute. Si la candidature de Ksenia Sobtchak vise à convaincre de la modernité du Kremlin, elle est aussi le moyen d'observer *in situ*, en réel (et non pas uniquement en virtuel), l'importance du soutien de l'opposition à Poutine.

Cette année cependant, l'atmosphère était différente. Il devenait urgent de penser à l'après, toutes les options ayant déjà été utilisées. Même le « tsar » semblait ne plus avoir envie. Si Poutine n'ose pas le dire (les principaux commentateurs politiques non plus), parfois, il a du mal à le cacher.

Le chef lui-même se passant de toute appartenance à un parti politique et se présentant en « indépendant », tous les partis politiques se font discrets. Sur le thème de la corruption, Vladimir Poutine tient à montrer que lui et lui seul – en aucun cas l'opposition ou quiconque en émanant – mène cette guerre nécessaire. En choisissant des victimes qu'il « sacrifie » dans la fosse aux lions, comme Alexeï Oulioukaïev, cet ex-ministre du Développement économique, condamné en décembre 2017 à huit ans de travaux forcés en colonie pénitentiaire pour corruption[4], Vladimir Poutine a voulu faire savoir que personne, ni au Kremlin ni dans l'administration présidentielle, ne

jouissait d'immunité si le chef en avait décidé ainsi ! Se permettant de commenter un procès en cours, comme celui d'Oulioukaïev, Poutine a influencé indirectement son verdict, sa conviction de la culpabilité de l'accusé ou l'inverse conditionnant forcément le déroulement du procès.

« Le président Boris Eltsine nous avait trouvé Vladimir Poutine, donc c'est Poutine qui trouvera son successeur quand ça lui chantera, la voilà notre démocratie ! » répète à l'envi le peuple russe. Dans de nombreuses séries télévisées, certains héros sont représentés pratiquant le judo, férus de sport en salle, comme Poutine. C'est la duplication à l'infini de l'image du *khozyain*, ce « maître » que l'on adore ou que l'on déteste, mais duquel tout dépend.

Ce qui était possible en 2000 ne l'est pourtant peut-être plus dix-huit ans plus tard, quand la forte croissance de l'économie et du pouvoir d'achat ont disparu. Depuis 2014, le cours du baril de brut a chuté et des sanctions internationales en réaction au conflit ukrainien ont été infligées à la Russie. Économiquement, le pays se porte moins bien que lors de la décennie précédente qui a vu apparaître et se développer la classe moyenne. Selon des statistiques officielles, 21,1 millions de Russes vivent avec le minimum vital qui s'élève à 146 euros mensuels (90 905 roubles annuels). Cette pauvreté – pire en province qu'à Moscou –, concerne environ 14 % de la population. Cependant qu'1 % de la population concentre près de 75 % des richesses du pays, ce qui constitue d'épouvantables inégalités auxquelles les Russes sont habitués.

Les quatre mandats de Poutine et de son clone – il est couramment admis que, hormis dans quelques domaines secondaires, Medvedev a agi dans la continuité de son maître, dont il est redevenu le Premier ministre, preuve de son inexorable loyauté – ont avant tout mis l'accent sur le renforcement du statut de la Russie en tant que grande puissance et le règne de la loi et de l'ordre dans le pays. Selon tous les sondages, viennent ensuite une juste répartition des revenus et une protection sociale de la population. Durant ce

nouveau mandat, Vladimir Poutine fera-t-il davantage usage des deux instruments du pouvoir que sont la peur et le populisme facile ?

« Vingt ou trente mille personnes, voire plus, sont prêtes à donner de l'argent à l'opposant Alexeï Navalnyi afin qu'il poursuive son action ou fasse campagne. Mais ceux qui sont prêts à donner des pots-de-vin, eux, se comptent par millions ! », constatait lucidement Anton Nossik, le pionnier de l'Internet russe[5]. Par là même, il voulait dire qu'il ne fallait pas compter sur les médias sociaux seuls pour modifier cette fameuse « société civile » au consensus introuvable. Ils en étaient l'émanation, mais ne reflétaient l'opinion publique qu'à « un instant T »[6].

Les Russes sont habitués à dramatiser : ils accusent les plus hautes instances, puis haussent les épaules. Depuis toujours, ils subissent.

Jusqu'à quand ? Une révolte est-elle possible ? Est-elle souhaitable ? Ce livre et ce film sont une jauge. En privé, quasiment aucun de mes contacts, qu'ils soient des amis de longue date ou des interlocuteurs rencontrés le long du chemin, ne soutient réellement le pouvoir. Partout, dans toutes les couches de la société, des critiques éclatent au grand jour et elles n'épargnent personne. Et ce n'est pas parce qu'elles ne se transforment pas immédiatement en forces actives d'opposition qu'elles n'existent pas. Il serait sage de ne pas les surestimer, ni de les sous-estimer. Souvent, la bonne vieille tradition (soviétique ?) reprend le dessus : enjolivons la réalité, et martelons-la afin de mieux nous en persuader. Ces deux pressions inverses sont d'une égale intensité et finalement, au contact l'une de l'autre, elles s'annulent, emportant nuances et détails dans la puissance de leur spirale respective.

En qualifiant les longues et traumatisantes années qui ont suivi la dislocation de l'URSS de « transition », ceux qui, comme moi, étudiaient ses soubresauts semblaient induire que le système issu du soviétisme finirait par « reprendre ses esprits » pour opérer un tournant ferme, mais clair, du côté du système politique et économique libéral que nous connaissons en Europe

occidentale. Force est de constater que cela n'a pas été le cas. C'est ce hiatus qui irrite la communauté occidentale dans son rapport avec l'État russe[7].

La Russie est le seul pays de l'ex-bloc soviétique dans lequel les vingt ans, puis les vingt-cinq ans de la fin de l'URSS n'ont pas été fêtés. « On a perdu notre empire, alors il n'y a pas de quoi faire la fête… » dit la population. Certes. Seuls les communistes ont commémoré le moment, comme on se souvient d'une tragédie. Idem pour le centenaire de la Révolution bolchevique. Personne ne veut s'en souvenir, personne ne sait qu'en retenir. Comment un pays qui a encore honte de son passé pourrait-il sereinement envisager l'avenir ?

Dans l'attente des festivités de fin d'année[8], aux programmes télévisés du matin, fidèles à la norme imposée par les networks américains, des couples de présentateurs rivalisent de niaiseries : on décompte les jours, on détaille comment décorer son sapin, on donne des conseils pour ne pas se faire voler par un pickpocket dans un supermarché. On a aussi droit à des débats en tous points semblables aux nôtres sur le futur des librairies et de l'édition. Alors qu'en cette fin d'année 2017 la Russie a été classée au premier rang en matière d'alphabétisation à l'école primaire[9] (ce qui a surpris tout le monde), des « experts » aussi vaniteux et insipides que les nôtres débattent à l'infini de la survie du livre. Pour tomber d'accord sur un point : « On ne doit pas se sentir dans une librairie comme dans un supermarché. » Or, la Russie tout entière est devenue un gigantesque supermarché.

Les Russes me paraissent à la fois indescriptibles et indestructibles. Beaucoup sont dans l'« avoir » ; très peu – trop peu –, dans l'« être », mais ne retrouve-t-on pas le même travers chez nous ?

Ce pays me révulse et m'attendrit à la fois : j'y ai vécu dix années, j'ai observé l'évolution de sa société. De nombreuses valeurs « russes » sont intrinsèquement occidentales ; les Russes nous ressemblent beaucoup plus

que nous le pensons. En France – et c'est agaçant –, il est de plus en plus difficile d'évoquer la Russie sans qu'immédiatement il faille prendre parti « pour » ou « contre » Poutine.

On a tendance à ne plus se fier au journaliste de terrain ; on ose même me demander pourquoi je vais en Russie. Aurait-on peur de se confronter à la réalité que je rapporte dans mes bagages de reporter ? L'opinion prime sur tout le reste, et dans le cas de la Russie, c'est exacerbé. Mais comme l'aura montré cet ouvrage, je ne suis ni « pour » ni « contre », je suis avec les Russes.

---

1. Cf. Anne Nivat, *La République juive de Staline*, *op. cit*.
2. Cf. Jean-Robert Raviot, « Le prétorianisme russe : l'exercice du pouvoir selon Vladimir Poutine », in *Hérodote*, no 166-167, *Géopolitique de la Russie*, 3e-4e trim. 2017.
3. Le juriste de Saint-Pétersbourg Dmitri Medvedev était alors aussi inconnu dans l'opinion publique que Vladimir Poutine l'était lorsque le président Eltsine l'avait sorti de son anonymat !
4. Alexeï Oulioukaïev a été arrêté le 15 novembre 2016 avec un sac contenant 2 millions de dollars.
5. Anton Nossik est décédé à 51 ans, le 9 juillet 2017.
6. Par ailleurs, le « gourou » Nossik aimait aussi à rappeler que 13 millions d'électeurs sont enregistrés, contre 70 millions d'utilisateurs d'Internet, donc les médias sociaux ne se résument pas à un monde purement virtuel.
7. Cf. l'excellent article de Béatrice Giblin, « 2017 en Russie », in *Hérodote*, *op. cit*.
8. En Russie, pays de religion chrétienne orthodoxe, on ne fête pas Noël. Les sapins décorés le sont pour la nouvelle année.
9. Cf. l'enquête du Programme international de recherche en lecture scolaire (PIRLS) http://www.lemonde.fr/education/article/2017/12/05/niveau-de-lecture-en-france-l-enquete-pirls-resumees-en-cinq-chiffres_5225060_1473685.html.

Bibliographie

ALEXIEVITCH, Svetlana, *La Fin de l'homme rouge*, Actes Sud, 2013.

–, *Œuvres*, Actes Sud, « Thesaurus », 2015.

BILLETTE, Alexandre, *La Russie de A à Z*, André Versaille Éditeur, 2012.

BRUNSWIC, Anne, *Sibérie, un voyage au pays des femmes*, Actes Sud, 2006.

CRÉPIN, Marc, *Métamorphoses de la Russie depuis 1953. 12 grands témoins racontent*, Atelier Henry Dougier, 2017.

ELTCHANINOFF, Michel, *Dans la tête de Vladimir Poutine*, Solin / Actes Sud, 2015.

GOLOVANOV, Vassili, *Éloge des voyages insensés*, Verdier, 2007.

–, *Espace et Labyrinthes*, Verdier, 2012.

GRAS, Cédric, *Vladivostok*, Libretto, 2013.

–, *L'Hiver aux trousses*, Gallimard, « Folio », 2016.

HÉRODOTE, « La Russie, dix ans après », n° 104, 1er trim. 2002 ; « Géopolitique de la Russie », n° 138, 3e trim. 2010 ; et « Géopolitique de la Russie », nos 166-167, 3e et 4e trim. 2017.

KESSEL, Joseph, *Les Nuits de Sibérie*, Arthaud, 2013.

LEVADA, Youri, *L'Homme soviétique ordinaire. Enquête*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1993.

MALAPARTE, Curzio, *En Russie et en Chine*, Les Belles Lettres, 2014.

Monde diplomatique (Le), *Manière de voir*, n° 138, « Russie, le retour », déc. 2014-jan. 2015.

NIVAT, Anne, *Chienne de guerre*, Fayard, 2000, et Le Livre de Poche, 2001.

–, *La Maison Haute*, Fayard, 2002, et Le Livre de Poche, 2002.

–, *La guerre qui n'aura pas eu lieu*, Fayard, 2004.

–, *Par les monts et les plaines d'Asie centrale*, Fayard, 2006.

–, *La République juive de Staline*, Fayard, 2013.

NIVAT, Georges, *Impressions de Russie l'an I*, Éditions de Fallois / L'Âge d'Homme, 1993.

–, *Russie-Europe, la fin du schisme*, L'Âge d'Homme, 1993.

–, *Regards sur la Russie de l'An VI*, Éditions de Fallois / L'Âge d'Homme, 1998.

– (sous la direction de), *Les Sites de la mémoire russe*, t. 1, *Géographie de la mémoire russe*, Fayard, 2007.

–, *Vivre en russe*, L'Âge d'Homme, 2007.

–, *Le Phénomène Soljenitsyne*, Fayard, 2009.

– (sous la direction de), *Alexandre Soljenitsyne, le courage d'écrire*, Éditions des Syrtes, 2011.

–, *Les Trois Âges russes*, Fayard, 2015.

OSSIPOV, Maxime, *Ma province*, Verdier, 2011.

POMERANTSEV, Peter, *Rien n'est vrai tout est possible*, Saint-Simon Éditions, 2015.

PRILEPINE, Zakhar, *Je viens de Russie*, La Différence, 2014.

–, *Des chaussures pleines de vodka chaude*, Actes Sud, « Babel », 2017.

–, *L'Archipel des Solovki*, Actes Sud, 2017.

RADVANYI, Jean, *La Nouvelle Russie*, Colin, 4e édition, 2008.

–, *Retour d'une autre Russie*, Le Bord de l'eau, 2013.

RAMSÈS 2018, *La guerre de l'information aura-t-elle lieu ?*, Dunod / IFRI, septembre 2017.

RASPOUTINE, Valentin, *Siberia, Siberia*, Northwestern University Press, 1997.

RAVIOT, Jean-Robert, *Démocratie à la russe. Pouvoir et contrepouvoir en Russie*, Ellipses, 2008.

ROLIN, Olivier, *En Russie*, Seuil, « Points », 1997.

–, *Sibérie*, Verdier, 2016.

–, *Baïkal-Amour*, Éditions Paulsen, 2017.

–, (texte), et PEREZ, Vincent (photos), *Un voyage en Russie*, Delpire, 2017.

SOKOLOFF, Georges, *La Démesure russe*, Fayard, 2009.

SOROKINE, Vladimir, *La Tourmente*, Verdier, 2011.

THUBRON, Colin, *En Sibérie*, Hoëbeke, 2010.

VERNE, Jules, *Michel Strogoff*, in *Voyages extraordinaires, Michel Strogoff et autres romans*, NRF, « Bibliothèque de la Pléiade », 2017.

ZYGAR, Mikhaïl, *Les Hommes du Kremlin, dans le cercle de Vladimir Poutine*, Éditions du Cherche-Midi, 2017.

Remerciements

Pour ce livre, mon terrain a duré presque une vingtaine d'années. J'ai eu un immense plaisir à l'écrire, surtout après le tournage du film documentaire *Un continent derrière Poutine ?* diffusé sur France 5.

Merci à :

Nathalie Darrigrand, la directrice générale de la chaîne, qui m'a fait confiance ;

Pierre-Antoine Capton, à la tête de la formidable équipe de Troisième Œil Production (Fanny Enard, Bastien Baudoin) toujours capable de trouver des solutions à nos problèmes ;

Adrien Bosc, qui, un soir où je donnais la réplique à l'un de ses auteurs à la Maison de la Poésie, a exprimé l'envie de publier ce livre « russe » ;

Muriel Brami-Benhamou pour son efficacité ;

Fabrice Pierrot, mon complice en aventures audiovisuelles, à qui je dois les photos du livre, et le titre des deux. T'es trop fort Fabrice !

Tony Casabianca, si capable de discrétion caméra au poing, sans que rien, pourtant, ne lui échappe !

Valéry Kislov, d'une immense disponibilité, avec qui je n'ai cessé d'échanger, avant, pendant et après le terrain, sur la complexité de cette Russie ;

Maria Letounovskaya, ma « documentaliste » à Irkoutsk ;

Et tous les Russes mentionnés (ou non) dans ce livre, grâce auxquels, malgré tout, j’aime ce pays.

Je remercie aussi mon homme, qui participe à sa façon à toutes mes entreprises. Le premier, il a relu chaque page de ce livre.